

LETTRES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR L'ITALIE.

LETTRES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR L'ITALIE,

DE CHARLES DE BROSSES,

PREMIER PRÉSIDENT AU PARLEMENT DE DIJON, ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS;

Avec des Notes relatives à la situation actuelle de l'Italie, et la Liste raisonnée des Tableaux et autres Monuments qui ont été apportés à Paris, de Milan, de Rome, de Venise, etc.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez PONTHIEU, Libraire, rue des Mathurins, n°. 330.

AN VII.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

C'est au moment où le plus beau pays de l'Europe, l'Italie, change de face, qu'il importe de mettre au jour tout ce qui peut en retracer l'antique image, et en perpétuer le souvenir. La France est plus que toute autre nation riche en voyages, comme en conquêtes, dans l'Italie. Misson, Lalande, Richard, Grosley, Dupaty, et beaucoup d'autres, nous ont transmis d'intéressantes relations sur cette contrée ; mais ils sont bien loin d'avoir épuisé cette matière. A leurs tableaux, il manque celui d'un grand maître, *les Lettres du président de Brosses*.

On trouve dans cet ouvrage vraiment original des descriptions de différents monuments dont nul autre écrivain n'a

parlé. Il a mieux que tout autre étudié l'intérieur des établissements publics, et a rendu compte de chefs-d'œuvre jusqu'à ce moment inconnus. Il a su singulièrement apprécier la musique des Italiens, leurs théâtres, le mécanisme de leur langue, et sur-tout leurs mœurs.

Peu de savants, amis de cet illustre académicien, ont connu ces Lettres manuscrites. Lalande les parcourut sous les yeux de l'auteur, et en fut très-satisfait, ainsi qu'il l'annonce dans la préface de son voyage. Ce seroit outrager la mémoire du commentateur, je dirai plus, du digne rival de Salluste, que d'en faire l'éloge. De Brosses est un de ces hommes rares qu'il suffit de nommer.

Ces Lettres écrites dans la force de l'âge, au milieu des grandes sensations qu'excite sur une ame élevée le spectacle des grandes choses, et pourtant avec cet esprit de calme et de maturité qui ne laisse rien au délire de l'enthou-

siasme, respirent, outre les descriptions des fêtes, des mœurs et des monuments, cet épanchement du cœur, cette gaieté d'imagination, cette profondeur, cette naïveté de pensées, cet enjouement de style qui, leur donnant une physionomie fortement prononcée, en font un ouvrage tout autre que ceux qui ont déjà paru dans ce genre.

Il n'est point de sollicitations qu'on n'ait employées auprès du président, pour l'engager à publier ses Lettres sur l'Italie; mais son amour-propre trouvoit une jouissance particulière à posséder seul, ou à ne communiquer qu'à très-peu de personnes, ce trésor littéraire qui, répandu dans le public, eût perdu, sinon pour la gloire de l'auteur, du moins pour ses menus plaisirs, la moitié de son prix. Aujourd'hui ces motifs personnels ont disparu, et ce seroit commettre un véritable larcin envers l'histoire d'Italie, la littérature française et les artistes de toutes les

nations, que de les priver plus long-temps de cet ouvrage.

Sans doute l'auteur est assez nerveux pour se soutenir par lui-même ; nous avons cru cependant devoir donner à ses Lettres un nouveau degré de force et d'intérêt, en les accompagnant de notes relatives à la situation actuelle de l'Italie : et nous aussi, nous avons vòyagé dans cette contrée, et nous avons vérifié sur les lieux l'exactitude du voyage que nous publions.

LETTRES HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR L'ITALIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. DE BLANCEY.

Route de Dijon à Avignon.

Me voici arrivé à ma première station en pays étranger, mon cher Blancey ; et d'après nos conventions, il est temps que je fasse avec vous le Tavernier (1). Routes, situations, villes, églises, tableaux, petites aventures, détails inutiles, gîtes, repas, faits nullement intéressants, vous aurez tout.

Or, écoutez l'histoire entière
De votre ami le Bourguignon,
Qui, tout le long de la rivière,
Avec Loppin son compagnon,
Pour s'avancer sur la frontière,
Est allé jusqu'en Avignon.

(1) Célèbre voyageur français.

Vous savez comment nous partîmes tous les deux, samedi 30 mai, sur les huit heures du soir, dans ma chaise de poste, qui nous mena d'un trait à Mâcon où mes chevaux m'attendoient. J'y laissai ma chaise, mon cousin Loppin, mes hardes et mon fidèle valet-de-chambre, le seigneur Pernet, pour aller voir ma sœur. Je la trouvai s'arrangeant dans son ménage et dans sa nouvelle maison. On me fit grand'chère à souper en fruits nouveaux, fraises, petits pois et artichauts. Je fais mention de ceci, parce que j'ai appris de notre ami le P. Labbat, que l'on ne doit jamais omettre ce qui se mange, et que les bons esprits qui lisent une relation s'attachent toujours plus volontiers à cet article qu'à d'autres. J'y séjournai le lendemain, et le 2 juin je partis à cheval pour aller à Lyon, où M. Loppin avoit dû se rendre dès la veille par la diligence. La chaleur de la route étoit capable, si le chemin avoit été plus long, de me faire trouver la Norwège à Rome ; mais ce fut bien pis en arrivant. Mon cousin le géomètre, ami intime des lignes droites, s'étoit opposé de tout son pouvoir à la courbe que j'avois décrite du côté de Neuville. Sa démonstration

n'ayant pas prévalu, il jugea à propos de s'en venger. Nous nous étions donné rendez-vous à l'hôtel du Parc; j'y arrive, *néant.* Je vous avoue que, si je n'eusse pas été en chemin pour Rome, je me serois trouvé dans la nécessité d'y aller pour obtenir des pardons; tant le démon de l'impatience s'étoit emparé de ma personne! Me voilà donc parcourant toutes les auberges, et, après avoir pris une peine inutile, me retrouvant sans malles, sans cousin, et, qui pis est, sans argent; mais au milieu de mes fureurs, comme un dieu paroît dans l'opéra pour calmer le trouble d'Oreste, tel à mes yeux parut le fidèle Pernet, qui remit le sang-froid dans mon ame. Pour achever de calmer mes sens par le doux charme de l'harmonie, nous allâmes à l'opéra, dont je fus vraiment très-content. Les chœurs sont faits aux dépens des nôtres; les habillements sont fort beaux, les décorations passables. La salle est belle et trop grande de beaucoup pour l'assemblée, qui étoit fort médiocre. C'est un mal épidémique dont mourront tous les opéra de province.

Le lendemain, nous séjournâmes fort malgré moi; j'étois dans le dessein de prendre

un bateau de poste pour nous rendre ici en bref; mais mon compagnon de voyage avoit entendu faire des narrations des dangers du Rhône, capables d'effrayer Ulysse. Son dernier mot fut qu'il ne vouloit point arriver en Italie par la commodité du golfe de Lyon, et qu'une voiture si frêle n'étoit pas bonne pour d'aussi mauvais nageurs que lui et moi. J'eus beau lui prêcher l'intrépidité; rhétorique inutile : il fallut se décider pour le coche d'Avignon, qui partoit le lendemain. Je m'amusai pendant mon séjour à voir l'opération singulière d'un médecin anglais, nommé Taylor, qui ôte le cristallin de l'œil en insérant dans la cornée, ou le blanc de l'œil, un petit fer pointu d'un demi-pied de long. Cette opération, que l'on nomme lever, ou plutôt baisser la cataracte, est extrêmement curieuse, et fut faite avec beaucoup d'adresse par cet homme, qui me parut d'ailleurs un grand charlatan (1).

J'allai ensuite voir un bateau que le prévôt des marchands a fait construire pour le duc de Richelieu. Il est composé d'une

(1) Ce même Taylor s'est rendu depuis très-fameux pour les maladies des yeux.

petite antichambre, à côté de laquelle est une cuisine garnie de sa cheminée et de ses potagers ; suit une chambre à coucher joliment meublée, avec une cheminée de marbre et de glace, après laquelle on trouve un cabinet à écrire, une garde-robe et une chambre de valets, desservie par un corridor ; c'est un fort joli domicile. Je ne vous dirai rien de plus de Lyon, que vous connoissez mieux que moi. Mon ami Pallu n'étoit point encore arrivé dans son intendance. Combien de bons mots et de mauvaises épigrammes que nous aurions faites ensemble ; car il est connu

Le bon seigneur de Brignolet,
Très-aimable et très-frivolet.

Le lendemain, pour donner aux dames romaines une bonne idée de la propreté française, j'allai aux bains. Le garçon baigneur débuta par me dire qu'il avoit coutume de baigner M. le duc de Villars et M. le cardinal d'Auvergne (1) ; mais j'en fus quitte pour la peur.

(1) Deux personnages fort renommés par leurs mœurs plus qu'équivoques.

Le même jour, à une heure et demie, nous nous embarquâmes sur ce *benoît* coche, où nous ne fûmes pas un instant sans représenter au vrai les enfants dans la fournaise. Ce fut alors que mon cousin Abdenago se repentit trop tard de n'avoir pas suivi mon conseil.

Nous n'eûmes d'abord en route rien qui fût digne de vous être raconté, si ce n'est la rencontre d'un grand bateau remorqué par onze chevaux et tout chargé de pots-de-chambre.

La côte du Lyonnais est belle, riche, garnie de vignes, de jardins et de maisons de campagne. Celle du Dauphiné est toute de montagnes couvertes de bois.

Vienne. Nous arrivâmes à Vienne (1) sur les cinq heures. Le bâtiment des PP. de Saint-Antoine, qui se présente d'abord, en donne une bonne idée. Il est joli et bien situé le long du Rhône; mais cette idée est démentie dès qu'on entre dans la ville qui est excessivement laide et mal bâtie. Nous n'y trouvâmes rien de supportable que l'église Saint-Maurice, édifice gothique d'un assez

---

(1) Ville du Dauphiné sur le Rhône.

mauvais goût ; la voûte, toute peinte en azur, est belle, hardie et fort exhaussée. Nous y vîmes trois spectacles à la fois ; dans le chœur, un belître de missionnaire débitant ses hymnes à une troupe d'hommes ; sous le portail, une vivandière psalmodiant des *mirlitons* à un tas de femmes ; et dans le cloître, le portrait du pantalon missionnaire, distribué aux badauts.

Si la place qui est au-devant de l'église étoit agrandie et régulière, sa situation la rendroit magnifique ; d'une part, elle est terminée par le portail, et de l'autre par le Rhône.

La ville, bâtie tout le long du fleuve, est longue et fort étroite ; elle est très-ancienne, et avoit été jadis extrêmement grande, puisqu'à un bon demi-quart de lieue hors de la ville, nous vîmes dans des vignes un obélisque qui en marquoit autrefois le milieu. Elle est tout-à-fait collée contre une vilaine montagne ; au-dessus est l'enceinte fort vaste d'un vieux château tout ruiné, de même que le pont sur le Rhône, qui fait l'endroit de ce fleuve le plus dangereux, sans cependant qu'il le soit beaucoup.

A six heures et demie, nous arrivâmes à

Condrieux. Condrieux, petite ville du Lyonnais. Nous avions fait ce jour-là neuf lieues. On trouve auparavant, du même côté, la fameuse Côte-rôtie (1) : je ne m'étonne nullement qu'elle soit rôtie depuis qu'elle est là, puisque moi, qui n'y restai qu'un instant, je faillis à y être calciné. Le faubourg où nous logeâmes est assez joli.

Nous partîmes à trois heures du matin, et voguâmes avec le vent contraire, qui nous traversa tout le jour, entre deux montagnes fort serrées et fort arides, laissant Ferrières à droite et Saint-Vallier à gauche. Nous couchâmes à Tournon, petite ville assez jolie, qui a un fort et vieux château sur un roc, au milieu du Rhône. Les bons PP. jésuites, qui, selon leur sapience ordinaire, sont les mieux logés de la ville, ont sur une haute tour une terrasse ornée de balustrades avec une vue magnifique (2).

Tournon.

Vis-à-vis Tournon, on voit la petite ville

(1) Célèbre par ses vins.

(2) Les ridicules jetés sur cette société depuis Pascal jusqu'à Voltaire, qui dit dans son Candide *mangeons du jésuite*, annonçoient la chûte infaillible de cette congrégation.

de Thain, dominée par une montagne, au-dessus de laquelle est un petit hermitage, dans l'enclos duquel croît le vin célèbre de ce nom. Comme je ne suis pas homme à perdre la tête sur ce qui concerne les plaisirs de la table, je dépêchai sagement un de mes gens en bateau, afin d'aller en faire une petite provision pour notre voyage. Thain.

Nous passâmes ensuite à l'embouchure de l'Isère, rivière infâme, s'il en fut jamais; c'est une décoction d'ardoise.

De l'autre côté, au-dessus d'un rocher en pain de sucre, se voit le vieux château ruiné de Crussol, d'où la maison d'Uzès tire son nom. Les bonnes gens nous dirent qu'un géant nommé Buard, haut de quinze coudées, en avoit fait jadis son habitation. Dans le vrai, il faudroit cependant que Chintré se baissât pour y entrer. Cet honnête géant, ayant détruit le genre humain, voulut bien le repeupler et bâtir une ville. Pour ce faire, il fit l'Hercule avec toutes les filles du pays, et peupla de sa progéniture la ville de Valence qu'il avoit construite, et où de révérends jacobins nous montrèrent ses os, qui sont bien à la vérité d'une grosse bête; mais comme les grosses bêtes de toute espèce sont Crussol. Valence.

moins rares que les géants, vous êtes dispensé de croire que ces os soient ceux du prétendu seigneur Buard. Maudit soit le géant qui fit bâtir cette vilaine ville ! car on nous y fit une chère détestable.

Au sortir de là, les montagnes s'écartent et commencent à former une plus agréable perspective. La voûte en Vivarais en présente une si jolie, qu'elle me parut de loin mériter une place dans mon journal.

Enconne. Enfin, après vingt-cinq lieues de route, nous arrivâmes à Enconne, petit village du Dauphiné, distant de demi-lieue de Montelimart et méchant gîte, malgré l'augure favorable de son nom.

A quatre heures du matin, nous nous remîmes en bateau. Comme les rochers se resserrent vers cet endroit du Rhône, ce fleuve suit sa course au grand galop. En outre, le vent avoit tourné au nord pendant la nuit ; ainsi nous allions à tire d'aîle : de
Viviers. sorte que nous eûmes bientôt passé Viviers, ville assez grande dans des rochers horribles, avec un château fort, qu'on ne prendra sûrement pas par escalade. Delà on passe à Saint-Andéol : il y a là force roches sous l'eau ; la rapidité augmente, et la bise alloit

toujours croissant. Malgré cela nos pilotes, gens extrêmes sans doute, mirent deux voiles : ce fut dans cet équipage que nous passâmes le pont Saint-Esprit. C'est une grande sornette que d'en faire peur aux gens ; on glisse là-dessus comme sur un parquet et sans le moindre danger. Ce n'est pas sans raison que ce pont est cité ; il est de toute beauté pour la hauteur, la longueur, l'évasement des arches et la tournure légère des piles. Je le mesurai en tout sens. Il a onze cents dix-huit pieds de long sur quinze de large seulement. Les arches sous lesquelles je descendis ont trente trois pas d'évasement. Il y en a dix-neuf grandes, sans compter les médiocres ni les petites. Chaque pile est vuidée par le milieu par une espèce de porte cochère. On vient de raccommoder un côté d'une arche, qui a coûté dix mille livres. Le pavé du pont répond à la beauté du reste ; il est fait à chaux et à ciment. Les charrettes, même à vuide, n'y passent que sur des traîneaux ; mais les chaises et les carrosses chargés y passent. Au bout du pont, du côté de la ville, est une bonne citadelle flanquée de quatre bastions fort bien revêtus, et entourés d'un fossé aussi revêtu. La ville est

assez jolie. Je commençai à reconnoître la Provence, quand je vis le marché plein de citrons à 6 sous la douzaine.

Le pays n'est pas laid au-delà ; il est garni de belle verdure jusqu'à Caderousse, petite ville du Comtat, au duc de ce nom.

De l'autre côté est Rochemaure en Languedoc, vieux château grotesque, qui a l'air d'avoir été bâti du reste des matériaux de la tour de Babel. Il y a là sur le Rhône force endroits plus dangereux que ceux que l'on cite. Mon coquin de pilote s'amusoit, dans un coin, à manger des asperges ; je n'ai jamais aimé les gourmands. Tout d'un coup j'entendis grand bruit ; j'étois dans un coin à traduire de l'italien, et, s'il vous plaît, je pensai moi-même me trouver traduit en l'autre monde. Nous allâmes donner contre des roches ; j'entendis crier : « Nous allons périr ». Je me levai et je vis que rien n'étoit plus faux, et que le danger, que nous avions couru pour des asperges, étoit déjà passé. Voyez comme les grands évènements ont souvent de petites causes ; encore si c'eût été pour des petits pois ! Bref, nous arrivâmes ici sans courir de nouveaux risques.

Dieu merci ! me voilà sauvé ;
Car je suis en terre papale.

LETTRE II.

AU MÊME.

Mémoire sur Avignon.

Dès mon arrivée, j'allai courir la ville; et, en sa qualité de ville étrangère (1), il se peut bien faire que vous en aurez une entière description. Aucune ville de l'Europe n'a des murailles de la beauté de celle-ci; elles sont toutes de pierre de taille, égales, crénelées, garnies de redans et de machicoulis dans tout le pourtour, et de cinquante en cinquante pas, de tours quarrées pareilles et assortissantes. C'est le pape Innocent V qui en a fait la dépense; cela ne rend cependant pas la ville plus forte. Avignon a une bonne lieue de tour; presque tout le glacis est planté de deux rangs d'arbres, qui forment un cours assez médiocre. Les rues sont larges et bien percées; les maisons pres-

(1) Cette ville n'est plus étrangère; elle a été réunie à la république française, après avoir été le théâtre des plus grandes atrocités.

que toutes de pierre de taille extrêmement blanche : elle contribue beaucoup à donner une face agréable aux beaux bâtiments qui y sont communs. Le sang y est beau ; les femmes de condition mettent beaucoup de rouge: toutes les femmes y ont la gorge forte et blanche, et leur manière de s'habiller avec des corps très-mal faits ajoute encore à son volume.

Il faut dès à présent que je me désabuse d'entendre le peuple du pays ni d'en être entendu, jusqu'à ce que Despériez soit reçu à l'académie pour son beau langage.

Les moines commencent ici à se ressentir du voisinage et de la domination italienne, et donnent beaucoup plus d'exemples de vigueur que d'exemples de vertus.

La justice s'y rend aussi à la manière ultramontaine. Un auditeur l'administre en première instance ; il est sujet à l'appel d'un autre appelable à Rome, où il faut essuyer trois autres jugements; de sorte qu'on peut avoir un procès dans sa famille, mais non pas espérer d'en voir la fin, quand même on en feroit une substitution graduelle et perpétuelle.

Les églises, qui sont en très-grand nombre

et toutes dorées à merveille, sont autant d'asyles si sacrés, qu'il n'est pas même permis de guetter un criminel qui veut en sortir (1). La première qui se trouva sur mon chemin est *Saint-Agricole*, où je remarquai que l'orgue est distribué également des deux côtés du chœur au-dessus des formes : il règne tout autour une magnifique tribune, semblable trait pour trait à celle du palais du Soleil dans Phaéton. Il y a un dôme à fresque passable et une chapelle de la maison de Brante, dont les sculptures sont bonnes. Les jésuites ont deux maisons. L'église de la maison professe est vaste et propre, tout ornée de pilastres d'ordre corinthien et de trois tribunes l'une sur l'autre ; la dernière tourne tout autour de l'église et fait un bel effet, aussi bien que la frise qui est au-dessous. Le chœur est de marbre et de pierre blanche fort chargée de bas-reliefs.

Le noviciat des jésuites est cependant beaucoup plus beau. Louise d'Ancézune le fit

(1) L'ancienne Rome ouvrit des asyles aux scélérats de toute espèce sous Romulus. Dans la nouvelle Rome, dans le Comtat d'Avignon, par une piété mal entendue, les églises ont également servi d'asyles aux assassins.

bâtir pour les révérends pères, et sa famille y a son tombeau. L'église est revêtue en entier de stuc et de marbre à compartiments parfaitement choisis; elle est petite: les deux chapelles des ailes ont deux bons tableaux de *Souvan*; la coupole est trop exhaussée pour son diamètre. Les quatre naissances sont soutenues par les quatre évangélistes peints de bonne main par un frère jésuite.

La voûte n'est pas encore peinte; comme j'examinois avec assez d'attention cette église, dont j'étois extrêmement satisfait, un père béat vint me demander des dessins pour peindre la coupole. Je lui donnai force conseils, qui lui parurent tous sortis de la tête d'un grand maître; mais, le temps n'étant pas suffisant pour les lui laisser sur le papier, je l'avertis qu'il pourroit s'adresser à Bouchardon, qui distribuoit plusieurs de mes dessins dont on étoit assez content.

La maison répond à l'église; elle est régulière et bien entendue de tout point. Quatre portiques en colonnades forment un cloître, tout rempli des plus belles estampes. Il enferme un jardin d'orangers, et les portiques sont eux-mêmes enfermés par un grand jardin qui en fait tout le tour.

Je

Je remarquai dans la sacristie une voûte hardie tout-à-fait plate, construite de pierres de taille, dont aucune n'est semblable à l'autre pour la coupe. Dans une salle voisine, est un buste, tiré d'après nature, du bienheureux Stanislas Koslka, qui, sur sa mine, m'a l'air d'avoir eu en son vivant bien de l'emploi dans la maison. Je passai au sortir delà à Saint-Martial, pour y voir le tombeau de l'abbé de Simiane, vicaire-général de Clugny, qui est représenté au vif, sortant de sa tombe dans une attitude de résurrection. Un ange sonne de sa trompette qu'il tient d'une main, et de l'autre enlève le pavillon du tombeau. Je n'ai rien vu à Paris d'aussi beau en ce genre. Cet excellent ouvrage est du sculpteur *Perris*.

A mon retour, j'envoyai dans toutes les auberges informer si les *Lacurne* (1) n'étoient pas arrivés ; je donnai des désignations fondées sur la taille de madame de Ganay. Dans le même temps, j'entendis que, dans la chambre voisine, un mauvais plaisant s'avi-

---

(1) Lacurne de Sainte-Palaye, académicien estimable, à qui l'on doit beaucoup d'ouvrages, entr'autres l'*Histoire des Troubadours*.

soit de donner pareille commission avec mon signalement. Nous courûmes l'un à l'autre ; c'étoit Lacurne et Sainte-Palaye qui venoient d'arriver en poste : les embrassements de part et d'autre ne furent pas épargnés. Ce premier feu passé, nous nous mîmes à boire à votre santé ; ce ne fut pas, comme vous pouvez aisément le penser, sans médire de votre personne.

Chartreuse de Villeneuve.

Le lendemain, nous partîmes en chaise-à-porteurs pour aller voir la Chartreuse de Villeneuve en Languedoc, distante d'Avignon d'une petite lieue.

Il faut passer deux fois le Rhône pour arriver à Villeneuve. On entre dans la Chartreuse par un portail d'ordre composite, d'une bonne architecture ; une allée composée de quatre rangs de colonnes et de grands mûriers entremêlés ensemble conduit à la maison, où on nous donna un frère, peintre, pour nous faire tout voir. Il nous mena d'abord dans son cabinet de tableaux, où je vis en entrant un morceau dont je fus si satisfait, qu'il mérite une longue place dans ma narration.

Tableau singulier.

Dans le fond de la chambre, est un chevalet sur lequel on a posé un tableau non

encore fini, représentant l'empire de Flore, dont l'original est du *Poussin*. La palette du peintre et ses pinceaux étoient restés à côté du tableau. Au-dessous, sur un morceau de papier, le dessin du tableau fait à la sanguine ; à côté un paysage gravé de *Leclère*; au-dessous du chevalet, on avoit jeté un petit tableau tourné à l'envers du côté de la toile, et dans son chassis étoit passé un paysage de *Perelle*, gravé. J'apperçus tout ceci, tant de loin que de près, sans y trouver rien qui valût bien la peine de s'y arrêter; mais ma surprise fut sans égale, en voulant prendre le dessin, de trouver que tout cela n'étoit pas vrai, et que le tout ne fût qu'un seul tableau entièrement peint à l'huile. Je mouillai mon mouchoir que je passai sur le dessin, ne pouvant me persuader qu'il ne fût pas fait au crayon ; la marque de l'impression de la planche sur le papier des deux estampes, la différence du grain des papiers, le caractère des deux graveurs, les fils de la toile du tableau retourné, les trous et le bois du chevalet, tout y est si admirablement imité, que j'en venois à tous moments aux exclamations. Dans mon enthousiasme, j'en aurois volontiers donné deux cents louis, si

je les avois eus de reste, s'entend. Il est d'un peintre vénitien. Sur le paysage de Leclère est écrit : *Ant. forbera pinxit. 1686.* Ce morceau seul me dédommage jusqu'à présent de la peine du voyage par le plaisir qu'il m'a fait. Ce qu'il y a de singulier est que la partie du tableau, qui représente un tableau, n'est nullement bien peinte ; il falloit que cet homme-là n'eut que le talent de copier et de fasciner les yeux.

Nous repassâmes dans les cloîtres qui sont gais et propres. Dans un coin, une perspective représentant une chapelle, où un chartreux dit son bréviaire, mérite d'être remarquée. J'allai dans le chapitre voir quatre tableaux de la Passion de *Levieux* ; en outre le Couronnement d'épines, dont j'avois ouï faire un grand cas ; mais qui me parut assez plat, sur-tout le voyant à côté d'un Saint-Jérôme du *Carrache.*

L'église est belle, fort dorée, pleine de peintures et de tombeaux des papes, qui, par eux-mêmes, ne sont pas grand'chose. Je parle des tombeaux et non des saints pères. L'autel, les jardins, le pavé et la balustrade sont tout de marbre. A gauche de l'autel est une Visitation de *Champagne* ; dans le chœur

des pères deux grands tableaux de l'école de Lombardie, représentant deux Adorations, l'une des rois, l'autre des pasteurs. Les autres tableaux de ce chœur sont de notre *frère* le conducteur, et ne sont pas indignes d'y tenir place.

Dans le chœur des frères, deux tableaux de *Mignard;* un troisième, du même, dans la chapelle à gauche, et dans celle à droite une Annonciation du *Guide*, qui est le plus beau tableau qu'il y ait dans la maison; mais il est fort gâté : le frère nous en montra une excellente copie qu'il venoit de faire.

Dans les collatéraux, plusieurs histoires de chartreux martyrs, de différentes mains; entre autres, une Sainte-Rosalie, chartreuse, jolie à ravir. Je suis sûr qu'elle a plus damné de ces bons pères que la règle de Saint-Bruno n'en a sauvé.

Gardez-vous d'être ennuyé de ces longs détails de peinture. Il faut essuyer tout ce narré, puisque vous voulez avoir mon journal; c'est souvent à moi-même que j'écris ici, et pour revoir, à mon retour, une seconde fois, ce qui m'aura amusé dans ma promenade.

L'après-midi fut employé à parcourir le

reste d'Avignon. Nous allâmes voir la synagogue, qui put comme ce qu'elle est. Il y a bien dix mille lampes, tant de cuivre que de verre; après cela qui pourroit nier que ces gens-là ne soient illuminés? La juiverie est petite et mal bâtie, et les Juifs pauvres contre leur ordinaire; mais à coup sûr ce n'est pas leur faute. Ils portent tous des chapeaux jaunes, et les femmes un petit morceau de laine jaune sur la tête.

Les célestins ont un tombeau du bienheureux Pierre de Luxembourg, dont ils font à tort un grand récit. J'aime mieux leur jardin tout rempli de palissades de lauriers de la hauteur d'un sapin. Dans une de leurs salles, je trouvai le fameux tableau peint en détrempe par *René d'Anjou*, roi de Provence, leur fondateur, représentant sa maîtresse. Cette femme, dont il étoit extrêmement amoureux, étant venue à mourir, dans son affliction, au bout de quelques jours, il fit ouvrir son tombeau pour la revoir encore; mais il fut si frappé de l'état affreux de ce cadavre, que, son imagination s'échauffant de noirceur, il la peignit. C'est un grand squelette debout, coëffé à l'antique, à moitié couvert de son suaire, dont les vers

rongent le corps défiguré d'une manière affreuse; sa bière est ouverte, appuyée debout contre une croix de cimetière, et pleine de toiles d'araignées fort bien imitées. Au diable soit l'animal qui, de toutes les attitudes où il pouvoit peindre sa maîtresse, en a choisi une d'un si horrible spectacle! Il y a dans ce tableau un rouleau contenant une trentaine de vers français du même roi, que j'ai négligé de copier, pensant que l'antiquaire Sainte-Palaye ne manqueroit pas de le faire. Ce roi René est le même qui a été long temps prisonnier à Dijon dans la tour de la maison royale, appelée la Tour de Bar, où l'on voyoit encore, il y a peu de temps, quelques peintures à fresque de sa main sur les murailles (1).

(1) Ce même René avoit tant de goût pour la vie pastorale, que lui et sa femme passoient des semaines entières habillés en bergers. Leur fille, Marguerite d'Anjou, épousa Henri VI, roi d'Angleterre, et qui le fut un moment de France, après avoir été couronné à Paris. Le meurtre du duc de Glocester, attribué à cette princesse, alluma en Angleterre les mêmes guerres civiles que celui du duc de Bourgogne avoit allumées en France. Elle gagna plusieurs batailles en personne, et ne le cédoit en rien aux plus grands hommes de son temps.

Le palais du vice-légat est vieux, fort mal logeable et les appartements ne valent pas la peine d'être vus. Celui d'à-présent se nomme *Buondelmonti;* c'est un homme de cinquante ans, fort poli, qui nous donna une lettre de recommandation pour son neveu à Rome. Il commande ici en chef depuis cinq ans, et au sortir delà, il sera, selon l'usage, fait cardinal. Il est vêtu singulièrement, d'une espèce de veste un peu longue, couverte d'un pet-en-l'air à manches un peu tailladées, dont les ouvertures sont garnies de petits boutons et de boutonnières, le tout de damas noir; ce qui le fait ressembler bien fort à feu Scaramouche. Il entretient une compagnie de cavalerie de quarante hommes et une de cent hommes d'infanterie; les gardes ont des uniformes d'écarlate, galonnés d'argent sur toutes les tailles; les Suisses sont encore plus originaux pour l'habillement que leur maître: tout cela marche à tout propos, même quand il reconduit une visite. Ce n'est pas avec les revenus de la vice-légation, qui ne passent pas vingt mille livres, qu'il entretient tout cela; mais il est riche de patrimoine.

La cathédrale est dans l'enceinte du châ-

teau; elle est obscure et décorée seulement par une tribune assez bonne. Au-dessus de l'autel est une Assomption de *Parrocel;* derrière est le chœur, où sont tous les papes d'Avignon, en bas-reliefs de bois doré, précisément comme les magots qui, selon vous, représentent une suite d'élus, sont sur la façade du palais des Etats (1); je m'arrêtai à droite, vers une Vierge que je reconnus être de *Raphaël*, devant laquelle on passoit sans lui rien dire. Les ouvrages de ce maître des maîtres ne frappent pas d'abord, mais à la longue on ne peut se lasser de les considérer : il n'est pas séducteur, mais il est enchanteur. A gauche, dans une chapelle, est une très-bonne Assomption de *Mignard*, et une Résurrection de *Simon de Châlon*, d'un goût tout-à-fait singulier. A droite, la chapelle des archevêques mérite d'être vue pour les sculptures, entre lesquelles je remarquai une mort écrivant dans un livre, travaillée avec hardiesse et vérité.

Il faut aller ensuite aux Cordeliers voir le tombeau de la belle Laure, maîtresse de

---

(1) A Dijon, lieu où les États de Bourgogne tenoient leurs séances.

Pétrarque, qui n'est autre chose qu'une vieille pierre dans un coin sale et obscur. On conserve un sonnet italien que Pétrarque mit sur son tombeau, et les vers que François Ier. fit sur-le-champ là-dessus, lorsqu'il y vint. Ils ne seroient pas trop bons, s'ils étoient de Marot; mais ils ne sont pas mauvais pour avoir été faits impromptu par un roi. Si vous en êtes curieux, les voici :

En petit lieu compris vous pourrez voir,
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plumes, labeur, la langue et le devoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.
O gentille ame étant tant estimée!
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

Les jacobins ont l'inquisition, qui n'a point de pratique; un baldaquin de huit colonnes corinthiennes, fort hardi et exhaussé outre nature; et de plus, dans leur enclos, une grande et belle chapelle des pénitents blancs, où la vie de Jésus-Christ, depuis sa résurrection, est peinte en huit grands tableaux, par *Mignard* et *Parrocel*.

En avez-vous assez sur l'article d'Avignon? Je vous fais grace cependant de plusieurs

autres articles qui me reviennent. N'allez pas vous figurer que je serai de la même longueur sur toutes les villes et peintures d'Italie ; ce ne seroit jamais fait. D'autres en ont assez parlé ; mais j'ai voulu un peu m'étendre sur celle-ci, dont on n'a pas tant écrit. Ajoutez encore qu'un homme nous fit voir une pierre d'aimant grosse comme le poing, qui n'enlève qu'une petite clef, quoique bien armée ; mais le corps qu'elle a attiré attire quatre fois plus que la pierre même.

Le duc d'Ormond, jadis si fort en faveur en Angleterre, achève de manger à Avignon le fonds de 800 mille livres de rente; c'est le séjour des vieux ruinés, car M. de Langheac s'y est aussi retiré (1).

(1) Les papes firent leur résidence à Avignon, depuis Clément V jusqu'à Grégoire XI, pendant soixante-deux ans. Clément VI en acheta la propriété, en 1348, de Jeanne, reine de Sicile et comtesse de Provence. Il n'y reste plus que quatre arches entières des dix-neuf de son pont qui étoit fameux, et qui a donné lieu à cette expression triviale : *Je suis sur le pont d'Avignon.*

LETTRE III.

AU MÊME.

Route d'Avignon à Marseille.

Marseille.

A cinq heures du matin, nous nous séparâmes en deux bandes; Sainte-Palaye, en sa qualité de protecteur de tous les vieux sonnets, voulut aller sur les bords de la fontaine de Vaucluse, pleurer avec Pétrarque le trépas de la belle Laure; pour moi, qui ne me pique pas d'être le chevalier des belles de Carpentras, je tirai droit à Aix, en petite carriole, traînée par deux mules. Il règne une inimitié irréconciliable entre cette sorte de voiture et l'os *sacrum;* et je ne pense pas *que de Paris à Rome, carrosse, quel qu'il soit, cahotte mieux son homme.* Mais la vue du pays, la plus admirable qu'on puisse imaginer, m'empêchoit de faire attention aux regrets que mes parties postérieures témoignoient d'être la victime de ma curiosité. La Durance traverse ce bel endroit. Nous la passâmes sur un bac; elle est très-large et

beaucoup plus rapide que le Rhône ; son eau blanchâtre n'embellit pas une contrée qui d'ailleurs n'offre qu'un spectacle charmant ; je me figurois qu'il ne finiroit qu'avec la Provence ; mais au bout de quatre lieues je fus bien détrompé. Une montagne tout-à-fait aride commence en ce lieu, et l'on ne trouve presque autre chose jusqu'à Aix : à la vérité, les vallons sont, fort cultivés et forment, tout le long, des jardins remplis d'oliviers et d'autres arbres. Nous éprouvâmes une chaleur extrême entre ces rochers, jusqu'à Orgon où nous dînâmes ; Lambesc nous reçut à coucher, et le lendemain nous étions à Aix, où les deux Lacurne arrivèrent après nous, peu satisfaits de Vaucluse, mais beaucoup de l'évêque de Cavaillon, qui leur avoit donné force lettres pour l'Italie.

Aix et Dijon sont deux villes que l'on met ordinairement en parallèle ; ce qui me donnoit quelque curiosité de les comparer. Aix, petite au moins d'un tiers plus que Dijon, est située dans le fond d'un vallon entouré de montagnes de tous côtés. La ville, sans en excepter aucune maison, est bâtie de pierre de taille ; le quartier des marchands est bien peuplé et me parut assez commerçant ; celui Aix.

des gens de condition (1), qui tient une grande partie de la ville, est tout magnifiquement bâti; la plupart des maisons élevées, ornées d'architecture et construites à l'italienne, avec des façades sur la rue; presque toutes les rues sont larges, tirées au cordeau, décorées de belles fontaines; on trouve à tout moment des places où l'on a planté des arbres pour donner de l'ombre; enfin cette ville est tout-à-fait jolie, et la plus jolie de France après Paris. Je n'hésiterai pas de la préférer à Dijon pour l'extérieur, quoiqu'elle n'ait ni nos maisons en façon d'hôtels, bâties entre cour et jardin, (car à Aix je n'ai point apperçu de cour aux maisons et peu de jardins) ni nos beaux équipages qui tout le jour courent dans la ville. Je n'en rencontrai que deux ou trois, mais bien quantité de belles chaises-à-porteurs toutes dorées, armoiriées et doublées de velours. (Cependant les gens même du pays qui connoissent les deux villes donnent la préférence à Dijon).

Le plus bel endroit de la ville, et l'un des plus agréables peut-être qui soit en France,

---

(1) Expression familière autrefois, presque oubliée aujourd'hui.

est la rue du Cours ; elle est d'une fort grande largeur et assez longue ; les maisons en sont hautes, belles et à l'italienne ; quatre rangs d'arbres y forment deux contre-allées où l'on se promène, et une large allée au milieu, ornée de quatre grandes fontaines, dont la dernière a un jet d'eau, un large bassin et deux chevaux dont l'un jette de l'eau froide et l'autre de l'eau tiède. Cette rue est terminée d'un bout par une balustrade qui donne sur la campagne, et de l'autre par un bel hôtel appartenant au trésorier de la province. Ce cours, dont on parle tant et qui seroit moins que rien en comparaison du nôtre, s'il étoit hors de la ville, me paroît encore préférable au nôtre par l'avantage de sa situation et l'agrément d'y trouver, sans se déplacer, une promenade charmante à toute heure du jour et de la nuit. J'y vis beaucoup d'hommes, mais peu de femmes; dans ce pays, elles aiment fort le jeu et négligent tout le reste, même la comédie, qui est très-déserte.

La pierre de taille n'est pas belle à Aix; et, pour l'achever de peindre, on en réduit les écailles en sable fin, dont on fait un vilain mortier terreux ; puis, avec de grands balais, on en barbouille toutes les maisons neuves; il

faut qu'elles soient naturellement bien belles pour n'être pas défigurées par cette vilaine espèce de fard.

La place des Prêcheurs ou des Jacobins, est la plus grande de la ville ; elle est toute plantée d'arbres ; on vient de décorer l'intérieur de leur église d'une bonne architecture de colonnes corinthiennes, architravées, barbouillées de mortier comme le reste.

Le palais du parlement est dans cette place ; la façade est un demi-dôme d'assez mauvais goût ; la salle des Pas-Perdus est infâme, celle de l'Audience publique est fort laide, et le bâtiment en entier est, comme le nôtre, un vieux bâtiment fort mal distribué ; mais les chambres sont belles et bien ornées (1).

L'hôtel-de-ville est mal situé, dans une rue étroite qui empêche de voir la façade, assez belle ; il est composé de quatre corps-de-logis qui forment une cour serrée. Il y a une belle tour d'horloge, où sept statues, en tournant, marquent les sept jours de la semaine.

(1) Le président Desbrosses s'étendoit avec complaisance sur les salles et ornements du palais ; nous avons cru devoir supprimer cette description, qui n'est plus d'aucun intérêt depuis l'anéantissement des parlements.

semaine. Voici ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans les églises : aux Carmes, un grand tableau peint par le roi *René;* sur le revers des volets, il s'est peint lui-même, d'un côté, et sa femme de l'autre. Dans le chœur, le tombeau de la fille de ce roi ; trois statues fort anciennes et deux bons tableaux de Carmes. Aux Pénitents, une Incrédulité de Saint-Thomas, peinte par *Peinssonius*, dont on a fait grand cas ; cette peinture est grossière, dure et sèche, mais expressive.

A Saint-Sauveur, cathédrale laide et irrégulière, un baptistaire obscur dont le dôme est soutenu par huit colonnes, chacune d'une seule pierre d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires ; deux de ces colonnes sont de granit, et les six autres de ce marbre antique d'Egypte vert, noirâtre, si recherché et dont les carrières sont perdues. Cette colonnade est d'un grand prix ; c'est grand dommage qu'elle soit si mal placée, et qu'outre l'injure des temps, elle ait encore à essuyer celle d'un Visigoth (1) de sacristain, qui, pour y faire un reposoir le jeudi saint, s'est

(1) Combien d'autres Visigoths ont succédé à ce sacristain !

avisé de faire hacher et trouer ces colonnes : dans une chapelle déserte, un bas relief de sculpture antique du bon temps des Romains, mais bien effacé. Il représente, si je ne me trompe, une noce : du moins y remarquai-je une jeune femme voilée, à demi-couchée sur un lit, faisant de son mieux la mijaurée ; une autre femme près d'elle paroît l'exhorter au martyre ; et l'époux, tout nud et debout près du lit, porte un maintien fort ennuyé de ces simagrées.

Aux Pères de l'Oratoire, une architecture dorique en dedans et en dehors, d'un goût fort particulier, aussi bien que le tabernacle. Pour passer d'une extrémité à l'autre, aux Jésuites, une belle église construite en arcades d'ordre corinthien très-régulières et d'un grand goût ; c'est dommage que la frise soit trop chargée d'ornements. Plus, une chapelle de la Congrégation du parlement, fort chargée de peintures ; le tableau du maître-autel représentant une Vierge à genoux ; on ne put me dire de qui il étoit, et je ne sus pas le distinguer. On peut voir aussi l'église de la Visitation, qui est propre et tout en marbre. M. le marquis d'Argens, procureur-général, a un cabinet de tableaux des meilleurs maîtres, qu'il ne faut pas omettre.

Je ne sais comment on fait l'hiver en cette ville, où le bois se vend à la livre; quant à l'été, je l'y ai éprouvé fort supportable. Je courus pendant le plus fort du jour, sans être incommodé de la chaleur.

Un chemin, moitié rochers pelés, moitié jardins, nous mena à Marseille. En général, je n'ai pas trouvé, jusqu'à présent, que la beauté de la Provence répondît à l'idée que je m'en étois faite, à l'exception toutefois des quatre lieues au sortir d'Avignon. Nous verrons si Toulon et Hyères ne me présenteront pas un paysage plus curieux. Le jugement que je fais ici ne doit point être appliqué à une petite hauteur que l'on trouve à une demi-lieue de Marseille, d'où l'on découvre à droite la Méditerranée, le château d'If et les isles adjacentes en perspective, et en face la ville de Marseille, dominée par la citadelle de Notre-Dame de la Garde et par les montagnes qui terminent le lointain; et à gauche un vallon si rempli de bastides, ou maisons de campagne, d'arbres et de jardins, qu'en fermant de murailles cet enclos, on en feroit une ville dans le goût de Constantinople. Il faut qu'il y ait bien trois mille de ces bastides.

Nous entrâmes dans Marseille par la rue de Rome, alignée comme la rue de Richelieu, longue presque du double. Le tiers de cette rue, dans le milieu, est planté d'un cours fort inférieur à celui d'Aix, bâti de maisons belles, élevées à l'italienne, et peuplée comme la rue Saint-Honoré. Ce premier coup-d'œil donne une grande idée du mouvement et de la richesse de cette ville ; idée qui se trouve assez bien soutenue par le reste.

Après avoir débarqué, mon premier soin fut d'aller chercher l'ami Fontette. Son amitié pour moi a rejailli sur toute notre société, qui se trouve comblée de ses bonnes manières. Je lui sais bon gré de nous avoir fait faire connoissance avec les malettes, petit poisson d'un commerce charmant et d'un mérite distingué ; chose que l'avenir ne pourra croire, entre Sainte-Palaye et moi, nous fîmes à ce dîner la valeur d'un Blançey.

Marseille peut se distinguer en trois villes ; celle de delà le port, appelée Rive-Neuve, qui m'a paru peu de chose ; la vieille, riche, puante et peu jolie ; et la neuve, où demeurent tous les gens de condition, composée de longues rues alignées. Presque toutes les maisons ont des façades agréables sur la rue ;

point de cours, et de petits jardins qui ne soient embellis de jets d'eau pour la plupart. Le port est une de ces choses que l'on ne trouve que là : il est fort long et beaucoup moins large à proportion, plein à l'excès de toutes sortes de bâtiments, felouques, tartanes, saïques, brigantins, pinques, vaisseaux marchands et galères, qui en font le principal ornement. Tout le côté de la terre est garni de boutiques, où l'on débite surtout des marchandises du Levant ; elles y sont si courues qu'un espace de vingt pieds en quarré se loue cinq cents livres. L'autre côté est garni de petites boutiques dans des bateaux, où l'on vend des oranges, des merceries, etc. Les galériens, attachés avec une chaîne de fer, ont chacun une petite cabane, où ils exercent tous les métiers imaginables. J'en vis un qui me parut d'un génie profond, lequel, la tête appuyée sur un *Descartes*, travailloit à un commentaire philosophique contre Newton ; un autre faisoit des pantoufles, et un troisième contrefaisoit fort adroitement dans une lettre-de-change la signature d'un banquier de la ville. Ils mènent là une petite vie assez douce ; elle faisoit envie à Lacurne, et, voyant une des

places vacantes, j'eus dessein de la retenir pour un certain vaurien de notre connoissance.

Le quai du port, qui est parqueté de briques sur chaux, d'une manière commode à marcher, est continuellement couvert de toutes sortes de figures, de toutes sortes de nations et de toutes sortes de sexes; Européens, Grecs, Turcs, Arméniens, Nègres, Levantins, etc.

Nous visitâmes les galères, dont je ne vous fais point de description, parce que, à la vie que mène Blancey, il n'aura que trop d'occasions de les voir... Les pataches, grands bâtimens faits, non pour aller sur mer, mais pour y monter la garde, consistent en un sallon avec deux chambres aux deux bouts, où couchent les officiers de garde. Dans la consigne où les officiers préposés pour la santé tiennent leurs assemblées, il y a là un bas-relief de marbre du fameux *Puget*, représentant Saint-Charles, qui implore le secours du ciel contre la peste. C'est un morceau admirable, quoique la mort ait surpris le Puget avant qu'il ne fût achevé. Je fus charmé sur-tout de la figure d'une femme moribonde, dont la gorge, qui a été belle,

est abattue par la maladie : on diroit que les chairs vont plier sous le doigt.

L'hôtel-de-ville, situé sur le port, a une belle façade chargée de bas-reliefs, entre lesquels il ne faut pas manquer de distinguer un écusson des armes de France, de la main du même Puget.

J'oubliois de vous dire, avant de quitter le port, que rien ne m'a paru plus plaisant que de voir un forçat, les fers aux pieds, montant le long d'un mât de galère, sans aucune aide que celle d'une corde tout unie qui prend le long du mât, et cela avec autant d'agilité et de promptitude que je pourrois monter un escalier ; la descente est encore plus prompte. Il n'est question que de se laisser glisser le long de la corde d'environ cinquante pieds de haut. Le voltigeur, qui nous fit voir cette façon peu commune de cheminer, étoit un Turc qui, à ce qu'on nous dit, s'étoit, par la grace de Dieu, fait chrétien depuis long-temps. *Parbleu!* lui dit Lacurne, *je t'en félicite; cela t'a fait une belle fortune.*

Le parc, ou la maison du roi, est une espèce de petite ville à part. On y construit les galères dans de grands bassins secs qui

donnent dans la mer ; quand une galère est finie, on ouvre les portes du bassin, et, en rompant un batardeau, l'eau de la mer entre et les emmène. Les bois se travaillent dans les cours par les forçats, qui sont là, comme par toute la ville, en liberté, à cela près qu'ils sont enchaînés trois à trois, deux chrétiens et un turc ; ce dernier, étant dans l'impossibilité de se sauver pour être trop reconnoissable et ne savoir pas la langue, empêche les autres de s'échapper. Tout ce parc est composé de salles immenses ; celle où l'on file les cables est percée de cent six arcades dans sa longueur : la plus belle est celle des armes, où il y a de quoi armer quinze mille hommes ; mais ce qui s'y fait le plus remarquer est la façon agréable dont les armes sont rangées en trophées, flammes, pyramides, soleils, faisceaux (1).

Chaque galère a sa salle, qui contient tous ses agrès numérotés par le nom de la galère. Les autres salles sont des greniers, et sur-tout des manufactures de laine et de

(1) La révolution peut avoir déplacé beaucoup des objets dont il est parlé dans ces lettres ; mais ces détails n'en sont pas moins intéressants.

coton. Huit cents rouets, qui tournent tous à-la-fois dans une galerie, font à mon gré un coup-d'œil fort plaisant. Ce sont les forçats qui travaillent seuls à ces manufactures : ceux-là sont les plus heureux ; car, outre l'argent qu'ils gagnent par jour selon leur habileté, ils ne vont jamais à la galère ni en mer ; et chaque année on donne la liberté à six des plus sages d'entre eux. Je remarquai dans une des salles une roue fort ingénieusement inventée, avec laquelle on dévide plusieurs centaines de bobines à-la-fois.

Un curieux dans ses voyages ne s'attache pas aux seules productions de l'art, comme sont les édifices et les peintures ; il recherche aussi soigneusement celles de la nature. Ici, par exemple, je me suis adonné à examiner les poissons de la mer, et j'ai tourné mon examen du côté du goût qu'ils pouvoient avoir. Sardines, melettes, rougets, sarmulets, loups, dorades, turbots, raies bouclées ou autres, sipillons, toutines vives, maquereaux, voilà ce que M. d'Arcussia, gentilhomme de ce pays-ci, exposa hier à ma physique dans le plus grand repas de poissons que j'aie jamais vu, même chez Bernard. Mon étude fut profonde, et, pour

vous dire ma décision, le poisson qui se trouve dans la Méditerranée seule est admirable ; mais celui qu'elle a de commun avec l'Océan est fort inférieur à celui de cette mer. Je ne vous parle pas du thon frais, dont la pêche a été si abondante cette année, qu'il reste pour les valets. L'intendant nous donna aussi hier à souper, mais beaucoup moins bien.

En général, je n'ai trouvé ce pays-ci ni aussi chaud ni aussi beau que je m'y attendois. Pour le premier article, il n'y croît ni bled ni bois. On trouve en cette province à tous pas l'agréable et jamais le nécessaire. Ainsi, à vous parler net, la Provence n'est qu'une gueuse parfumée.

Parlons maintenant de mon départ ; c'est l'article le plus difficile à arranger, à cause des contre-temps et des irrésolutions que prennent mes camarades à chaque quart-d'heure. Nous laissons partir sans nous le cardinal de Tencin, qui va droit à Rome. Pour nous, nous voulons voir Gênes, Livourne, Pise ; et de plus un neveu du camérier, qu'il emmène avec toute sa suite, fait que son vaisseau est si plein, que nous y aurions été très-mal. Nous avons donc pris

une felouque pour nous porter à Gênes ; et, comme les Lacurne craignent la mer encore tout autrement que Loppin ne craignoit le Rhône, nous envoyons la felouque nous attendre à Antibes, où il faudra se rendre en poste par un long détour.

LETTRE IV.

AU MÊME.

Route de Marseille à Gênes.

Gênes.

Nous partîmes, contre notre attente, le même jour que je vous écrivis, en chaise de poste, sur les sept heures du soir, pour nous rendre par terre à Antibes, distant de Marseille de trente-quatre lieues. Nous allâmes coucher à trois lieues de Marseille, à Aubagne, méchante et puante petite ville. Le gîte étoit de nature à nous déterminer à partir matin. A trois heures, nous étions en route ; à l'exception de quelques jardins, on se trouve toujours entre des rochers effroyables jusqu'à Ollioures, où les collines commencent à être cultivées. Pour lors

nous retrouvâmes la Provence : les roches, sont remplies de grenadiers fleuris, qui y croissent naturellement, et les jardins et les campagnes, couverts d'orangers et de citroniers, voulurent nous dédommager de l'aspect affreux que nous venions d'essuyer.

Nous arrivâmes à Toulon à dix heures, n'ayant fait en poste que sept lieues ; mais les chevaux ne sont pas mieux conditionnés que les chemins. La ville est assez petite, et n'a rien par elle-même d'un peu considérable, qu'une rue longue et bien bâtie par laquelle nous entrâmes.

La ville a un petit cours et beaucoup de fontaines : ces deux choses lui sont communes avec toutes les villes ou bourgades de Provence, qui pour cela n'en sont pas moins puantes.

Il ne faut pas manquer à Toulon de voir le beau balcon de *Puget*, qui fit tenir au cavalier Bernin ce discours si honorable à l'artiste français : « Qu'il n'étoit pas besoin d'envoyer chercher des artistes en Italie, quand on avoit des gens chez soi capables de faire de si belles choses ». Ce balcon est soutenu par trois figures représentées d'une manière grotesque, dont les têtes sont celles de trois

consuls de Toulon, dont le sculpteur étoit mécontent.

M. de Marnezia nous donna un homme pour nous faire voir le port et la rade ; l'un et l'autre sont des plus beaux qu'il y ait en Europe : le port est moins grand que celui de Marseille, mais tout creusé par main d'homme ; de façon que les bâtiments peuvent aborder jusques contre les murs de la ville. Il est fermé par une longue et magnifique jetée, tout le long de laquelle sont bâtis de grands magasins de roi (1) pour la marine, qui forment une façade admirable. Ce port se divise en deux parties ; l'une pour les vaisseaux de ligne qui sont rangés tout le long. Nous entrâmes dans l'un d'eux appelé l'*Espérance*. Figurez-vous un grand corps-de-logis à quatre étages, capable de loger huit cents hommes, avec des provisions et de l'artillerie à l'avenant. Ma foi ! c'est une belle machine ; mais, comme il en

(1) Cette dénomination n'a plus lieu en France. Le président Desbrosses ignoroit que la révolution fût si près de lui. C'est à Louis XIV que la république française doit le port de Toulon ; et c'est au courage des républicains français qu'on doit la reprise de ce port et de cette ville sur les puissances coalisées.

est de celle-ci ainsi que d'une autre belle machine, que vous savez et dont on ne sauroit jamais faire l'éloge que foiblement, je n'en parlerai pas davantage.

La rade est capable de contenir sûrement quatre cents vaisseaux de guerre; nous y trouvâmes la frégate, qui devoit porter le cardinal de Tencin, montée par M. le comte d'Uzès. Comme elle étoit entièrement garnie de tout et prête à partir, ce fut pour nous un objet plus curieux encore que tout le reste.

L'arsenal de Toulon ne vaut pas celui de Marseille; mais la corderie est bien au-dessus et vaut un ouvrage des Romains : à vue de pays, elle ne contient pas moins de trois cents portiques.

Nous quittâmes Toulon sur les quatre heures; de cette ville à la Valette, la route n'a rien qui vaille la peine d'en faire mention, qu'un vallon large d'une lieue et long de cinq, tout rempli d'une forêt d'oliviers et de belles vignes, dans les interstices de laquelle on éleve, par curiosité, des plantes de froment. Tout cela a le défaut d'être fort sec. On ne trouve en ce pays presque jamais de rivières, et jamais de prairies, et par con-

séquent de bestiaux. Ce beau vallon est entre Souliers et Cuers, bourg où les petits garçons nous entourèrent, en dansant à la Provençale, en chantant des fêtes de Thalie. Notre coucher fut à Pignan, où nous payâmes dix francs une demi-douzaine d'œufs; ce qui peut paroître cher à vous autres badauts; mais, pour moi, qui vois maintenant les auberges du pays génois, je suis encore étonné du bon marché. Pignan;

Nous passâmes au Lac, terre de la maison de Vintimille (1). Là, nous nous vîmes réduits à une seule chaise de poste; il fallut faire le reste de la route à cheval, jusqu'à Videnhau. Vous pouvez penser si le Videnhau; seigneur de ce lieu est un homme de bons procédés, et chéri du beau sexe; je ne vous dirai pas que tout le monde me prit pour lui quand j'arrivai, vous vous en doutez sans peine. Je laisse donc cela pour arriver à Fréjus, en passant au Muys. En vérité, je plains ce pauvre M. le cardinal qui avoit souvent une si méchante traite à faire; mais

(1) Si les prétentions étoient des droits, et que les droits donnassent des armées, la maison des Vintimille pourroit réclamer l'empire de Constantinople. Que d'illustres débris dans le monde!

rien ne coûte quand on aime. Quel chemin ne ferois-je pas de bon cœur, pour avoir l'honneur de vous cocufier (1) ?

Fréjus est une petite ville fort ancienne, située sur une hauteur; je remarquai à l'entrée les restes d'un amphithéâtre des Romains, dont l'enceinte est encore marquée, et un des côtés passablement conservé. A la sortie, je vis les ruines d'un grand et bel aquéduc, et le champ qui étoit autrefois le port de la ville, avant que la mer Méditerranée ne se fût retirée d'une demi-lieue. Depuis là, on ne fait que monter très-haut et très-rapidement. C'est le commencement des Alpes maritimes; le précipice est toujours à côté, ce qui parut excessivement mal inventé à mes camarades. Pour moi qui me souvenois d'avoir passé l'hiver dernier le Mont-Jura, je trouvai ce chemin le plus beau cours du monde. En effet, il est fait avec un grand soin, et tout bordé de forêts et d'arbres admirables. Ce fut en commençant à descendre, que Loppin fit son apprentissage de monter à cheval; il ne faut

(1) Expression dont se servoit ordinairement la reine-mère en parlant du cardinal de Mazarin.

pas

pas omettre, à sa gloire, qu'il s'en tira comme un César : nos louanges interrompirent un peu les regrets qu'il témoigne d'avoir entrepris, par un si grand soleil, une expédition telle que le voyage de Rome.

Nous descendîmes à Cannes, par un pays beau et fertile; c'est une petite ville pleine de beaux orangers, qui me consolèrent d'avoir été contraint de laisser les charmants jardins d'Hyères sans leur faire visite. De Fréjus à Cannes, en courant à bride abattue, sauf dans les montées, avec d'excellents chevaux, nous vînmes à bout de faire trois postes en six heures. Bien des gens noient leur chagrin dans le vin; mais là je noyai le mien dans la limonade. Je veux vous envoyer de la fraîche. Cannes.

Enfin, le lendemain matin nous arrivâmes las et recrus à Antibes, par un chemin de sable qu'on suit tout le long de la mer, ayant fait en tout cent quarante-trois lieues par terre, depuis notre départ de Dijon. Je m'attendois à me jeter dans la felouque tout en descendant de cheval; mais la misérable n'étoit pas encore arrivée. Il faut donc, en attendant, vous dire un petit mot d'Antibes. C'est une petite place longue et étroite, qui Antibes.

me parut bien fortifiée du côté de la terre ; son port est joli : il avoit d'abord été construit pour des galères ; mais n'ayant pas été assez creusé, il ne peut servir que pour de petits bâtiments. Il est entouré d'une jetée, tout le long de laquelle règnent des arcades qui font un bon effet.

Finissons cet article, car enfin j'apperçois ma felouque qui arrive. Il faut s'empresser d'embarquer les petites provisions. Nous nous pourvûmes, entre autres choses, Sainte-Palaye et moi, de tables, livres, écritoires, pour faire les gens studieux pendant le trajet. Vous allez voir combien tout cela nous servit ; bref, on appareille, nous entrons ; on lève l'ancre à huit heures du soir, nous voilà partis. Ceci d'abord alloit à merveille ; nos patrons faisoient une musique enragée pour nous témoigner leur joie de nous avoir. *Galant'huomini gran mousson ; illustrissimi signori, issa! issa! allegramentè! io, issa!* C'étoit un rompement de tête abominable. Cependant nous jasions avec beaucoup de gaieté ; je ne sais pourquoi peu-à-peu cela s'affoiblit, les propos furent moins vifs, nous devînmes taciturnes, le cœur s'affadit ; en un mot, le résultat de tout cela fut de jeter les

tables aux diables, la bibliothèque, les manuscrits, et de nous coucher, sans courage, sur des matelas, dont nous avions sagement fait provision; nous en fûmes quitte pour cet apprentissage, et allâmes nous arrêter près de Nice, où nous descendîmes un moment le lendemain matin. La ville est peu de chose, à ce qu'il me parut, mais cependant bien peuplée et les maisons élevées; je fus surpris de trouver sur une porte une inscription à la parisienne : *Divo Amaedeo*, etc. (1).

Nous passâmes à la vue de Ville-Franche, petite place forte au duc de Savoie. Ce fut là que le vent commença à nous contrarier, pour ne pas finir de sitôt. On fut forcé de relâcher sur la côte, où nous fîmes une chère délicieuse d'une soupe à l'huile; mais à peine fûmes-nous rembarqués, que le vomissement de la mer nous reprit d'une belle manière. Je commençai la cérémonie, et j'eus l'avantage d'être le dernier à la finir. J'ai été le plus malade de tous, et Lacurne seul ne l'a point été du tout. C'étoit une chose rare à entendre, que l'ennui de nos lamentations; sur-tout Loppin

(1) Cette ville, ainsi que tout le comté de Nice, appartient maintenant à la France.

avoit un regret infini d'être venu de si loin pour rendre les nations étrangères témoins de sa foiblesse.

Monaco. Cependant nous passâmes Monaco, méchante petite ville (1) qu'on a tort de célébrer, si ce n'est par rapport à un grand fort assis sur un rocher plat, où est aussi la maison du prince Monaco, d'assez belle apparence. C'est à mon gré la moindre peine de la mer que le vomissement; ce qu'il y a de plus difficile à supporter est l'abattement d'esprit, tel que l'on ne daigneroit pas tourner la tête pour sauver sa vie, et l'odeur affreuse que la mer vous porte alors au nez; enfin le calme ayant succédé au vent contraire, nos matelots, au lieu de ramer, nous abordèrent à un méchant trou nommé *Speretti*, où nous regardâmes comme une fortune de trouver des poules à 50 sous pièce, pour nous refaire par un peu de bouillon. Je ne suis pas de ceux qui se trouvent soulagés en descendant à terre, mon mal en redoubloit au contraire; j'avois conçu une si grande horreur de la mer, que je ne pouvois même l'envisager. Je m'en éloignai et tombai dans une vallée pleine d'orangers, de cédrats,

(1) Petite principauté, aujourd'hui engloutie dans la république française.

de limoniers et de palmiers, dont la vue ne fut pas trop achetée par le mal que j'avois souffert le jour; c'est là l'endroit qui fournit de fruits tout ce canton de l'Italie... De retour à la cabane, une douzaine de petites filles vinrent attroupées nous danser l'iroquoise, avec des chansons qui ne l'étoient pas moins. Toutes les paysannes vont nu-tête, nattent leurs cheveux et les roulent derrière leurs têtes, rattachés en tapon avec une aiguille d'argent.

Nous reprîmes les rames dès trois heures du matin; je m'attendois à être malade comme la veille, et j'y fus trompé. L'inconstance de la mer est telle, que non-seulement je ne fus pas malade, et ne l'ai plus été depuis, mais encore je voyois avec plaisir cette même chose qui m'étoit en horreur auparavant. Au défaut de la maladie, nous eûmes, ce qui étoit encore bien pis, l'ennui de ne point avancer. Après avoir passé *San-Remo*, fort jolie petite ville bâtie sur un pain de sucre, nos matelots nous relâchèrent sous des oliviers, où il fallut demeurer quinze heures à bailler aux corneilles. Voilà la diligence que l'on fait pour aller à Gênes par mer; aussi faut-il être fou pour prendre une autre route que celle du Piémont, quand on

San Remo.

va en Italie. A la nuit, nous nous rembarquâmes; ce fut pour faire vigoureusement une demi-lieue, et aller coucher à *San-Stephano*; là, pour une pistole, nous mangeâmes une vieille poule qu'on venoit de tuer exprès; mais c'étoit un jour maigre, et le curé vint nous haranguer, comme si nous n'avions pas fait la pénitence *ipso facto*. Après ce repas frugal, ma ressource fut de me coucher sur une table, et je m'endormis à la musique d'une centaine d'enfants qui chantoient les litanies de la Vierge, sur l'air de ces corneurs de bouc que Cœur-de-Roy contrefait si bien.

San Stephano.

A minuit, nous levâmes l'ancre, passâmes devant Oneille (1) et prîmes terre auprès d'Albengue, où j'allai faire un tour. La ville, qui est assez jolie, est pavée tout le long de cailloux de différentes couleurs, à compartiments, représentant des animaux, des armoiries, des feuillages, etc.

Oneille.
Albengue.

On peut dire en général que rien n'est plus beau que l'aspect de toute cette côte de la mer, qu'on appelle la Rivière de Gênes; ce ne sont

(1) Cette ville a été bombardée dans la guerre que la république française a eue avec le roi de Sardaigne.

tout le long que villes et villages fort bien bâtis et peuplés. C'est une chose toute commune de voir dans les villages des églises de marbre remplies de tableaux passables ; ainsi nous n'aurions pas manqué d'assez bons gîtes, si nos coquins de mariniers, qui avoient chargé force marchandises de contrebande, quoique nous eussions payé en entier pour nous seuls tout le chargement de la barque, n'eussent affecté de nous arrêter toujours sur les plus méchants rochers. Pour cette fois, je ne me plaindrai pas du gîte : des bons pères minimes nous donnèrent le couvert et du feu pour faire cuire de quoi manger. La réception qu'ils nous firent fut la plus gracieuse du monde ; aussi leur en témoignai-je ma reconnoissance par une harangue, et, m'adressant au prieur, du ton du marquis de Saulx : *Enfin donc, mon petit minime, vous êtes un homme charmant.*

Je m'arrêtai là, voyant qu'il n'entendoit pas le français, et lui promis de lui envoyer au plutôt Cœur-de-Roy, interprète ordinaire de l'ordre.

La vue de Final (1) fut le plus beau spec- Final.

(1) Ville, autrefois marquisat, sur la côte de Gênes. L'empereur Charles VI la vendit aux Génois.

tacle de notre après-dîner. Le faubourg, plus beau que la ville, nous parut situé à merveille, rempli de belles et hautes maisons, de bâtiments publics, portes et arcades, le rivage plein de peuple et la mer couverte de bateaux qui alloient voir une fête qui se faisoit à un vaisseau. Il salua l'assemblée de tout son canon, ce qui nous amusa beaucoup; mais les quarts-d'heure se suivent et ne se ressemblent pas; le vent contraire, qui nous a fait la faveur de nous tenir fidelle compagnie pendant toute la route, et plus encore la malice de nos Napolitains, nous fit arrêter vers une méchante cabane. Nous entrâmes pour nous coucher dans une espèce de cave; je n'ai de ma vie tant souffert, non-seulement de la chaleur énorme, mais de l'étouffement; il falloit absolument que l'on en eût ôté l'air par artifice; j'en sortis, jurant bien que l'on ne me rattraperoit jamais à coucher dans une machine pneumatique. Je passai le reste de la nuit à voir pêcher dans la mer et à rassembler toutes les petites filles du canton, qui venoient à genoux me baiser la main comme à une relique, le tout pour un sou marqué.

L'ennui d'un tel séjour nous fit remettre

en mer le lendemain matin, malgré la violence du vent. Nous nous en repentîmes bientôt, et eûmes un fort bon échantillon de tempête qui nous balotta deux heures entre de gros rochers, dont le voisinage ne me réjouissoit que médiocrement; mais mes camarades perdirent patience pour le coup : ils se firent mettre à terre aussitôt qu'il fut possible, jurant par Mahomet que de leur vie la mer ne leur seroit rien. Nous envoyâmes donc la felouque à tous les diables, ou, ce qui est la même chose, à Gênes (1), nous attendre, résolus d'y aller nous-mêmes à pied s'il le falloit, quoique la distance fût bien de cinquante milles. Nous gagnâmes Noly, méchante ville, qui paroît quelque chose de loin à cause de ses hautes tours. Dès que j'eus le pied dans une maison, je me jetai sur le pavé accablé de fatigue : deux heures de profond sommeil me firent oublier le passé. Nous louâmes des mules pour achever tout le trajet; mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous fûmes obligés de quit-

Noly.

(1) Allusion à un bon mot de Louis XI. Les Génois vouloient se donner à la France; et moi, leur dit-il, je vous donne à tous les diables.

ter bottes et mules pour prendre des pantoufles, et faire la route à pied dans un chemin large de quatre doigts, bordé par des précipices de quatre cents pieds de haut jusques dans la mer, à travers des carrières de marbre de toutes couleurs, qui pour lors ne me firent guères de plaisir à voir. Je retrouvai là une copie de mon ami le Mont-Jura, et encore pis. Nous fûmes deux grandes heures par ce chemin, mille et mille fois plus dangereux et plus fatigant. Une plaine remplie de beaux villages nous en consola ensuite, et nous mena à Savonne, où nous arrivâmes comme Icare qui tombe des nues. Je ne sais si notre méchante situation intéressa les gens à notre fortune; mais sitôt que nous eûmes le pied dans la ville, le consul de France vint lui-même pour se mêler de nos affaires, afin que nous n'eussions qu'à nous reposer. M. Doria, gouverneur de la ville, nous envoya un écuyer pour nous inviter à venir à l'assemblée chez lui. Notre équipage ne nous permettoit guères d'accepter la proposition; mais le moyen de se passer de faire un petit tour dans la ville?

Savonne. Savonne est la seconde ville de l'État de Gênes. Elle avoit un assez bon port qu'on a

laissé tomber pour attirer tout le commerce de cette ville à Gênes; elle est assez bien bâtie, les rues longues et les maisons très-hautes. Non seulement dans cette ville, mais dans tous les villages de la côte, les portes des maisons sont revêtues uniformément d'une espèce de marbre noir, nommé *lavagne*, peu dur et tirant sur l'ardoise.

Le commerce de la ville est non-seulement en savon, mais encore en faïence fort renommée et qui ne vaut cependant pas notre faïence de Rouen, à l'exception de quelques pièces dessinées de bonne main. J'ai pour échantillon de celle-ci une soucoupe encadrée, qui ira tenir compagnie aux chiffonneries de la petite armoire de Quintin.

Après cela, nous allâmes à notre auberge nous régaler d'une fricassée de poulets, que nous avions commandée en sortant. Or, vous autres commentateurs du *Cuisinier français*, vous ne serez pas fâchés de savoir ce que c'est qu'une fricassée de poulets. Pour la faire, on dresse d'abord un grand plat-bassin de soupe à l'oignon, dans laquelle on jette ensuite une sauce blanche; là-dessus on dispose quatre poulets bouillis en sautoir, on verse demi-bouteille d'eau de fleurs d'orange : puis servez chaudement.

Grace à notre consul, nous trouvâmes tout disposé pour partir sur des chevaux de poste, et fîmes le matin vingt-cinq milles par un chemin de marbre très-rude; mais qui me parut de roses, en comparaison de celui de la veille. Arrivés à Voltry, j'apperçus enfin de loin le grand fanal du port de Gênes, qui n'étoit plus séparé de nous que par une belle plaine. Telle fut la fin d'une route entreprise sans connoissance, continuée par presque toutes les fausses mesures possibles, d'une longueur, d'un ennui, d'une fatigue et d'une dépense inconcevables. Ce fut une grande fête de trouver des chaises de poste à Voltry. A la commodité de l'équipage se joignit l'agrément de la route; de Voltry jusqu'à Gênes, ce n'est, pour ainsi dire, qu'une rue de trois lieues de long, bordée à droite par la mer, et à gauche par des maisons de campagne magnifiques, toutes peintes à fresque. Qu'on ne s'avise pas de parler, à ceux qui ont vu ceci, des environs de Paris, ni de Lyon, ni des bastides de Marseille.

LETTRE V.

AU MÊME.

Séjour à Gênes.

AYANT fait cinquante lieues depuis Antibes, nous arrivâmes à Gênes par le faubourg de Saint-Pierre-des-Arènes. C'est y entrer par la belle porte; mais la quantité de belles maisons, que je voyois depuis trois lieues, me rendit moins sensible à la vue de ce faubourg si vanté. Nous passâmes à côté du phare, très-élevé et construit par ordre du roi Louis XII, pour guider la nuit à l'entrée du port et de la ville, bâtie tout autour en amphithéâtre et en demi-cercle. C'est la plus belle vue de ville qu'on puisse trouver. Le port est extrêmement grand, quoiqu'on l'ait raccourci par deux jetées; mais on dit qu'il est mal sûr. Gênes.

Il n'y a plus que les menteurs qui disent, et les niais qui croient que Gênes est tout bâti de marbre; en tout cas ce ne seroit pas une grande prérogative, puisqu'on n'a guères ici d'autres pierres, et qu'à moins d'être

polie, elle n'est pas plus belle que d'autres. Mais c'est un grand mensonge encore de dire, comme *Misson*, qu'il n'y a que quatre ou cinq édifices de marbre : car en premier lieu, toutes les églises et autres bâtiments publics en sont en entier, de même qu'une grande partie des façades et de l'intérieur des palais. Si l'on vouloit faire une proposition générale, on pourroit dire, avec assez de vérité, que Gênes est tout peint à fresque. Les rues ne sont autre chose que d'immenses décorations d'opéra. Les maisons sont tout autrement élevées qu'à Paris; mais les rues sont si fort étroites, que Mypont peut vous assurer qu'il n'y a pas d'exagération de ma part, quand je vous dis que la moitié des rues n'ont guères plus d'une aune de large, quoique bordées de maisons à sept étages : de sorte que, si d'un côté cette ville est beaucoup plus belle pour les bâtiments que Paris, elle a le désavantage de ne pouvoir montrer ce qu'elle vaut par le méchant emplacement. D'ailleurs, je trouve quelque ridiculité à avoir employé le genre d'architecture le plus grand dans les plus petits terrains. Les palais n'ont souvent ni jardins ni cours, du moins qu'on doive nommer tels : quand on entre dans les mai-

sons, vous ne trouvez que quatre péristiles de colonnades les unes sur les autres, enveloppant un terrain de vingt pieds en quarré; voilà comment cela est par-tout, sauf quelques maisons de la Strada Nova et de la Strada Balbi, les deux plus belles de la ville, et supérieurs à ce qu'il y a de plus beau à Paris. Les principales rues sont bien pavées de cadettes, avec une allée de briques au milieu, pour la commodité des mulets, les litières ayant été fort en usage ici : maintenant on ne se sert plus que de chaises-à-porteur ; tous les charrois se font en traîneaux.

Le hasard nous fit arriver à Gênes, le plus beau jour de l'année. En faveur de la Saint-Jean, toutes les rues universellement étoient illuminées de lampions du haut en bas. On ne peut se représenter la beauté de ce coup-d'œil. Tout le monde, hommes et femmes, en robes de chambre ou en vestes et en pentoufles, couroient les rues et les cafés, où l'on trouve du sorbet des dieux. Je ne vis d'autre chose depuis que je suis ici. Je trouvai, au coin d'une rue, une grande quantité de nobles, assis dans de méchants fauteuils, qui tenoient là une grave assemblée.

Ce sont les nobles de la première classe (1) ; ceux de la seconde n'osent pas en approcher, les autres se croyant fort au-dessus d'eux : c'est la seule prérogative qu'ils aient sur eux. Au surplus, les charges se confèrent indifféremment, et la place de doge se prend alternativement dans les deux corps.

C'est un fort méchant emploi que celui de doge. Pendant deux ans qu'il conserve sa dignité, il ne peut mettre le pied hors de chez lui, sans permission. Cette place rend 1500 livres de rente : jugez si un petit commis s'en accommoderoit.

Tous les nobles sont uniformément vêtus de noir, en petites perruques nouées aux oreilles, et un petit manteau qui a d'ampleur le tiers de ceux de nos maîtres des requêtes. La plupart des citadins sont vêtus de même. Les femmes des nobles ne peuvent être vêtues que de noir, sauf la première année de leur mariage; elles n'ont d'autres distinctions que celle d'avoir des porteurs de leurs livrées, au lieu que les autres femmes sont obligées

(1) Il n'y a plus de noblesse à Gênes depuis la dernière forme que la révolution française a fait prendre à cet état, dit aujourd'hui la république ligurienne.

d'en avoir de louage. Vous voyez par-là que la dépense de ces gens-là, qui n'ont ni habits, ni équipages, ni tables, ni jeux, ni chevaux, n'est pas considérable; cependant ils sont d'une richesse excessive (1). Fort communément on trouve ici des gens de 400,000 livres de rente, qui n'en mangent pas 30,000. Du reste de leurs revenus, ils achètent des principautés en Espagne et dans le royaume de Naples, ou bien ils font construire pour eux un palais d'un million, et pour le public de plus de trois. Toutes les belles églises de cette ville sont, chacune, l'ouvrage d'un seul homme ou d'une seule famille. Au surplus, l'état est fort pauvre, et fait le mé-

(1) La France devoit beaucoup aux Génois, quand la révolution a commencé. C'est peut-être une des raisons qui ont engagé cette république à rester fidelle à ses engagements avec la France, malgré toutes les menaces des Autrichiens et l'appareil des flottes anglaises. Quel qu'en soit le motif, elle a montré beaucoup de courage et de fermeté à persister dans notre alliance; ainsi la reconnoissance nous portoit à donner à cette république nobiliaire une forme démocratique, digne en un mot de ce nom. Elle a aujourd'hui un directoire et ses deux conseils. Ses formes sont à-peu-près celles de la république française.

chant monopole de vendre aux étrangers une partie des vivres, que la sérénissime république a soin de fournir fort chers et fort mauvais.

Le jour de la Saint-Jean est un des cinq de l'année, où le doge a permission de sortir pour aller à la messe en cérémonie. Je ne manquai pas de l'aller voir. Les troupes ouvroient la marche ; les grenadiers, avec de gros bonnets, marchoient les premiers, suivis des Suisses de la garde, en culotte à la suisse, fraises, etc. vêtus de rouge, galonnés de blanc ; ensuite les pages du doge, magnifiquement habillés d'un pourpoint de velours rouge, les chausses et les bas verts, le manteau rouge doublé de satin vert, et la toque rouge ; le tout entièrement chamarré d'or, tant en-dedans qu'en-dehors : puis une partie du corps des nobles en petites perruques et en petits manteaux. Ensuite venoit, accompagné de deux massiers, un sénateur portant sur son épaule l'épée de la république, démésurément longue, dans un fourreau de vermeil. Le général des armes, en épée et robe de palais, marchoit immédiatement devant le doge, qui étoit vêtu d'une robe longue de damas rouge sur une veste de

même couleur, et coëffé d'une vastissime perruque quarrée. Il portoit à la main une espèce de bonnet quarré rouge, terminé par un bouton au lieu de houpe; il est grand et maigre, âgé d'environ soixante-dix ans : il a la physionomie et le maintien d'un homme de qualité. Il se nomme *Constantino Balbi.* On me dit qu'il n'étoit pas de la bonne maison Balbi (1), mais noble de la seconde classe. Les sénateurs, deux à deux, marchoient après le doge, cachés sous de prodigieuses perruques et de grosses robes de damas noir, montées de façon sur les épaules, qu'ils paroissoient tous bossus. Ils se rangèrent, de chaque côté du chœur, dans des fauteuils; l'archevêque avoit son trône et son dais de l'autre côté, près de la nef. Le doge ne marche point sans écuyer qui lui donne la main. Les chanoines étoient en soutanes violettes et en rochets. La messe fut chantée, par de vilaines voix de châtrés, en assez méchante musique, sauf les chœurs et les ritournelles. Ce qui me plut davantage, ce fut un abbé à talons rouges,

(1) Cette maison, connue en France et en Italie, a la prétention de descendre en droite ligne de Balbus, qui fut empereur de Rome. Voilà encore une famille de rois bien malheureuse !

et un éventail à la main, qui, pendant la communion, joua supérieurement de la turlutaine.

Avant de quitter l'article des sénateurs, je veux vous dire que les élections de magistrats se font toutes par le sort dans les noms des nobles, dans une boîte dont on en tire un au hasard. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on n'en ôte jamais; de sorte qu'on tirera cent noms de gens morts depuis longtemps avant que d'arriver à un vivant : mais ce qui est plus original encore, c'est qu'on a imaginé de faire, par toute l'Italie, de ce tirage un jeu de biribi. Chaque ponte met sur un nom ou sur plusieurs; je ne puis pas bien vous dire le détail du reste. Ce jeu se joue prodigieusement gros. La banque, qui est tenue par une compagnie formée pour cela, est de plusieurs millions. Malgré le désavantage qu'ont les pontes, la banque perdit dix mille louis au dernier tirage. (*Voyez une explication plus détaillée de ce jeu, dans une lettre écrite de Rome.*)

Je joins ici une lettre pour notre ami Quintin, contenant un mémoire des principaux objets de curiosité que j'ai remarqués à Gênes; j'y joins un nombreux catalogue

de tableaux en faveur du goût dominant que nous avons pour la peinture, M. le procureur-général et moi. Pour vous, je n'ai garde de vous retenir si long-temps dans les églises où sont les peintures; ce seroit un tour de force trop violent pour votre petite dévotion : Allons, venez faire un tour avec moi à la comédie, cela n'est pas cher; les premières places sont à 22 sous, encore ne sont-elles pas trop remplies, excepté les dimanches. Les comédiens sont bons; mais il n'est pas possible de s'imaginer à quel point les pièces qu'ils jouent sont misérables, sur-tout les tragédies (1). J'ai commencé à y goûter les plaisirs de la musique italienne. Les décorations y sont beaucoup plus belles qu'en France; mais que penser des abbés et des petits-maîtres, cent fois plus agréables et plus papillons auprès des femmes qu'en France? Nous voyons ici une chose singulière à nos yeux; une femme tête-à-tête avec un homme aux spectacles, aux promenades, en chaise.

(1) En général, les Italiens n'ont que des tragédies informes. Voltaire en attribue la cause à leur goût pour l'opéra, auquel ils ont sacrifié toutes les beautés de la tragédie.

La première fois que j'allai à la comédie ; j'y vis une chose qui me surprit beaucoup. Un jeune homme et une jeune femme fort jolie entrèrent ensemble dans une loge ; ils y écoutèrent un acte ou deux en caquettant avec assez de vivacité. Après quoi, ils se dérobèrent à la vue du spectacle et des spectateurs, en tirant sur eux des rideaux de taffetas vert qui fermoient le devant de la loge ; ce n'est pas qu'ils voulussent prendre ici leur champ de bataille pour rien de secret, qu'ils ne faisoient peut-être pas même chez eux : aussi personne que moi ne fut-il choqué de cette aventure. A Paris, la décence est aussi grande dans les usages que l'indécence est dans les mœurs. Ici c'est peut-être le contraire : mais, après tout, qu'est ce que l'indécence dans les usages, si ce n'est le défaut d'habitude de ces usages mêmes ?

Les hommes ne se placent point ici sur le théâtre ; ce n'est qu'en France qu'on a cette mauvaise coutume, qui étouffe le spectacle et gêne les acteurs (1). Ils se mettent sur une estrade à niveau du théâtre, qui règne

(1) Ce vandalisme n'existe plus. C'est à Voltaire qu'on en doit la réforme.

au bas des loges, au-dessus et tout autour du parterre : en se levant de leur banquette pendant les entr'actes, ils se trouvent à portée de converser avec les femmes qui sont dans les loges.

Pour faire les savants, nous voulûmes chercher des gens de lettres : *néant*. Ce n'est pas ici le pays ; les commerçants ne s'amusent pas à la bagatelle, et ne connoissent de lettres que les lettres-de-change, dont ils font le plus grand commerce de l'univers ; et pour cela ils ont un fonds de banque publique contenant, disent-ils, 300 millions d'argent comptant effectif. Cela me paroît dur à croire. Nous avons pourtant trouvé un P. *Ferrary*, de la Doctrine chrétienne, homme savant, qui forme une excellente bibliothèque, que je conseille à tous ceux qui aiment ces sortes de choses, d'aller voir. Il ne sait pas un mot de français, de sorte que je fus tout l'après-midi à parler latin, encore étoit-ce un grand soulagement pour moi ; car c'est une chose du dernier ridicule que de m'entendre parler ici, comme *Merlin Cocaye*, un jargon macaronique, mêlé d'italien, de latin et de français. C'est avec d'aussi heureuses dispositions que je m'allai fourrer au milieu

de six religieuses, à qui il fallut faire une description circonstanciée de la France. De mon côté, je n'entendis pas un mot de ce qu'elles me disoient : la scène fut comique ; mais j'y trouvai de la catastrophe. J'allai chez elles pour acheter de ces fameuses fleurs de *Chiavary*, si estimées en ce pays-ci ; elles me les vendirent, s'il vous plaît, un louis le brin. J'en rapporte deux en France, qui seront peut-être prisées 40 sous. L'enceinte des murailles de Gênes est extrêmement vaste ; elle renferme plusieurs montagnes sur lesquelles sont des maisons de plaisance, de sorte qu'on va en campagne sans sortir de la ville. Avant que d'en sortir moi-même, je ne dois pas oublier le fameux proverbe de Gênes, quoique fort commun : *Mare senza pesei, monte senza legno, huonimi senza fede, donna senza vergogna*. Je n'ai pas assez fréquenté le pays pour savoir la vérité du dernier article ; cependant un Génois me disoit tout-à-l'heure, qu'il n'y avoit pas un cocu à Gênes, ce qui me paroît encore plus dur à croire que l'argent de la banque. En tout cas, vous pouvez répondre à cela que cela fait une ville fort ennuyeuse ; et, dans le vrai, vous ne vous tromperez pas. Je ne

parle pas des sigisbées dont on connoît assez la méthode; ce nom s'applique à la femme comme à l'homme. La mode s'en passe; et les jeunes gens auront sans doute reconnu que tant d'assiduité n'est pas le moyen de réussir auprès des femmes.

Les conversations ou assemblées ne sont pas quelque chose de bien amusant; on y distribue force glaces et chocolat. On y joue, non pas un certain nombre de tours réglés, mais seulement autant qu'il plaît à la dame, et l'on ne paie point les cartes. Nous avons eu la gloire d'apporter à Gênes le Médiateur, et tout franc, c'est un assez méchant présent que nous avons fait à la ville. Ces conversations commencent à huit et neuf heures, et finissent à minuit ou à une heure on ne sait ce que c'est que souper ou donner à manger.

Les hommes sont, dit-on, aussi superbes que la ville, et leurs politesses, quand ils en font, ne passent pas l'épiderme. Nous avons été fort négligés de ceux sur qui nous comptions, parfaitement bien reçus de ceux sur qui nous ne comptions pas.

Les nobles ne sont pas tous aussi anciens qu'ils le prétendent. Dans le temps des trou-

bles de la république, on obligea tous ceux qui n'avoient pas six chefs de famille dans leur maison à se joindre à ceux ci, et à en prendre le nom et les armes (1). Depuis le gouvernement rangé, on remit les choses sur l'ancien pied. Les uns reprirent leurs noms; mais d'autres, qui crurent y gagner, conservèrent le nouveau, et sont actuellement de la même famille.

Neuilly, à qui j'écrivis l'autre jour, aura dû vous dire que je ne vais plus à Rome, mais à Venise, à cause des chaleurs; ainsi c'est-là qu'il faut m'écrire tout présentement. Il vous aura dit encore que j'ai mal fait de marquer que les lettres n'avoient pas besoin d'affranchissement; elles en ont besoin jusqu'au pont de Beauvoisis, dès que l'on n'écrit pas à Rome ou sur la route, c'est-à-dire, à Turin, Gênes, Livourne, Pise, Florence, Sienne et Viterbe. La poste de France a un bureau et un directeur à Rome; ainsi, si vous m'avez écrit, comptez votre lettre pour fort aventurée, et recommencez bien au long sur nouveaux frais. Ne manquez

---

(1) Par-tout où la féodalité s'est établie, cet usage d'enter les familles sur les autres a été connu.

pas de dire de mes nouvelles à mon frère. Mille compliments à votre femme, aux petites dames, à nos amés et féaux *tutti quanti*; sur-tout n'oubliez pas que cette relation vous est toujours commune avec Neuilly. Nous partons après-demain pour Milan, en chaise de poste dont nous avons fait emplette ici.

LETTRE VI.

A M. DE QUINTIN.

MÉMOIRE SUR GÊNES.

Si je commence le détail de la ville de Gênes par Saint-Laurent, cathédrale, c'est à cause de son titre, et non à cause de sa personne qui n'est pas grand'chose, quoique bâtie en entier de marbre blanc et noir, tant en-dedans qu'en-dehors. Je n'y ai rien vu qui me plût que les siéges des chanoines faits de bois de marqueterie, sans être colorés, et représentant de jolis tableaux. Une balustrade de marbre en filigrane à la chapelle Saint-Jean. La peinture à fresque du dôme et les autres ne valent guères, sauf une

Nativité, du *Barrozzi*, dans la chapelle à gauche du chœur. J'allai à la sacristie pour voir ce fameux plat-creux, large de seize ou dix sept pouces, fait d'une seule émeraude, qui est, dit-on, un présent de la reine de Saba à Salomon. Les Génois l'eurent pour leur part à la prise de Césarée; mais je n'en pus voir que la copie : l'original est dans une armoire de fer, dont le doge à la clef dans sa poche. Je ne jugeai pas à propos de la lui aller demander. Je pense que le père Labat n'a pas été plus hardi que moi; ainsi c'est un fieffé menteur, quand il dit l'avoir vu souvent. La vérité du fait est que, quand il passe des princes seulement, le doge, accompagné de toute la garde, vient leur montrer la curiosité.

Saint-Philippe de Very, aux PP. de l'Oratoire, est une charmante chapelle. Les chapiteaux des colonnes corinthiennes, sont de bronze doré, de même que les ornements de frise. Le maître-autel est de jaspe; la voûte et les tableaux des arcades ont été peints à fresque par *Franceschini*, Boulonnais.

Saint-Cyr, aux Théatins, m'a beaucoup plu par son architecture de colonnes accouplées fort hautes et toutes d'une pièce, et par son

maître-autel de pierre de touche. Tout est peint à fresque dans toutes les églises, et communément assez mal peint, si ce n'est ce qui représente de l'architecture. J'excepte de la loi commune l'Exaltation de la croix, peinte, à la voûte de l'église dont je vous parle, par *Carlou*; la chaire à prêcher, de marbre de rapports, s'est aussi sauvée du mauvais goût général dont je vous parlerai tout-à-l'heure. Les jardins des théatins sont en amphithéâtre, fort exhaussés; on peut, au prix de beaucoup de fatigue, jouir en haut d'une très-belle vue.

En parlant de ce qui est à Gênes, il ne faut pas faire mention des marbres : c'est une chose trop commune; mais ce seroit mal fait de les oublier à Saint-Amboise des jésuites, où l'on voit en ce genre une collection complète de tout ce que la terre peut produire. Malheureusement ils y sont employés en marqueterie de colifichets pitoyables. Je suis toujours dans la surprise de voir comment les Italiens, après avoir examiné et exécuté une ordonnance noble et magnifique, la gâtent en la surchargeant de méchants petits pompons. Leur bon goût pour les grandes choses n'est comparable

qu'à leur méchant pour les petites. (Ce que je dis ici des marbres, des ornements et du goût italien, ne doit s'entendre que relativement à ce que j'en connoissois alors, et n'est point applicable aux choses vraiment belles qui se voient à Rome et ailleurs. Les marbres et ornements de la chapelle de Médicis à Florence, et sur-tout de la chapelle Saint-Jacques à Rome, sont tout autre que ceci. Quant au goût, il est vrai que les Italiens ne l'ont bon que pour les grandes choses : leurs maisons, fort magnifiques, n'ont en-dedans que peu de grace et point du tout de commodités.) Les coupoles sont en grand nombre à Saint-Amboise. La peinture à fresque, mêlée de reliefs, y fait un bon effet. Quant aux tableaux, j'y remarquai un Saint-Ignace, de *Rubens*, excellent, et une Circoncision, du *même*, encore meilleure. Plus une Assomption, de *Guide*, admirable à ce qu'on dit. Malgré mon amour pour le *Guide*, je n'en fus pas d'abord fort satisfait ; mais, l'ayant vu depuis dans un meilleur jour, j'ai trouvé le dessus du tableau d'une beauté singulière. Les PP. jésuites ont pratiqué, pour la commodité du sénat, un balcon doré qui communique à leur maison.

L'Annonciade, aux Zoccotanti, espèce de recolets, est la plus belle église de Gênes. Je ne parle ni de la fresque, ni du portail, qui sont mauvais; mais l'ordonnance et le premier coup-d'œil sont au-dessus de tout ce que j'ai vu en ce genre. Cette église est soutenue par deux rangs de colonnes jaspées de blanc et de rouge, qui font un effet tout-à-fait agréable. Le marbre de Carrare y est prodigué; il n'est rien en comparaison des colonnes torses d'une espèce d'agathe qui sont aux chapelles des croisées: les autres chapelles ne sont guères moins belles. Celle de la vierge a un beau tableau de *Rubens*, qui est fort effacé par la comparaison d'une de *Jules Romain*, placée sur la grande porte. La chapelle Saint-Louis mérite d'être remarquée pour ses marbres, et celles de Saint-Clément et de Lomellini de n'être pas oubliées. Qui pourroit croire que ce superbe édifice est l'ouvrage d'un seul particulier? Il n'est pas encore achevé et ne le sera de long-temps; car les bons pères jouissent jusques-là d'un gros fonds pour être employé à la dépense (1).

---

(1) Il n'y a pas d'apparence que, sous la république

J'arrivai à Sainte-Marie de Carignan, située sur une hauteur, par un grand pont à plusieurs arches, jeté pour la commodité du passage sur plusieurs rues de maisons à huit étages. Quoi qu'en veulent dire les *Coglioni*, c'est peu de chose que le portail; mais je fus bien satisfait en entrant de ne trouver ni marbres ni fresques. C'est une architecture simple et noble, toute blanche: quatre grandes statues font l'ornement de la croisée. Le Saint-Sébastien, de *Puget*, est la meilleure des quatre. Pour les tableaux, je veux me souvenir d'une Magdeleine, du *Guide*; d'un Martyr, de *Carle Maratte*; d'un Saint-François, de *Guerchin*; d'une Descente de croix, de *Cambiazzo*; d'un Saint-Charles, de *Piola*; et d'un Saint-Dominique, de *Sarzano*. Nous montâmes au dôme par un escalier à noyau, qui n'en a point; mais, au lieu de noyau, un grand vuide cylindrique

---

ligurienne, ces établissements s'achèvent ou se conservent. Les moines disparoîtront avec leurs églises, dont on fera des magasins, à la réserve de quelques-unes qui seront communes aux fidèles et aux théophilanthropes du pays. Cependant, comme ces temples tiennent aux beaux-arts, il seroit à souhaiter qu'on les conservât.

de

de fond en comble du haut du dôme. On a une vue fort étendue, tant de la mer que de la ville.

L'un des tableaux de la ville le plus renommé, est le Martyr Saint-Etienne, à Saint-Etienne, par *Raphaël* et *Jules Romain*. Il déplaît au premier coup-d'œil par sa sécheresse et sa prononciation sévère; mais, à la longue, on ne peut s'empêcher d'admirer la variété des expressions, l'énergie des situations, et sur-tout l'attente de la douleur, la résignation, l'espérance et la douceur peinte sur le visage de Saint-Etienne, qui est le seul endroit où je pense que Raphaël ait mis la main à l'ouvrage de son écolier.

Comme ainsi soit que l'âne de la république est toujours le plus mal bâté, le doge est le plus mal logé, quoique dans le palais public de la seigneurie, lequel est tout-à-fait simple et sans ornements. On trouve dans la cour deux statues élevées à André et à Jean *Doria*, portant que l'un a été l'auteur, l'autre le soutien de la liberté. L'appartement du doge n'a rien de bien distingué. L'une des salles du conseil contient de grandes statues de bienfaiteurs de l'État,

avec des inscriptions au bas. Les glorieux faits d'armes des Génois sont peints en cette salle en méchante fresque ; dans l'autre salle sont les voyages de Christophe Colomb. La procession de la Fête-Dieu est mieux exécutée, quoique fort durement, par le Napolitain ; la salle de l'arsenal n'est, à vrai dire, qu'une boutique de vieille ferraille. On me montra sur la porte un *Rostrum*, ou éperon de galère des anciens Romains, trouvé en 1597, en nettoyant le port, à ce que porte un marbre qui est au-dessus. Je vis les cuirasses qu'on dit avoir servi aux dames génoises, lors de la croisade féminine, dont Misson a écrit l'histoire ; les corps en sont larges et courts, et ridiculement bossus par-devant. On dit que c'est à cause de leur gorge ; si cela est vrai, ces braves chevalières avoient de quoi satisfaire à leurs chevaliers.

Le plus beau de tous les palais est, à mon gré, celui *Geronimo Durazzo*, rue de Balbi. Me souviendrai-je bien de tout ce que j'ai vu ? Cela seroit long. Dans la grande salle en entrant, deux tableaux de cérémonies turques, par *Bertholotta* ; dans la suivante, trois tableaux du *Jourdan*, Sénèque, Urlinde et Persée, traités d'un pinceau si dif-

férent, qu'il faut se donner au diable pour croire que c'est du même homme. Plus une belle Vierge du *Capucino*. Les appartements sont magnifiquement meublés, pavés de sinc ; tous les plafonds dorés de bon goût ; les tables et revêtissements des fenêtres et portes, de marbre singulier. Les tapisseries de moires peintes avec de jus d'herbes, par *Romanelli*, sur des originaux de Raphaël ; les grands cabinets d'Allemagne remplis de mille chiffoneries, entre autres un bas relief d'ivoire long de deux pouces, représentant une bataille où il paroît y avoir quatre ou cinq mille figures, toutes distinguées et caractérisées. Les terrasses ont leurs vues sur la mer, et sont ornées de balustrades, chargées d'arbres dans de grosses urnes de marbre. La galerie est pleine de belles statues antiques et modernes, entre lesquelles je distinguai une femme antique et un Narcise moderne. Dans la chapelle, un enfant au plafond qui, pour la forme, est mieux qu'aucune figure que j'aie vue. Dans les appartements, une Durazze, de *Vandick* ; deux morceaux du *Bassan*, deux de Carlin Dolci, un beau paysage de *Benedetto Castiglione* ; le fameux tableau de *Paul Véronèse*, repré-

sentant le festin chez le Pharisien. C'est un des plus célèbres morceaux de ce peintre ; il étoit à Venise chez des moines bénédictins, de qui Spinola l'acheta furtivement 40,000 livres, sans compter tout ce qu'il fut obligé de donner de belle main à chaque moine pour gagner leurs suffrages. La république qui avoit fait de grandes défenses de sortir ce tableau de Venise, mit à prix la tête de Spinola, s'il étoit pris sur les terres de Venise, et chassa de l'État tous les religieux de ce couvent. Du moins, voilà ce que l'on m'en a conté, je n'en garantis point la vérité. Je ne me souviens pas trop aujourd'hui de ce que c'est que ce festin de Véronèse ; on ne connoît à Venise que quatre festins de Véronèse, dont trois sont encore dans la même ville, et le quatrième a été donné par la république au roi de France, on le voit à Versailles dans le beau sallon d'Hercule. Je vis enfin un *Vitellius* antique de Granit, si fini, si vivant, que je n'eus pas de peine à croire celui qui me dit que ce morceau seul valoit plus que tout le reste du palais ensemble. Jules Romain l'a copié dans sa Bacchanale, pour représenter la figure du Goinfre qui est assis dans le char de

triomphe. (C'est un des plus beaux bustes d'empereurs qui subsistent ; il peut aller de pair avec le Jules César du palais Cazale, et presque même avec le Caracalla du palais Farnèse.)

Le palais de Geronimo Durazzo n'est pas si riche que le précédent ; mais, à l'exception du tableau ci-dessus de Véronèse, ceux de cette maison-ci sont plus beaux. Je n'eus le temps de les examiner qu'en gros ; mais tout est plein de morceaux des *Carrache*, du *Guide*, de *Rubens*, de *Vandick*, du *Tintoret*, de l'*Espagnolet*, du *Dominicain*, du *Caravage*, etc. Dans le nombre, ceux du *Guide* me parurent tenir le premier rang. J'avois bien du plaisir dans ce dernier endroit ; il fallut pourtant en sortir pour aller voir le palais Doria, dans la rue Neuve, dont les beautés sont d'un genre différent.

En montant l'escalier du palais Doria, je remarquai une lanterne faite d'un bassin d'argent creux, poli et posé debout, fermé par un grand verre à coupe ; lorsqu'il y a des lampes là dedans, il est aussi difficile d'en soutenir la vue que celle du soleil. Je crois que nos lanternes de chaises de poste ont

été copiées delà. L'architecture du palais Doria est fort estimée ; mais j'aime beaucoup mieux celle du palais Balbi, que le maître a donné aux jésuites pour en faire une congrégation. Ce qu'il y a de mieux au palais Doria, sont les tapisseries représentant les portraits de cette célèbre famille, et une autre tenture, sur les dessins de *Jules Romain*, estimée 110,000 livres. Il y a aussi de beaux cabinets remplis de pierreries ; une Sainte-Thérèse de bronze qui me charma : c'est un ouvrage de *Florentin*, le même qui a sculpté en argent, sur un miroir fort remarquable, un Massacre des Innocents, dont j'ai oublié de parler quand j'étois au palais de Durazzo ; le reste des appartements du palais Doria, en grottes, bains, chapelles, tableaux, me parut médiocre, quoiqu'il y ait de bonnes choses en tous ces genres ; mais j'en venois de voir de meilleures. Les jardins où l'air répond aux divers étages, sont vraiment curieux. Il y a dans Gênes grand nombre de ces sortes de jardins ; l'inégalité du terrain, et le peu qu'on en a, a donné lieu d'employer ces sortes de constructions faites sur des terrasses qui, bâties ou menagées exprès à côté des appartements,

réparent à grand frais le défaut d'air qui régne dans la ville. Une partie de ces jardins sur les toits ont de beaux jets d'eau ; les grands appartements, qui sont toujours ici au second étage, ont aussi des kiosques à la turque pour se promener en plein air. Misson nie effrontement ces jardins en l'air, et dit que ce ne sont que des pots de fleurs sur des fenêtres ; cela prouve bien qu'il n'a jamais été à Gênes, ou du moins qu'il n'a fait qu'y passer.

Le vieux palais Doria, hors la ville, étoit jadis ce qu'il y avoit de plus beau, et ce l'est encore à certains égards, tout négligé qu'il est. Son jardin est l'endroit public où l'on se promène. Il y a un fort grand bassin de marbre qui forme des jets d'eau de tous côtés ; au milieu un gros Neptune, représentant le fameux Doria le marin. Tout cela n'est rien en comparaison des magnifiques terrasses de marbre Carrare, qui régnent à plusieurs étages le long de la mer, vuidées et soutenues de fond en comble par des colonnes de même ; c'est delà qu'on a infiniment mieux, que de nulle part ailleurs, la vue du port, des vaisseaux, de la ville en amphithéâtre, des montagnes, des jardins et des maisons de

plaisance. J'eus le plaisir de voir tirer, en faveur de la procession de Saint-Pierre, tous les canons qui sont le long du port ; à quoi les vaisseaux répondirent par une décharge de tous les leurs, et illuminèrent ensuite leurs bords et leurs mâts.

Le palais de Doria tient non-seulement tout un côté d'une fort longue rue, mais encore tout l'autre côté. On a jeté des ponts en l'air pour y traverser. Sur les bâtiments de ce second côté, rasés à moitié hauteur, on a élevé un rang de colonnes qui soutiennent une treille ; au delà sont des jardins qui s'élèvent jusqu'au dessus d'une montagne. Dans ces jardins, près d'un colosse de Jupiter, est le tombeau d'un chien d'André Doria, à qui il donna cent pistoles de pension pour son entretien. L'épitaphe est des plus curieuses : « Qui gia il gran Rolando,
» cane del principe Giovi Andrea Doria.
» Il quale per la sua molta fede et bene vo-
» lentia fù meritevole di questa memoria,
» et per che servi in vita si grandemente
» ambi-due le leggi, fù ancor judicato in
» morte d'aver si collocare il suo cenere
» appresso. Del summo Giove come vera-
» mente degno dellâ reat custodia ».

Pour vous parler de la ville et des faubourgs, vous savez que celui de St-Pierre-des-Arênes est rempli de magnifiques maisons, qui ont sur celles de la ville l'avantage d'être en vue, d'avoir du vuide et de grands jardins remplis de grottes, de fontaines, de petits lacs qui s'étendent sur les montagnes voisines : c'est le véritable endroit pour s'aller promener.

Enfin ceux qui voudroient que je n'omisse rien de curieux, sauront qu'il faut voir à Sainte-Thérèse une chapelle admirable tout d'un même marbre gris-de-fer ; à Saint-Dominique, une Sainte-Catherine, d'André *Delfrate*, et un Saint-Thomas, de *Piola* ; à l'oratoire Saint-Jean, un maître-autel de *Vandick* ; à Saint-François, le Baptême de Saint-Jean, du *Tintoret* ; à la chapelle de la Magdeleine, les dorures et les ornements ; à l'Albergo, qui est l'hôpital-général, les grands batiments et une statue de la Vierge, très-belle, par *le Puget* ; du même, un magnifique maître-autel de marbre de Carrare à Sainte-Marie-des-Vignes.

Au palais de Giacour Balbi, dans la salle, l'Interprétation des songes par Joseph, de *Strozzi*, dit *Capucinus* : beau...Le portrait

de Francèse Balbi, à cheval, par *Vandick.*

Dans la première pièce. — Des Enfants, par *Sarzana.* — Andromède, par le *Guerchin.* — Raphaël et Suzanne, par le *Dominicain.* — L'Adoration des Rois, par le *Titien :* très-beau. —Une Foire, par le *Bassan :* très-beau. — Lafrise, par *Sarzana.*

Dans la seconde pièce. — La Flagellation, par le *Titien.* —Une Vierge et Saint-Dominique, par le même : admirable. — Saint-François, par Augustin *Carrache.* —Un Portrait de femme, par *Vandick :* admirable. — Un Saint-Jérôme, d'Augustin *Carrache.* — Une Vénus, d'Annibal *Carrache :* parfait. — Deux, du *Bassan.* — Trois, du *Chiavone.* — Trois, de *Luca* d'Hollande ou de Leyde : parfaits. —Jésus-Christ au jardin des Olives, par *Raphaël :* de sa première manière.

Dans la troisième pièce. — Saint-Jérôme, du *Titien.* — Une Magdeleine, de *l'Albane.* — Saint Jean, du *Guide :* de la seconde manière. — *Ecce homo*, du même. — Saint-Joseph, du *Palma.* —La Conversion de Saint-Paul, de *Michel Ange de Caravage :* très-beau. — Saint-Joseph, du *Capucino :* beau. — Notre Seigneur, de *Vandick.* — Sainte-

Barbe, de *l'Albane.* — Une Vierge, de *Salvator Roza :* fort joli. — Sainte-Marguerite, de *l'Albane.* — Deux tableaux ovales, du *Caïro :* curieux. — Des Bergers, de *Franceschini.*

Dans la quatrième pièce. — Une Bethzabée et une Samaritaine, du *Guerchin.* — Deux portraits, de Fra *Bastian del Piombo :* admirables. — La Vierge et son Fils, de *Perrin de Vagne* : très-bon. — Un grand Portrait, de *Vandick.* — Une Foire et des Bergers, de *Valerio Castelli :* fort joli. — Un grand tableau de Femmes et Enfants, de *Rubens :* médiocre. — Un Saint-Marc, du *Guide*, de la première manière : très-beau. — Un Saint-Jérôme, du *Titien.*

Dans la galerie. — Une Femme et un Enfant, de *Vandick.* — Un Saint-François, d'Annibal *Carrache.* — Un Portrait, de *Vandick.* — Un Festin chez le pharisien, du *Véronèse.* — Un Portrait du comte de Fresque, du *Tintoret.* — Une Cléopâtre, du *Guide :* beau. — Un Saint-Jean, de *Rubens.* — Un Mathématicien, de *l'Espagnolet.* — Un Soldat, du *Corrège.* — Un Saint-Jean, une Vierge et son Fils, de *Raphaël :* beau. — Un Docteur, de *l'Espagnolet.* — Sainte-Cathe-

rine, du *Parmezan.* — La Magdeleine, du *Guide.* — Une Tête, de *Chiavone.* — Trois Têtes, du *Titien :* très-belles. — Une Tentation de Saint-Antoine, du *Beugle :* très-curieux. — Un Paysage, de *Scorza.* — Une Tête d'un religieux, du *Titien.* — Le Portrait du marquis de Spinola, de *Vandick.* — Deux Christs, l'un de *Vandick*, l'autre du *Corrège.*

Pour ne pas abuser des heures précieuses à M. le procureur-général, je ne mettrai que les meilleurs morceaux du palais Brignole, sans en donner une notice générale.

Au palais Brignole. — L'Enlèvement des Sabines, de *Tempête*, où j'ai trouvé non-seulement la force que vous lui connoissez, mais encore la grace et le beau coloris. —Un Soleil levant, d'*André del Farte.* — Deux Portraits, de *Vandick :* admirable; et un *Ecce homo*, du même. — Une Sybille, du *Guide :* excellente; et un Saint-Sébastien, du même : parfait. — Un Flûteur, du *Capucino.* — Le Lazarre, du *Calabrois*, et une Clorinde, du même. —Une Tête excellente, du même. — Une Vierge, de *Perrin del Vagne.* — Le portrait de Calvin, par le *Ti-*

tien. — Un Marché, du *Bassan.* — Jésus-Christ au jardin des Olives, par Paul *Bourdon :* chef-d'œuvre de clair obscur. — Un Portrait, du *Titien.* —Un Saint-François, de *Capucino.* — Une Adoration des rois, du *Titien :* admirable. Le marquis de Brignolet en a refusé 1200 écus. —Une Judith, du *Véronèse :* plus belle encore. —Un Philosophe, de *l'Espagnolet ;* et deux, du *Guerchin.* — Une Famille Sainte, du *Piola;* et une autre, du *Guerchin :* très-belle. —Une Tête de fille, d'*Olbeins :* très-agréable. — La Peste, par le *Carrache.* — La Véronique, du *Guerchin.* — Plusieurs Portraits, de *Vandick.* — Un Tableau de clair obscur. — Pastiche de Caravage, par *André del Farté.* — Une Cuisine, ouvrage excellent, de *Capucino.* — Une Fontaine de marbre, par le *Puget.*

Au palais Spinola, toutes les grandes actions de la famille sont peintes à fresque sur la façade extérieure des bâtiments, par *Jules Romain*, ou sur ses dessins.

Vous me direz que ces catalogues ne vous apprennent pas grand'chose ; mais qu'apprennent de plus les catalogues de Marolles ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il m'en auroit

furieusement coûté de temps pour exprimer tout ceci en détail,

Avec tout le verbiage
De monsieur Félibien,
Qui sait envelopper un rien
Sous un fatras de beau langage.

Notez que les valets dans les palais viennent vous offrir des glaces, et ne veulent rien prendre, ou du moins très difficilement; au lieu que dans les églises les sacristains viennent vous demander.

LETTRE VII.

A M. DE NEUILLY.

Route de Gênes à Milan.

MÉMOIRE SUR PAVIE.

PARMI les plaisirs que Gênes peut procurer, mon cher Neuilly, on doit compter pour un des plus grands celui d'en être dehors. Ah! que le proverbe a raison : *Homini senza fede* ! Marchands, aubergistes, maîtres de poste, ouvriers, religieuses, tout est d'une

friponnerie et d'une méchante foi inouies. Je partis outrément courroucé contre cette vermine de républicains (1), et sur-tout contre un insigne coquin qui, en nous trompant sur le nom de poste, et sur celui de cambiature, au préjudice des marchés faits et des paroles données, nous a fait coûter, pour vingt-cinq lieues seulement, je ne sais combien de sequins plus qu'il n'auroit fallu et qu'il n'auroit coûté, si, au lieu de prendre la poste, on se fût bien expliqué sur la cambiature, ou qu'on eût voulu prendre de ville en ville des voitures particulières, ce qui convient à gens qui s'arrêtent à chaque endroit considérable pour leur plaisir; car les deux manières d'aller, dont l'une s'appelle la cambiature, et l'autre la poste, sont la même chose; sans aucune différence pour le fond, elles ne diffèrent absolument que de nom et de prix, la poste étant beaucoup plus chère, et quelquefois au quadruple de ce qu'elle coûte en France; mais jusqu'à présent je n'y vois rien de fixe. Le prix varie d'une ville à

(1) Ce terme est bien fort appliqué à des magnifiques; mais, de bonne foi, étoit-ce une république que Gênes la superbe?

l'autre, et peut-être encore selon la friponnerie des maîtres de poste, qui abusent tant qu'ils peuvent de l'ignorance des étrangers. En général, on a tant de mal et de sujets d'impatience dans un long voyage, qu'il ne faut pas se donner encore l'embarras des petites économies. Il est dur d'être dupe à la vérité ; mais, pour le soulagement de l'amour-propre, il faut se dire à soi-même avec le flegme, qu'on ne l'est que volontairement et par paresse de se mettre en colère. Pour les voituriers, gardez-vous de vous en servir jamais : c'est une race abominable ; outre que, selon leurs réglements, il ne leur est permis de mener que les étrangers qui ont séjourné trois jours dans la ville.

Campo-Marone. De Gênes nous allâmes à *Campo-Marone*, poste et demie fort courte ; mais qui, par l'extrême rudesse du chemin, me parut bien longue, quoique toute garnie de belles maisons. C'est une plaine où l'on ne voit pas la plus petite trace de route ; ce ne sont que cailloux et morceaux de rochers gros comme la tête. Il semble que Hercule en ait fait pleuvoir assez dans ce lieu, comme à la Cran en Provence, pour couvrir le pays d'un pied d'épaisseur. Les rochers qu'on trouve ensuite

ensuite jusqu'à Ottagio (*deux postes*), tout durs qu'ils sont, ne le sont pas autant que cette horrible plaine : encore les chaises d'Italie sans ressorts sont-elles moins des chaises qu'une invention honnête pour rouer les passants : aussi arrivâmes-nous sur les frontières du Milanez plus moulus, que si nous eussions reçu cent coups de bâton. Ce trajet passe pour l'un des plus rudes de toute l'Italie. Ottagio.

Avant que d'arriver à Novy, on trouve Gavy, petite ville, qui me parut avoir une citadelle très-forte par ses ouvrages et par son assiette au-dessus d'un rocher. Gavy.

Novy est la dernière ville de l'Etat de Gênes ; elle se mêle, comme sa souveraine, d'avoir des fresques et d'excellent sorbet. Novy.

Au sortir delà commence la plaine du Milanez (1), qui n'avoit pas besoin pour se

(1) Le Milanez eut ses ducs particuliers, entre autres les Sforce qui rendirent leur nom très-célèbre. Louis XII et François Ier réclamèrent ce duché qui leur appartenoit du côté maternel. Ce fut la cause de plusieurs guerres longues et désastreuses. La maison d'Autriche succéda à tous les partis, et elle vient d'en être privée pour toujours par la nouvelle constitution que les armées françaises ont donnée à ce beau pays, connu maintenant sous le nom de République Cisalpine.

faire valoir des horreurs que nous venions de quitter ; rien n'est plus riche, plus fertile, plus ombragé d'arbres ni d'un plus beau vert ; c'est trait pour trait la même chose et le même aspect que nos plus beaux cantons du pays bas de Bourgogne, du côté de la Saône.

Tortonne. Deux postes de Novy à Tortonne ; c'est une fort méchante petite ville, et son château ne me parut pas plus considérable. Ce n'étoit pas la peine de faire tant de quanquan, à la dernière guerre, de la prise d'une pareille place. La brèche par où elle a été prise n'est pas encore réparée ; mais au-devant on a nouvellement piqué dans le roc un escarpement de trois toises de profondeur.

Vogherra. Vogherra, où nous couchâmes, distant de Tortonne d'une poste prodigieusement longue, n'est qu'un village qui vaut mieux que vingt Tortonne. On passe pour y arriver à Pont-Corone.

Pont-Corone. Nous partîmes à trois heures du matin, pour ne faire dans la journée que deux postes, très-longues à la vérité, mais toujours belle plaine et beau chemin. On passe le Pô dans un bac, qui a plutôt l'air d'un pont de bateaux ambulant (depuis Turin

jusqu'au golfe de Venise, il n'y a pas de pont sur le Pô); puis un bras du Tessin de même, et, en troisième lieu, le Tessin lui-même, en entrant dans Pavie, sur un grand pont couvert qui a l'air d'une halle. Le Tessin est une rivière assez considérable, et la plus grosse de toutes celles qui se jettent dans le Pô, qui, dans ce canton, n'est guères moins grand que la Saône.

Nous séjournâmes à Pavie (1); je ne sais pourquoi je m'étois fait de cette ville, qui a été si long-temps le séjour des rois lombards, une idée au-dessus de la réalité. Elle est médiocrement grande, plus longue que large, mal et tristement bâtie de briques; ses rues larges et désertes : il n'y a que la grande rue, qui fait la principale partie de la ville, laquelle est peuplée et passablement commerçante. Ces bons Lombards se sont apparem-

(1) Pavie fut l'ancienne capitale des rois lombards pendant deux siècles. Le dernier fut détrôné par Charlemagne. Le pays a conservé encore jusqu'aujourd'hui le nom de Lombardie. François Ier fut fait prisonnier dans une bataille livrée auprès de cette ville, et conduit en Espagne; c'est delà qu'il écrivit à la duchesse d'Angoulême cette lettre laconique : «Tout est perdu, hors l'honneur».

ment figurés que leur ville étoit curieuse, amour-propre très-déplacé; car ils s'obstinèrent à nous mener voir mille choses fort pauvres.

La cathédrale est une vieille église bâtie de travers, où je ne remarquai rien qu'une chaire de prédicateur qui tourne tout autour d'un des piliers; elle est ornée de bons bas-reliefs en bois, et soutenue par les douze apôtres, façon de Caréatides. On me montra dans un coin de la nef la lame du paladin Roland; c'est, ne vous déplaise, un bel et bon mât de navire dont il comptoit, dans sa colère, faire un suppositoire à Médor.

Dans la place voisine, sur une colonne, est une statue de bronze montée sur un aïeul de Rossinante, de même métal; c'est, à ce que l'on me dit, un excellent ouvrage des Romains, représentant l'empereur Antonin; mais au contraire, ce n'est, à mon sens, qu'un très-détestable ouvrage de quelque Ostrogoth.

Le tombeau de Saint-Augustin, chez les religieux de ce nom, est la seule chose qui mérite d'être vue à Pavie. Il vient d'être achevé; comme la partie supérieure étoit construite depuis trois siècles, plus l'ou-

vrier a été contraint de s'assujettir à la finir d'un goût approchant du gothique, et l'a assez bien exécuté tout en marbre d'Orient, des espèces les plus précieuses. Le corps du saint est sous l'autel, dans une chapelle souterraine : un religieux alla chercher la clef de l'armoire où est le corps, nous assura fort qu'il y étoit, et n'ouvrit point l'armoire ; mais en récompense il nous fit boire à chacun un grand verre d'eau fraîche qu'il tira d'un puits voisin ; le tout par dévotion. Le corps du saint a été anciennement transféré de Sardaigne à Pavie, et enterré sans qu'on ait pu savoir depuis tant de siècles en quel endroit : ils prétendent l'avoir retrouvé depuis. Je leur demandai quelle preuve ils avoient que ce fût lui, et ils eurent la bonne foi de convenir qu'ils n'en avoient aucune. Il ne faut pas oublier un petit tableau, *Ex voto*, qui étoit à côté. Il représente un pauvre moine augustin dans une furieuse détresse ; car il est monté sur une jument, et surmonté par un coquin de mulet, qui a les deux pieds sur les épaules du moine. Il est aisé de voir à la mine du bon père, qu'il ne prend pas tant de plaisir à l'aventure que le mulet ; mais Saint-Augustin, descendant

bénignement du ciel sur un nuage, vient tirer le moine de peine. Il y a encore plusieurs autres tombeaux dans cette église, entre autres celui de Boëtius le consul, posé sur quatre petites colonnes.

Il fallut encore aller voir, hors de la ville, Salvador aux Bénédictins. J'y perdis mes pas ; car ce n'est pas grand'chose. Ce n'est pas que l'église ne soit accommodée tout à neuf, assez ornée de bronze et de peintures qui représentent la vie de la fondatrice Adélaïde, femme de l'empereur Othon ; mais quand on a tant vu et qu'on en doit tant voir de plus belles, ce n'est pas la peine d'aller là. On me fit remarquer deux miracles de Saint-Maure, peints par *Fumiani*, qu'on vante beaucoup.

On vouloit encore me mener voir le cimetière des Français tués à la bataille de Pavie ; mais ma complaisance pour les badauts ne s'étendit pas jusques-là.

Avant que de partir, madame Bellizoni, qui est une demoiselle Persy de Cargis, native de Bourgogne, nous donna des lettres de recommandation pour madame la comtesse Simonetta, de Milan. Nous partîmes le lendemain pour en faire usage. Il faut se

détourner en route de peu de choses pour voir la Chartreuse, qui est l'un des plus renommés endroits de l'Italie. C'est près delà que fut donnée la bataille de Pavie, dont je cherchai et demandai inutilement l'endroit. Tout ce pays est fort couvert d'arbres, et l'on a peine à y distinguer un terrain propre à une pareille action.

Le portail de la Chartreuse, tout de marbre blanc, est un magnifique chaos d'ornements, d'architectures, statues, bas-reliefs, feuillages, bronzes, médailles, colonnes, clochers, etc. le tout distribué sans choix et sans goût : on ne pourroit du haut en bas placer le doigt sur une place vuide d'ornement; cela ne laisse pas de faire un coup-d'œil qui amuse la vue, car il y a par-ci par-là de bons morceaux; mais c'est toujours du gothique. Je ne sais si je me trompe; mais qui dit gothique, dit presque infailliblement un mauvais ouvrage.

Dans tout le tour extérieur de l'église régnent plusieurs étages de corridor soutenus par des colonnes, et où l'on peut se promener. L'intérieur frappe d'abord en entrant par sa magnificence, sa bonne proportion; sa voûte peinte moitié en mosaï-

que, moitié en outremer semé d'étoiles d'or, par la beauté des grilles des chapelles; mais sur-tout par la grande grille qui traverse la nef, tout de cuivre aussi poli que l'or, et d'un excellent ouvrage. C'est une des choses qui m'a le plus satisfait.

Delà on entre dans le chœur des frères, et ensuite dans le grand chœur, peint à fresque assez bien par *Daniel Crespy*. Le maître-autel est si beau, que e me hâtai d'y courir. C'est d'abord une balustrade à jour, entremêlée de marbre et de bronze d'un grand goût; des chandeliers de bronze tout sculptés en perfection, et quelques statues assez bonnes; mais tout cède au maître-autel ou tabernacle : ne croyez pas que j'exagère quand je dis que, quoique très-grand, il est tout de pierres précieuses orientales, l'albâtre, le vert antique, le jaspe sanguin et le tupès de l'azuly, s'y font à peine remarquer parmi d'autres pierres plus belles : un curieux de marbre pourroit s'y amuser pendant plusieurs jours. Il n'y a pas un de nous qui, s'il avoit un des morceaux qui y sont prodigués, n'en fît faire une très-belle tabatière.

Quelque satisfaction qu'ait donné ce maître-

autel, on n'est pas insensible aux parements d'autels des chapelles : je les crus d'abord de broderies en petits grains ; mais, à les examiner de près, ils se trouvent tout de marbre de rapport, faisant d'excellentes tapisseries. Au surplus, il n'y a autre chose à remarquer dans cette église si vantée, que les marbres et les bronzes : n'y cherchez ni sculpture, ni peintures, quoiqu'il y en ait un grand nombre. J'en avois pris une notice, mais je ne veux ni me donner la peine de l'écrire, ni vous donner celle de la lire. Je vais seulement mettre ici quelques morceaux qui me paroissent mériter qu'on s'en souvienne. A la troisième chapelle à droite en entrant, une fresque, de *Gidolfi* ; à la quatrième, un très-beau bas-relief, de *Vospino*, et un tableau d'*Ambrosio Forano*, remarquable pour être des premiers temps de la peinture..... à la cinquième, Saint-Cyr, d'*Alberteuze*..... dans la croisée du même côté, un beau tombeau de *Galeas Viscomti*, fondateur du monastère ; au bas est couchée la statue de *Ludovic Sforce*, dit *le Maure*, qui mourut en France au château de Loches, après douze ans de prison. Cet homme est si fameux dans notre

histoire par ses méchancetés, que j'eus grand empressement à considérer sa physionomie, qui est tout-à-fait revenante, et celle du meilleur homme du monde : que les physionomistes argumentent là-dessus. Du côté gauche, à la première, deux colonnes de granit poli, les premières que j'aie vues polies (Le moine qui me les fit voir m'a trompé, en m'assurant qu'elles étoient de granit. J'ai vu depuis quantité de colonnes de cette pierre, fort commune ici à la vérité, elle tire beaucoup sur le granit); elles ont des chapiteaux de bronze antiques.... Dans la seconde, trois morceaux de peinture, de Pierre *Pérugin*; c'est ce qu'il y a de mieux là en ce genre..... Dans la quatrième, un Massacre des Innocents, bon bas-relief; et dans un tableau de *Martiri Negri*, une tête excellente; le reste du tableau ne vaut rien.

Dans la sixième, un Saint-Ambroise défaisant l'armée des Algériens, bon bas-relief...... Dans la septième, un petit tableau long, du *Procaccino*, d'un coloris charmant..... A la croisée, les stales des frères faisant des tableaux de bois de rapport.

Dans la sacristie, un très grand devant-d'autel, où toute l'histoire du vieux et du nouveau testament est sculptée en très-petit ouvrage. On nous dit qu'il étoit tout de dents de poissons, et que c'étoit un présent d'un roi de France. Les ornements et l'argenterie sont fort en réputation, mais nous ne pûmes les voir; on les envoya bien loin dès le commencement de la guerre, et ils n'osent encore les faire revenir, jusqu'à ce que la paix soit publiée ici.

Les bons pères jouissent de cent mille écus de rente. On nous avoit annoncé qu'ils régaloient manifiquement tous les curieux. Sur ce principe Lacurne jeûnoit régulièrement depuis trois jours, comptant se dédommager ici de la mauvaise chère des auberges d'Italie; mais, après avoir fatigué nos jambes et nos yeux pendant six heures dans l'attente du compliment, Lacurne prit le parti de demander à voir le réfectoire. Inutilité; les bons pères nous assurèrent à plusieurs reprises, qu'il n'y avoit rien à voir chez eux que l'église; et il fallut s'en retourner, par le gros de la chaleur, manger des œufs durs, à mille pas delà. En sortant, nous apperçumes, à travers une grille, quelques vieux parche-

mins, qu'ils qualifient de nom de bibliothèque. Sainte-Palaye demanda à y entrer. Rien; ils ne la montrent point aux Français, et sans doute ils ont raison. Par composition ils nous montrèrent de longues treilles, soutenues de deux rangs de colonnes. Là-dessus nous quittâmes cette misérable canaille, pour aller

Binasco. à Binasco (poste et demie) et à Milan (poste très-longue.)

Le chemin de Pavie à Milan, est moins un chemin qu'une grande allée de jardins bien sablée, bordée de deux rangs d'arbres, et de canaux de chaque côté; le pays est beau et vert, mais un peu trop couvert d'arbres: les chemins y doivent être bien mauvais en hiver. De Gênes à Milan, on compte quatre-vingt-dix milles ou trente lieues.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

MÉMOIRE SUR MILAN.

PARDIEU! les Italiens font une grande dépense en superlatifs. Cela ne leur coûte guère; mais cela coûte beaucoup aux étrangers qui

font de grands frais en peine et en argent, pour voir quelquefois des choses bien vantées et peu dignes de l'être. Il y a si long-temps que j'entends prêcher des merveilles inouïes de ce fameux dôme ou cathédrale de Milan, dont la façade est la *Cosa lapiu stupenda*, *lapiu maravigliosa*, que je n'eus rien de plus pressé à faire, en arrivant, que d'y aller. Vous possédez la belle estampe qui représente cette façade, gardez-la précieusement, car voilà ce qui en existe; s'il étoit vrai qu'elle existât, ce seroit une belle chose : je ne lui sais de défaut que de n'être pas. Raillerie à part, à peine y a-t-il une troisième partie de cet immense édifice qui soit faite depuis plus de trois cents ans qu'on y travaille; et, quoiqu'il y ait tous les jours des ouvriers, il ne sera probablement pas fini dans dix siècles, c'est-à-dire, qu'il ne le sera jamais (1). Si on l'achevoit, ce seroit le plus vaste morceau de gothique qu'il y eût au monde; on entretient même ici une école

---

(1) On peut l'assurer aujourd'hui plus que jamais; car il est probable que la république cisalpine ne sera pas tout-à-fait aussi curieuse de cette espèce d'édifices que l'étoit la maison d'Autriche.

de goût gothique pour les ouvriers qui y travaillent. Depuis que cet ouvrage est commencé, il a eu des millions de successions; et, pour n'en pas faire passer la méthode, on ne se presse pas de finir l'ouvrage.

Le dedans de l'église est très-obscur, dénué de tout ornement et de tout agrément. Voilà le mal que j'ai à en dire; je commence parlà, parce qu'il commença lui-même à me mettre de mauvaise humeur. Il y a cependant en ce détail beaucoup de choses remarquables : l'édifice est d'une grandeur surprenante, sur-tout ne paroissant pas tel au premier coup-d'œil. Il y a dedans double collatérale non compris les chapelles; le tout soutenu par dix rangs de piliers de marbre blanc d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires; le pavé est de marbre de rapport, employé, non pas en revêtissement comme ailleurs, mais en grosses pierres de taille : il n'est fait qu'à moitié. Tout l'intérieur de l'édifice est de même en marbre blanc. C'est cet article dont la dépense ne se peut concevoir; car non-seulement les ouvrages et ornements dont fourmille le gothique en sont, mais le toit même de l'édifice n'est fait que de grandes pierres de cinq ou six pieds en quarré.

Il faut monter sur le dôme pour y trouver des travaux énormes, à quoi on ne s'attendoit pas, et qui sont là très-inutilement. Le tour de l'église, soit à côté, soit derrière, est du même dessin, et d'autant d'ouvrage que la façade. L'ouvrage est plus avancé de ces côtés qu'en devant, dont le pauvre état, frappant toujours les yeux, excite davantage les ames pieuses à la libéralité. C'est ce tour qui est habité par un peuple de statues suffisant pour faire une petite armée; que sera-ce quand elles seront six fois plus nombreuses? Elles sont presque toutes bonnes, et c'est ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage : on en a descendu une trop belle aussi pour demeurer-là; c'est un Saint-Barthélemi écorché, qui peut passer pour un cours d'anatomie complet. On a écrit au-bas que ce n'étoit pas *Praxiteles* qui l'avoit fait, quoique la pièce soit fort bonne. Cette attention étoit de trop; tous les auteurs que j'ai vus, la donnent à Christophe *Cibo*. Il faut qu'ils n'aient pas vu l'inscription qui est au-bas, qui porte qu'elle est de la main de Marc *Agrato*.

Le chœur est tout sculpté en bois en dedans, et en marbre en-dehors. Les sculptures du dedans sur-tout sont d'une beauté et d'un travail très-remarquables.

Sous le chœur est une chapelle souterraine assez bien entendue, contenant un si grand nombre de corps saints que le paradis n'en est guères plus fourni. Près delà sont la chapelle et le corps de Saint-Charles ; la frise de la chapelle est tout d'argent. J'eus le bonheur de voir de près, et de m'agenouiller devant la face de mon benoît patron, et ce ne fut pas sans indignation contre un coquin de rat qui, sans respect pour sa béatitude, a eu l'audace de lui ronger le bout du nez ; heureusement que le bon homme en étoit assez bien pourvu, pour n'être pas sensible à une pareille perte.

Dans le baptistère de l'église, il y a une grande cuve de porphyre aussi belle que celle de Saint-Denis. Les quatre docteurs cariatides de bronze qui soutiennent la chaire et l'intérieur de la grande porte, valent aussi la peine d'être vus.

Les prêtres nous montrèrent, en payant, le trésor qui est très-riche, sur-tout en ornements et en argenterie. J'y distinguai quelques pièces curieuses, comme un étui de cuivre, ouvrage de mosaïque d'une grande antiquité ; un coffret d'or sculpté en perfection, les figures sont vêtues en émail comme

on

on n'en fait plus ; un grand ciboire de crystal de roche, et si l'on veut une mitre de plumes à l'usage de Saint-Charles. Ce saint avoit au dernier point le goût des bâtiments, il en a fait réparer une quantité. Le séminaire, de l'architecture de Joseph *Mela*, est, à mon goût, le plus beau et le plus noble de ces bâtiments. C'est une grande cour quarrée, garnie de deux étages de portiques à colonnes accouplées ; après celui ci, il faut citer le collège helvétique, moins beau que le précédent, quoiqu'il y ait deux cours de portiques ; mais il n'est pas construit avec tant de noblesse. Il y a une belle salle de portraits d'hommes illustres ; puis l'hôpital, dont la cour est du même goût, et la façade d'une longueur prodigieuse demi-gothique et demi-romaine ; et enfin le Lazarre, bâtiment fort vanté, qui n'est autre chose qu'un cloître immense de figure quarrée, ayant cent vilaines chambres de chaque côté.

Quoique j'aie dit que l'architecture des églises de Milan ne soit pas grand'chose, il en faut excepter celle de Saint-Fidèle aux Jésuites, par le *Pilegrino*, sur-tout pour l'intérieur. Il n'y a d'autres tableaux dans cette église qu'une transfiguration de *Jules*-

César Procaccino; mais, dans la maison au-dessus du grand escalier, il y a une copie d'une Décollation de Saint-Jean, de *Michel-Ange Caravage*. Quoique copie, c'est une des plus belles choses qui se puisse voir : l'original, qui est à Malte, est le chef-d'œuvre de son auteur (1).

L'architecture de la madona Sainte-Selse est du fameux *Bramante*, à ce qu'on dit, si tant est qu'un homme si célèbre ait pu mettre l'ordre dorique au-dessus du corinthien, ce qui fait tout le méchant effet qu'on peut en attendre. Cependant le portail, précédé par une bonne colonnade, a plusieurs bonnes statues, et sur-tout une Eve, digne de l'antique, par *Adolphe Florentin*. L'intérieur de l'église est fort riche; tout le pavé et les murs sont revêtus de marbre : l'autel principal est de pierres précieuses comme à Pavie, mais moins belles. L'autel de la madona est soutenu par quatre colonnes cannelées d'argent, et les chapiteaux de vermeil. Dans une chapelle est un beau tableau de Saint-Jérôme, de *Paria Bordone*; et dans la

---

(1) Espérons que cet original ne sera plus sequestré au milieu des mers.

sacristie une Famille Sainte, de *Léonard de Vinci*; mais tous les beaux tableaux que je vois ici à tout moment ne sont rien à côté d'une Famille Sainte qui est dans cette même sacristie; la grace, la finesse de l'expression, la beauté de l'ordonnance, tout y porte le caractère de son auteur : vous n'avez pas besoin, après cela, que j'ajoute qu'il est de *Raphaël*. A bon compte, passez-moi l'enthousiasme quand je parlerai de ce grand maître.

Dieu me garde de vous parler ni de vouloir me souvenir de toutes les églises où Sainte-Palaye m'a traîné : il n'y a si vilain trou où il n'ait voulu entrer; les carrosses de remise en étoient sur les dents; aussi lui ai-je promis que, dès qu'il repasseroit à Dijon, je lui ferois voir le petit Saint-Bénigne. Cependant vous ne serez pas fâché, quand vous viendrez à Milan, d'être au fait de ce qu'il y faut voir. A la Passion, un beau portrait dorique, gâté ensuite par des bas-reliefs mal placés; le tombeau de Biragues; un fameux tableau de la Cêne, de *Christophe Cibo*, qui se distingue par son coloris et les expressions des têtes : du reste peu de noblesse et nulle perspective. Il y a à droite

en entrant, une Famille Sainte ; je ne sais de qui elle est.... A Saint-Alexandre, une chaire de pierres orientales fort mal employées ; c'est un vieux reliquaire. A la sacristie, de bons Paysages, du *Fiamingo*. A Saint-Laurent, une rotonde bâtie singulièrement et assez maussade ; mais au-devant il y a seize vieilles colonnes corinthiennes, reste d'un portique de l'empereur Vérus, qui, tout gâtées, tout effacées qu'elles sont, font un spectacle plus noble et plus beau que tout le reste de Milan et de Gênes ensemble, tant l'antique porte un caractère distingué au-dessus de la plupart des ouvrages modernes.... A Sainte-Marthe, un tombeau du jeune Gaston de Foix, tué à la bataille de Ravennes : c'est le plus joli petit capitaine qu'on puisse voir ; aussi les bonnes religieuses, en rebâtissant leur maison, ont eu grand soin de conserver sa figure pour s'entretenir dans de bonnes pensées. A Saint-Ambroise, de grands et magnifiques dortoirs et escaliers, un beau réfectoire, au bout duquel est une grande fresque représentant la Cène, par *Calixte Delodi*, d'un coloris aussi vif, qui jusqu'à présent m'ait paru dans la fresque. Il y a d'excellentes figures, mais sans clair obscur

et de mauvaises couleurs locales...Plus, une belle bibliothèque bien fournie en manuscrits. On me fit asseoir dans le jardin au même lieu où Saint-Augustin eut l'inspiration qui le convertit. Je vis le moment que j'en allois faire autant ; je sentois déjà la grace efficace qui me prenoit à la gorge : bref, c'étoit fait de moi, si je n'eus fui le péril.

Il y a dans l'église un maître-autel antiquissime, soutenu par quatre colonnes de porphyre ; à côté de cela une singulière inscription d'un empereur, *Ludovicus Cesar*, (c'est Louis II, fils de Lothaire et petit-fils de Louis-le-Débonnaire,) qui a mis Sainte-Palaye dans une terrible agitation d'esprit. Je l'y laissai, pour me démêler d'un serpent de bronze posé sur une colonne, qui passe ici pour le véritable serpent d'airain du désert ; mais c'est, s'il vous plaît, un bel et bon Esculape, à qui l'on fait tous les jours le petit office...A Saint-Eustorge, beaucoup de tombeaux et d'antiquités du Bas-Empire. Notez cependant que le tombeau des trois rois qui allèrent en Bethléem n'est ni du Bas-Empire, ni de ces choses qui se voient partout; les trois rois n'étant enterrés qu'en fort

peu d'endroits, comme ici, à Cologne, et en quelques autres villes. A Saint-Nazaire, les tombeaux des Trivulcis : c'est peu de chose... A la Paix, une Magdeleine célèbre : ce n'est rien du tout ; je ne conseille pas à M. le procureur-général d'y aller, d'autant plus qu'il faut faire profession de foi pour la voir.... A Saint-Victor, un bon morceau, du *Perugin*, dans la croisée à droite ; dans le chœur, un Saint-George, que les religieux, après tous les auteurs, me soutinrent être de *Raphaël*, et moi je leur soutins qu'il étoit de *Jules-César Procaccino*, le tout pour me faire valoir ; car le moyen de se faire valoir quand on est de l'avis d'autrui !

A la Roue, il n'y a qu'une chose bien considérable : c'est une petite grille de fer sur un trou du pavé. Mais vraiment n'allez pas vous figurer qu'elle est mise là pour des prunes. Après une sanglante bataille, donnée entre les Chrétiens et les Algériens, Saint-Ambroise, affligé de voir les chrétiens sans sépulture et leur sang profané par un mélange impur avec le sang des hérétiques (les Algériens hérétiques !) fit au ciel une telle oraison éjaculatoire, que le sang des chrétiens se cerna en roue en se séparant de l'autre, et roula

dans le trou dont il s'agit. Voilà ce que porte une belle inscription gravée à côté, à laquelle il ne manque, pour être authentique, que d'être signée d'un secrétaire du roi. Je m'étonne fort que Misson, si exact sur cet article, ait oublié ce beau point d'histoire... Aux Graces, à droite en entrant, un Saint-Paul, peint par *Gaudence*, d'une manière grossière, mais très-énergique ; à la croisée de la gauche, un Christ baffoué, du *Titien* ; la vie de Saint-Dominique à fresque, plus curieuse pour les bonnes histoires qui y sont dépeintes que pour la peinture. Notez seulement le Purgatoire au fond d'un puits, et la Sainte-Vierge puisant des ames avec un chapelet qui fait la chaîne. Au réfectoire, l'Institution de l'Eucharistie, peinte à fresque par *Léonard de Vinci* ; je n'ai rien vu de plus beau ici après la Famille Sainte de *Raphaël*. Je puis dire que c'est le premier morceau de fresque qui m'ait véritablement fait plaisir, tant pour l'expression de chaque partie en particulier que pour l'ensemble de tout ; mais j'y trouverois à redire que tous les visages sont fort laids.... A Saint-Barthélemi et à Saint-Paul, l'architecture extérieure ; et à Saint-François, l'intérieure avec quelques

peintures assez bonnes....A Saint-Marc, la chûte de Simon-le-Magicien, bon morceau de fresque, par *Lomazzo ;* mais qui ne se fait pas remarquer pour être fort gâté et effacé. Dans le cloître des religieux, un tombeau antique très-joli, infixé dans le mur ; dans la partie supérieure de ce tombeau, on a sculpté en bas relief une danse des trois Graces, toutes nues, dont deux portent distinctement et fort en grand le caractère de leur sexe ; et l'autre, pour l'honneur du pays et le goût des fantasques, se présente dans l'attitude ultramontaine.

En général, rien n'est plus beau ni mieux entendu que l'intérieur des couvents de Milan. Ceux de Saint-Victor et des jésuites ne cèdent en rien à celui de Saint-Ambroise, dont l'architecture est du *Bramante.*

En voilà beaucoup sans doute sur l'article des églises, et assez peut-être pour ennuyer ; mais, une fois pour toutes, il faut faire une réflexion générale sur ce que j'écris, savoir, que je n'abrège jamais davantage que dans les endroits où je suis le plus long. En effet, la plupart du temps, vous pouvez remarquer que je passe rapidement comme sur la braise ; et, dans le vrai, je supprime toujours beaucoup.

Il n'y a presque point de carrefour ou de place vuide un peu large à Milan, où il n'y ait un obélisque ou colonne, une statue ou un embellissement agréable. La colonne que l'on appelle *infâme* est élevée, à ce que l'on raconte, sur la place où étoit la maison d'un malheureux que l'on surprit s'efforçant, par le moyen de certaines drogues, à mettre la peste dans la ville. Le plus beau des bâtiments publics, à mon gré, est le *Campo-Santo*, ou Cimetière de l'hôpital. C'est une espèce de cercle coupé en octogone par quatre orillons, formant un vaste portique ouvert des deux côtés, de l'un par des fenêtres entre des piliers, et de l'autre par une colonnade continuelle. On a défiguré ce bel enclos par un méchant bâtiment construit au milieu, lequel en coupe tout-à-fait l'aspect.

Il y a aussi à Milan d'assez beaux collèges et écoles publiques, sur-tout celles de droit et de médecine; sur la porte de cette dernière, on voit une statue antique, d'Ausonne, avec force inscriptions.

La bibliothèque ambroisienne est si célèbre dans l'Europe, que vous ne me pardonneriez pas de n'en pas parler. Le vaisseau n'en est ni beau ni orné, et tous les livres

quelconques sont reliés en parchemin. Il y a, dit-on, trente-cinq mille volumes; c'est beaucoup pour un si petit espace. On l'ouvre tous les jours, soir et matin, et je l'ai toujours trouvé remplie de gens qui étudioient, à la différence des nôtres; mais j'y trouvai singulier d'y voir une femme travailler au milieu d'un tas de livres latins (1), c'est la *signora Manzoni* qui a le titre de poëtesse de l'impératrice. Vous verrez bientôt qu'il y a ici des femmes plus érudites encore : l'article le plus considérable de cette bibliothèque est celui des manuscrits; on en compte quinze mille. On nous fit voir les plus curieux, parmi lesquels il y en a de beaux et de bonne antiquité. Le plus ancien, est la Version latine de Joseph, par Ruffin, écrite sur une espèce d'écorce d'arbre, dont chaque feuille est composée de deux, collées l'une sur l'autre et transversalement l'une à l'autre, pour avoir plus de durée. Les docteurs gagés pour l'entretien de la bibliothèque, sont obligeants et communicatifs de leurs manuscrits. Ils en laissent

---

(1) Il n'est plus rare aujourd'hui de trouver à la bibliothèque nationale de Paris des femmes qui s'y occupent des lettres et des sciences.

copier tout ce dont on a besoin, et il y a des copistes gagés pour écrire en toutes sortes de langues, même en hébreu, syriaque, etc.

Outre les salles des livres, on a établi des académies de peinture et de sculpture, qui sont remplies de statues antiques; et en outre de grandissimes dessins à la main, dont le principal, sans doute, est celui qu'a fait *Raphaël*, pour peindre son grand morceau de l'école d'Athènes. Il ne faut pas oublier un squelette effectif posé sur un piédestal, et couronné de lauriers; c'est celui d'une femme docteur, qui, après avoir donné quantité de bonnes instructions à ses compatriotes pendant sa vie, a voulu leur en donner encore après sa mort; et qui, présumant bien sans doute de ses appas secrets, ordonna par son testament, qu'on feroit une anatomie de son corps, et que le squelette en seroit posé dans cette galerie, pour être une étude d'ostéologie. Voilà à-peu-près ce que porte l'inscription du piédestal; mais j'ai oublié le nom de la fille : en récompense, je me souviens que delà, il y a un bas-reliefs de marbre curieux et chargé de quantité de petites figures fort délicates. Delà, on entre dans la galerie des peintures, dont il

faudra mettre une notice à la fin de cette lettre, pour qu'elle aille grossir le catalogue de Quintin. Il ne faut pas s'aviser de confondre la bibliothèque ambroisienne avec celle de Saint-Ambroise : celle-ci appartient aux moines du couvent de ce nom, et ressemble fort à l'autre non-seulement par les livres, mais encore par un bon nombre de manuscrits et de tableaux. Les principaux de ceux-ci sont une Incrédulité de Saint-Thomas, *du Titien* ; une Descente de croix, de *Lucas* ; une Famille-Sainte, de *Léonard de Vinci* ; un beau dessin, de *Morazzione* ; et la Femme adultère, de *Laino*. Mais, ce qui m'a le plus contenté dans cet endroit, ce sont les archives, où une prodigieuse quantité de chartres rassemblées avec soin et remontant jusqu'au huitième siècle, sont conservées étendues de leur long dans des layettes pour qu'elles ne se coupent pas, et cela d'une manière à servir de modèle à toutes les archives du monde, comme le père George, qui les a mis dans cet ordre, doit l'être de tous les archivistes. Il a lui-même déchiffré toutes ces chartres, les a copiées exactement de sa main, en a fait différentes notices, pour tout ce à quoi elles peuvent être utiles :

chronologie, généalogie, histoire, langue, terrier, famille. En un mot, c'est un ouvrage admirable; et je regarde cet homme comme un nouveau Mabillon : ses mœurs avec cela n'ont rien contracté ni de l'habit de moine, ni de la poussière des paperasses. Je ne lui trouve de défauts que d'être trop savant pour un moine de Cîteaux. Si son général en étoit instruit, il le châtieroit assurément pour avoir trop étudié les *poésies* de Tite-Live (1).

La bibliothèque des jésuites mérite aussi d'être vue. Elle est bien rangée, et m'a paru fort préférable à l'ambroisienne, pour la quantité et la qualité des livres imprimés.

On s'est avisé ici de nous annoncer sur le pied de docteurs du premier ordre; et c'est le secrétaire Argetati, lequel vient de donner les éditions de Mezzababe de Muratori, de Sigonius et autres, d'ailleurs fort bonhomme et fort serviable, qui nous a donné cette belle réputation, moyennant quoi il a fallu figurer dans les assemblées de lettres. La comtesse Clélie Borrhomée, qui non-seulement sait toutes les sciences et les

(1) Expression de l'abbé de Cîteaux.

langues de l'Europe, mais encore qui parle arabe comme l'alcoran, nous fit prier de l'aller voir, et ensuite nous invita à venir chez elle à la campagne où elle alloit actuellement. Nous lui promîmes fort facilement, et lui avons manqué de parole avec la même aisance. Ce sera bien pis ce soir, nous devons avoir une conférence avec la *signora Agnezi*, âgée de vingt ans, qui est une polyglotte ambulante; et qui, peu contente de savoir toutes les langues orientales, s'avise encore de soutenir thèse contre tout venant sur toute science quelconque, à l'exemple de Pic de la Mirandole. Ma foi! j'ai bonne envie de n'y pas aller; elle en sait trop pour moi. Toute notre ressource est de lui lâcher Loppin pour la géométrie, dans laquelle excelle principalement notre *Vertuosa*.

Vous pensez bien que nous n'avions pas envie de voir la citadelle, à cause du dernier siége. Quoique Français, un officier allemand nous a menés tout voir, et nous expliquoit à mesure toutes les opérations du siége. Cette place est fort grande, et, outre les fortifications modernes, il y en a au-dedans à l'antique qui ne paroissent pas y servir beaucoup. La place d'armes est capable de

contenir trois mille cinq cents hommes en bataille. Nous vîmes, en faisant le tour de la place, l'endroit où étoient les principales batteries de notre armée, la brèche faite à la demi-lune, et une grande tour de pierre taillées à pointes de diamant, dont les facettes ont été rudement maltraitées par le canon.

Le palais du gouverneur, non plus que celui de l'archevêque, n'ont que peu de choses qui vaillent la peine d'être vues; la seconde cour de ce dernier palais ne laisse pas que d'être assez belle, quoiqu'elle ait plus l'air d'un cloître que d'autre chose. On y peut aussi voir, parmi un grand nombre de tableaux mal arrangés dans une vilaine galerie, quelques bonnes pièces du *Titien*, et plusieurs bons dessins.

Quant au palais des particuliers, ils ne sont ni d'une bonne architecture au-dehors, ni bien entendus en-dedans; mais les appartements sont d'une grandeur extrême, et forment des enfilades qui ne finissent point. Plusieurs d'entre eux ont de bonnes bibliothèques, sur-tout celles de *Perturati* et *d'Archenti*. La magnificence de cette dernière est unique, non-seulement par la condition et

la reliure des livres, mais parce que toutes les armoires sont fermées de grandes glaces. Le cabinet du comte de Simonetta est assez bien composé, soit pour les livres, soit pour les tableaux, la plupart de l'école de Lombardie. Je fus très-satisfait entre autres d'une Famille-Sainte, de *Jules César Procaccino*, fort approchant de la manière de *Raphaël*; d'une Tête, de *Lucas*, d'un travail prodigieux; d'un Portrait, du *Titien*, peint par lui-même, de l'âge de quatre-vingt cinq ans; d'un Tableau, de l'*Albane*, très-singulier en ce qu'il est de sa première manière, tenant beaucoup du flamand, ou plutôt du Calvaste qui fut le maître de l'Albane. Il n'a presque point fait de ces sortes d'ouvrages qui n'ont rien de ressemblant à ce qu'il fit ensuite; mais je fus content sur-tout d'une Tête de femme, de *Léonard de Vinci*. Le comte de Simonetta est un homme fort gracieux pour les étrangers, et qui ne manque pas de connoissances et de savoir. La comtesse de Simonetta sa femme, fameuse en France par la bonne réception qu'elle a faite aux Français pendant la guerre, et par M. le M. de Firmacon, tient la meilleure maison de Milan: on joue très-gros jeu chez elle; j'ai eu la sa-

gesse

gesse de m'en abstenir, chose très-difficile à croire.

Ah! vraiment, j'omettois le meilleur. N'oubliez pas d'aller voir le petit jardin du Palais Porta. Le terrein en est coupé tout de travers par une vilaine muraille, ce qui a donné lieu de faire une des plus surprenantes choses que l'on puisse appercevoir : c'est une perspective de bâtiments peints sur cette muraille d'une telle tournure, que tout le terrein paroissoit d'une régularité parfaite. On va donner du nez contre cette muraille, en comptant se promener plus loin, et l'on cherche inutilement ce qu'est devenue tout l'espace qui faisoit le pré quarré. Mais ce sont de ces choses qu'il faut voir, et qui ne s'entendent jamais bien par une description.

Tableaux de la galerie Ambroisienne.

Une tête de Vieux, de *Michel Ange Buonarote*. — Une Décollation de Saint-Jean, d'*Albert Dure* : très-belle. — Un Christ, du *Corrège*. — Une Sainte-Vierge, etc. du *Vieux Palme*. — Six Paysages, du *Breugle* : d'une grandissime beauté ; plusieurs grands paysages, de *Paul Brell*. — Une Magdeleine, de *Luino*, sur les dessins de *Léonard de Vinci*. — Un Chanoine, par *André del Sarto* :

admirable portrait. — Une Sainte-Famille, du *Vieux Palme*, et une autre de *Luino*. — Un Saint-Jérome, du *Titien*. — Une Tête ronde, du *Guide*. — Quatre tableaux des Quatre Eléments, du *Breugle* : d'une beauté et d'un travail achevé ; ce sont les plus beaux morceaux de la galerie. — Jacques de Médicis, par le *Titien*. — Le Portrait du *Titien*, par lui-même. — Le Lavement des pieds, *par Raphaël* : très-beau. — Une Adoration, par le *Titien*. — Un Christ mis au tombeau, par le *même*. — Une Magdeleine, par le *même*. — Un Martyr Dolorosa, du *Corrège*. — Un *Ecce Homo*, du *Titien*. — Une Nativité, du *Bassan*. — Six Paysages, du *Breugle* : tout-à-fait charmants. — Une Tête, du *Titien*. — Un beau dessin de clair-obscur, par *Tempête*. — Une Hérodiade, du *Parmesan*. — Un Saint-Jean, de *Luino*. — Une Sainte-Cécile avec Jésus-Christ, du *Titien*. — Trois dessins, d'*Albert Dure*, de *Paul Veronèse* et de *Jules Romain*. — Une Adoration, par *André Monteigna* : très-singulier et très-curieux. — L'Enfant prodigue, de *Taïso*. — Deux Capucins au pastel, par le *Guide*. — Un Pot de fleurs, par le *Breugle* : admirable et sans prix. — Deux Portraits, de *Luino*.

— Un Portement de Croix, de *Lucas*. — Une Vierge et son fils, du même. — Une Translation du corps de Jésus-Christ, par *Barrocci* : parfaitement beau. — Un Concert, de *Giorgion* : beau. — Un Jeune Homme, d'*André del Sarto*. — Daniel dans la fosse aux lions, du *Breugle* : médiocre. — Un Hermite et une Paysanne, du *Guide*. — Une Estampe du pape : tableau très-beau, d'*Alexandre Ricci*. — Un Mariage de Sainte-Catherine, du *Guide*. — La Cathédrale d'Anvers, du *Breugle* : fort bon. — Une Adoration sur les dessins de *Raphaël*. — Un Mariage de Sainte-Cathérine, du *Titien*. — Saint-Bénoît, de *Seb. del Piombo* : copie à ce que je crois. — Portrait de la duchesse de Milan, de *Léonard de Vinci*. — Le Portrait de Pascalino, par le *Perugin*, de sa dernière manière. — Un autre Portrait, par la comtesse de *Borrhomée*. — Douze Têtes, un Saint-Jean et un Enée, sur les dessins de *Raphaël*. — Un Vase d'argent, avec six Tableaux : très-petit ouvrage, d'un travail inconcevable, par le *Breugle*. — Un Panier de fruits, par *Michel Ange des Fleurs* : très-bon. — Saint-Eucharistie, par *Albert Dure* : curieux. — Le Serpent d'airain, par *Michel Ange*. — Un Doc-

teur, par *Léonard de Vinci*. — Un Sauveur, du *Vieux Palme*. — Une belle Vierge, de *Caëtan Scipion*. — Saint-Charles, très-ressemblant, par le *Figin*. — Une Nuit, du *Titien*. — Le Triomphe de David, excellent dessin de clair obscur, par *Lucas de Hollande*.—Une Transfiguration, par *Lomazzo* : assez bon.

Remarquez le fameux dessin de l'École d'Athènes, de la main de *Raphaël*; les livres de *Léonard de Vinci*, le....... de ses dessins; autres recueils de dessins des meilleurs maîtres.

Il faut bien, mes chers amis, que vous me pardonniez le peu d'ordre et de choix que je mets dans tout ce que je vous écris. Je n'ai d'autre papier que ce présent journal, sur lequel je griffonne à la hâte le farrago de tout ce qui me revient dans la tête, sans me soucier comment; puis, quand la feuille est assez pleine, je l'envoie à l'un d'entre vous. A bon compte, je vous conseille fort de sauter à pieds joints sur tout ce qui vous ennuiera.

LETTRE IX.

A M. DE BLANCEY.

Séjour à Milan. Route aux isles Borrhomées.

AUTANT que j'ai pu juger de Milan à le voir, tant du haut du dôme que de dessus des tours de la citadelle, cette ville n'est pas moins grande que la plus grande des deux parties de Paris. Les rues sont larges, les maisons mal bâties pour la plupart. Je n'y ai vu ni église, ni palais d'une architecture qui m'ait pleinement satisfait.

Cette ville est d'un très-grand commerce, quoique sans rivière. On y fabrique entre autres beaucoup de pierres orientales et de crystal de roche; mais il n'y en a guères qui soient bien nettes et sans fêlure. Le peuple y est fort contrefait, on ne trouve par les rues que borgnes, bossus, boiteux, goîtres; les femmes du peuple se coëffent comme je voudrois que nos dames se coëffassent, c'est-à-dire, une tête en cheveux d'abbé. Il y a beaucoup de carrosses fort dorés et fort mal fabriqués. Je trouvai original un carrosse de

deuil drapé de noir, et l'impériale blanche. La façon de se promener est de s'en aller au cours, de s'arrêter dans son carrosse, et de causer d'une portière à l'autre sans cheminer. Les femmes ne vont guères avec les femmes; mais on voit souvent une femme avec un ou plusieurs hommes, du nombre desquels le mari n'est jamais.

Les pigeons et les glaces sont un vivre admirable ici. Deux choses m'ont réjoui au possible la première fois que je les ai vues; la première, de voir en Provence des petits polissons sur des ânes manger des oranges en menant du fumier; et la deuxième, de voir ici des charretiers, en sarraus de toile, prenant des glaces dans un café.

Milan est une ville policée en perfection sur un certain article. On ne peut faire un pas dans les places sans trouver des courtiers de galanterie les plus obligeants du monde, qui vous offrent toujours à choisir de quelque couleur ou de quelque nation qu'on veuille; mais il faut croire que l'effet n'est pas toujours aussi magnifique que la promesse: ils ne donnent point de caution chez un banquier, comme font ceux de Venise, que l'on n'aura rien à craindre des suites de l'entrevue..... Ainsi.....

Croyez-vous que j'aie bien besoin de transition dans mon discours pour passer de cet article à celui des musiciens ? Il me semble que cela se lie assez naturellement. Ma foi ! je suis bien outré de voir que, ni ici ni en aucune autre ville, je ne pourrai voir d'opéra jusqu'au temps à-peu-près que nous destinons à notre retour. Mais je suis à l'affût de toutes les occasions de m'en dédommager ; de sorte que je ne passe quasi point de jour sans entendre de la musique peu ou prou. Madame Simonetta nous a fait la faveur de nous faire entendre deux religieuses célèbres ; elles ont la voix belle, et elles chantent très-bien ; mais elles m'ont paru fort inférieures à la *Vanloo*, que vous avez sans doute entendue à Paris. Quant à leurs châtrés, ces sortes de voix ne me plaisent pas du tout ; à l'exception d'une ou de deux, tout ce que j'ai ouï, m'a paru misérable. Ce n'est pas la peine de troquer ses effets contre le droit de piailler de la sorte. De plus, leurs récitatifs sont baroques, à tel point qu'ils me feroient revenir bientôt de mon extrême prévention pour la musique italienne par-dessus la française, s'ils n'eussent eu soin de me ramener à ma façon de penser ordinaire

par quelques airs marqués au bon coin, par des symphonies admirables et des chœurs dont on ne sauroit trop faire l'éloge. Dans des musiques d'églises, le grand orgue et des corps-de-chasse accompagnent la voix, et cela fait un effet beaucoup meilleur que je n'aurois présumé. Je me suis fait beaucoup priser et chérir des principaux musiciens du pays, en criant bravissimo à tous propos, et en ménageant, on ne peut pas moins, leur modestie. Car il ne faut pas se figurer que les expressions simples ou positives soient d'usage dans ce pays-ci; le comparatif même y est négligé, et dans les grandes occasions il faut savoir surcharger le superlatif.

Par exemple, on nous a tellement vanté les isles Borrhomées comme un lieu enchanté, qu'il a fallu par bienséance y faire un voyage. Nous partîmes de grand matin, tirant du côté de la route de la Valteline, et allâmes dîner sur les sept heures du matin à Castilanza, joli séjour par son ombre et ses eaux; delà à Sesto, petite ville distante de trente-quatre milles de Milan. Tout cet intervalle de chemin est d'un pays plat et fort couvert d'arbres, jusqu'à une

Castillanza.
Sesto.

lieue de Sesto, où l'on commence à sentir les racines des Alpes. A Sesto, nous nous embarquâmes sur le lac Majeur. Oh ! de grace faites-moi justice d'un petit faquin de lac qui, n'ayant pas vingt lieues de long, et d'ailleurs fort étroit, s'avise de singer l'Océan, et d'avoir des vagues et des tempêtes. Je crois en vérité que quelque Lappon a fait un pacte avec le malin pour nous procurer un abonnement de vents contraires. Nous n'eûmes pas fait cinq milles sur le lac, que la tramontane se mit à souffler comme une désespérée ; malgré cela, nous tînmes bon quelque temps, et dépassâmes Ongéra à droite, et Arône, patrie de Saint-Charles, à gauche. Vous ne pouvez vous figurer en quelle vénération est ici ce grand personnage : on ne l'y estime guères moins que Dieu même ; et de vrai, à tout moment, on trouve ici des traces de ses bienfaits et de l'utilité dont il a été au pays. Il est singulier qu'un homme qui a si peu vécu ait pu faire tant de choses de différents genres, toutes exécutées dans le grand, et marquant de grandes vues pour le bien public. Sur la place où il est né à Arône, on a élevé la statue colossale de bronze, haute, y compris le piédestal, de soixante brasses,

c'est-à-dire, de quatre-vingt-dix pieds de France. On est frappé lorsqu'on apperçoit cette prodigieuse figure dont le nez ne finit point. Les bords du lac sont garnis de montagnes fort couvertes de bois, de treilles disposées en amphithéâtre, avec quelques villages et maisons de campagne, qui forment un aspect assez amusant. Nous voyons près de nous des montagnes couvertes de neige qui nous faisoient frais aux yeux; mais d'ailleurs nous n'avions pas moins chaud. Tant il y a que le vent avoit juré que nous n'irions pas plus loin; il fallut en passer par son mot

Belgirate.

et relâcher à Belgirate, où nous passâmes la nuit à nous impatienter et à jurer contre notre sottise de faire cinquante milles pour aller, autant pour revenir, le tout en faveur de deux méchants bouts d'isles : sur-tout le lendemain matin, quand nous vîmes que, contre notre espérance, le vent, au lieu de finir, augmentoit, il n'y eut si grand sang-froid qui ne fût tout-à-fait hors des gonds. Le vent nous laissa tranquillement dire, et s'abaissa quand il lui plut : ce fut plutôt que nous ne l'aurions cru; de sorte qu'au bout de trois heures, nous apperçûmes ces bienheureuses isles. Alors nous n'aurions pas voulu

Les Borrhomées.

n'être pas venus, tant celle qu'on nomme l'isle Belle fait un spectacle singulier. Une quantité d'arcades, construites au milieu du lac, soutiennent une montagne pyramidale coupée à quatre faces, revêtue de trente-six terrasses en gradins l'une sur l'autre, savoir, neuf sur chaque face, du moins à ce qu'on jugeroit avant que d'aborder ; mais le nombre de ces terrasses n'est pas en effet si grand, à cause des bâtiments qui occupent une partie des faces de la pyramide. Chacune de ces terrasses est tapissée, dans le fond, d'une palissade, soit de jasmin, soit de grenadiers ou d'orangers, revêtue, sur le bord, d'une balustrade chargée de pots de fleurs. Le comble de la pyramide est terminé par une statue équestre, formant un jet d'eau, du moins à ce que l'on nous dit ; car je ne l'ai pas vu jouer, et les quatre arrêtes sont chargées sur les angles de statues, obélisques et jets d'eau. Il y a assurément en France bien des beautés de l'art et de la nature qui valent mieux que ceci ; mais je n'en ai point vu de plus singulières ni de plus singulièrement placées ; cela ne ressemble à rien qu'au palais des fées. L'aspect de ce pays de romancier est ce qu'il y a de mieux. Le château est un composé de

bâtiments sans ordres et sans beautés extérieures; mais le dedans n'en manque pas. Rien n'est plus charmant que le rez-de-chaussée un peu plus abaissé que le sol extérieur, et entièrement composé de grottes distribuées en appartements, ayant tous leurs murs, pavés et plafonds faits seulement de rocailles et de cailloutages à compartiments ; les vues de tous côtés sur le lac et des fontaines au milieu des chambres retombant dans des bassins de marbre. Bref, c'est-là qu'on trouve le modèle de ce fameux sallon que Maletête et vous, Neuilly, avez depuis si long-temps prémédité de bâtir pour héberger voluptueusement l'Été. Les étages sont composés d'une quantité d'appartements distribués sans commodités, quoique avec une apparence magnifique et délicieuse : ils sont remplis d'albâtre, de statues, de dorures et d'une énorme quantité de tableaux que Lacurne ne me voulut laisser voir qu'en courant, bien que le valet-de-chambre m'assura *ch' erano fatti per un pittorissimo*, (l'expression me parut neuve) ; mais dans les petits appartements, on n'y a placé que des tableaux de fleurs délicatement peintes sur marbre par *Tempête*. Le jardin n'est pas à beaucoup près si agréable

en dedans qu'à l'aspect. Cependant il y a des endroits exquis, comme bocages de grenadiers et d'orangers, corridors de grottes, et sur-tout de vastes berceaux de limonadiers et de cedrats tous chargés de fruits. Cet endroit est digne des fées. On croiroit qu'elles ont apporté ici ce morceau de l'ancien Jardin des Hespérides; mais, comme il n'y a rien de parfait dans le monde, ces jardins sont mal entendus en bien des endroits (les Italiens étant à cet égard fort inférieurs aux Français), et encore plus mal entretenus. On a laissé dépérir les jets d'eau, et deux fort vilaines tours gâtent beaucoup l'aspect.

L'isle Mère, quoiqu'elle soit mieux située et qu'elle ait un plus grand jardin que l'isle Belle, ne la vaut pas. A ces défauts près, les isles Borrhomées sont à mon sens un vrai séjour d'Épicure et de Sardanapale. Cependant, quand il fallut prendre la peine de repartir, nous commençâmes à nous plaindre, et à retrouver que c'étoit trop de faire cent milles et dépenser vingt-cinq sequins pour voir une bagatelle à peindre sur un écran. La violence du vent avoit grande part à ces murmures; mes trois camarades se firent porter en terre-ferme par le plus court chemin.

Pour moi, je restai dans la barque, et j'en fus quitte pour être bercé d'importance, et bien mouillé par une poussière fine et humide que la bise élevoit des vagues; mais aussi je n'eus pas une route à faire à pied entre les rochers, au milieu du mois de juillet, par le soleil d'Italie. Nous nous rejoignîmes au bout de quelque temps, et, repassant sur nos traces, arrivâmes ici; pas un de nous ne voulant maintenant pour beaucoup n'avoir pas vu les isles en question. Cette variété de sentiments vous est rapportée en cette occasion pour en faire une application générale à toutes les autres. Quand on a de la peine, on enrage d'être venu; quand on a un moment de plaisir, on ne songe plus à la peine, et ainsi alternativement. Mais, me direz-vous, duquel a-t-on le plus de plaisir ou de peine? Ma foi! cela seroit bien égal, si ce n'est que la peine finie s'efface absolument de la mémoire, au lieu que le plaisir dont on a joui occupe toujours agréablement. Bref, me voilà de retour à Milan pour en partir dans deux jours à mon grand regret; car les Milanais sont les meilleurs gens d'Italie, si je ne me trompe, pleins de prévenance, et qui nous ont traités avec toutes sortes de bonnes ma-

nières : leurs mœurs ne diffèrent presqu'en rien de celles des Français.

J'ai des compliments à vous faire d'un habitant de Milan, nommé M. de Laforest, demeurant ci-devant à Tournus. Il est arrêté ici depuis plusieurs années par une galanterie ; et, en faveur de la bonne Blanay, il m'a fait présent de vin de Bourgogne, chose plus admirable ici que toutes les peintures de l'univers ; car on s'épuiseroit en vain le cerveau pour imaginer à quel point les vins de Lombardie sont détestables.

LETTRE X.

A M. LE PRÉSIDENT BOUHIER.

Je veux vous faire part, mon cher président, d'une espèce de phénomène littéraire dont je viens d'être témoin, et qui m'a paru *una causa piu stupenda* que le dôme de Milan. J'ai manqué en même temps d'y être pris sans vert. Je reviens de chez la *signora Agnery*, où je vous avois dit hier que je devois aller. On m'a fait entrer dans un grand et bel appartement, où j'ai trouvé trente

personnes de toutes les nations de l'Europe ; rangées en cercle, et mademoiselle Agnery toute seule avec sa petite sœur assise sur un canapé. C'est une fille de dix-huit à vingt ans, ni laide ni jolie, qui a un beau teint, un air fort simple et fort doux. On a d'abord apporté force eau glacée, ce qui m'a paru un prélude de bon augure. Je m'attendois en y allant que ce n'étoit que pour converser tout ordinairement avec cette demoiselle ; au lieu de cela, le comte Belloni, qui m'y amenoit, a voulu faire une belle harangue à cette jeune fille, en latin, pour être entendu de tout le monde. Elle lui a fort bien répondu. Après quoi, ils se sont mis à disputer en la même langue sur l'origine des fontaines, et sur les causes du flux et reflux que quelques-unes ont comme la mer. Elle a parlé comme un ange sur cette matière ; je n'ai rien ouï là-dessus qui m'ait plus satisfait. Cela fait, le comte Belloni m'a prié de disserter de même avec elle sur quel sujet il me plairoit, pourvu que ce fût un sujet philosophique ou mathématique. J'ai été tout stupéfait de voir qu'il me falloit haranguer imprômptu, et parler pendant une heure en une langue dont j'ai perdu l'usage : cependant, vaille

que

que vaille, je lui ai fait un beau compliment; puis nous avons disputé d'abord sur la manière dont l'ame peut être frappée des objets corporels, puis les communiquer aux organes du cerveau; et ensuite sur l'émanation de la lumière et sur les couleurs primitives. Loppin a disserté avec elle sur la transparence des corps et de certaines lignes courbes géométriques où je n'ai rien entendu. Il lui parla en français, et elle lui demanda la permission de lui répondre en latin, craignant que les termes d'arts ne lui vinssent pas aisément à la bouche en langue française. Elle a parlé à merveille sur tous ces sujets, sur lesquels assurément elle n'étoit pas plus prévenue que nous. Elle est fort attachée à la philosophie de Newton, et c'est une chose prodigieuse de voir une personne de son âge savoir des points aussi abstraits. Mais, quelque étonnement que m'ait donné sa doctrine, j'en ai peut-être encore davantage de l'entendre parler latin (langue à coup sûr dont elle ne fait que bien rarement usage) avec tant de pureté, d'aisance et de correction, que je puis dire n'avoir jamais lu de livre latin moderne écrit d'un aussi bon style que ses discours. Après qu'elle eut

répondu à Loppin, nous nous levâmes, et la conversation devint générale : chaque personne lui parloit en langue de son pays, et elle répondit à chacun dans leur langue propre. Elle me dit qu'elle étoit très-fâchée que cette visite eût ainsi pris la forme d'une thèse; qu'elle n'aimoit point du tout parler de pareilles choses en compagnie, où, pour une personne qui en étoit amusée, vingt en étoient ennuyées, et que cela n'étoit bon qu'entre deux ou trois personnes de même goût. Ce discours me parut au moins d'aussi bon sens que les précédents. Je fus très-fâché d'entendre dire qu'elle vouloit se mettre dans un couvent; ce n'est pas par besoin, car elle est fort riche. Après que nous eûmes causé, sa petite sœur joua sur le clavecin, comme Rameau, des pièces de Rameau et d'autres de sa propre composition, et chanta en s'accompagnant.

Faute d'avoir su que le cabinet du comte Mezzabarba, si riche en médailles antiques, avoit été transporté de Milan à Pavie, nous séjournâmes assez inutilement dans cette ville sans y voir ce qu'il y avoit de plus curieux. Quant au cabinet de Setalla, si célèbre dans toutes les relations de Milan,

il a le sort de tous les cabinets, qui est de dépérir peu-à-peu. Les héritiers du chanoine Setalla ont vendu ou donné une partie des raretés qui le composoient. On peut pourtant s'amuser encore de quelques bonnes choses qui restent dans les huit ou dix salles qui composent le cabinet, et qui sont remplies de beaucoup de chiffonneries. On y voit encore plusieurs belles agathes, onyx antiques, de la pierre et de la toile d'amianthe qu'on jette dans le feu pour la blanchir, diverses machines pour le mouvement perpétuel; l'une desquelles est composée d'une balle de plomb qui, après être descendue très-long-temps le long d'une longue ligne spirale, tombe dans un canon de pistolet qui, au moyen d'un ressort comprimé par la chûte de la balle, l'attire contre un dôme incliné qui la fait rejaillir dans un entonnoir, d'où elle coule sur la ligne spirale, et toujours de même; un plat-bassin d'ambre jaune, large de deux pieds et fort mince; des morceaux de momie d'Egypte; des idoles, des dyptiques, sans parler des basilics longs de cinq ou six pieds, et autres pauvretés du pays, des tapisseries, non plus que d'une armoire de laquelle tout d'un coup il sort une effroyable figure de

démon qui se met à rire, à tirer la langue et à cracher au nez des assistants, le tout avec un énorme bruit de chaînes de fer et de rouages, fort propres à causer une grande épouvante aux femmes à qui souvent on l'a fait voir.

Voici ce que je puis dire au sujet de l'argument qu'on a prétendu tirer d'un manuscrit d'Anastase sur l'existence de la fabuleuse papesse Jeanne. Quelques-uns se fondent en partie sur un manuscrit d'Anastase, le bibliothécaire, presque contemporain de la papesse, et qui contient son histoire. L'un d'eux assure que l'on tient ce manuscrit dans l'obscurité, et que, ayant demandé à le voir, on le lui avoit refusé. C'est une façon aisée de se dispenser d'en rapporter les paroles ; mais, au cas que cela soit vrai, je puis dire que j'ai été plus heureux. Le docteur Saxi m'a communiqué sans difficulté tous les manuscrits d'Anastase, au nombre de trois, et j'ai bien exactement vérifié ce qu'il contient, par où l'on pourra juger s'ils sont favorables ou non à la fable de la papesse Jeanne.

L'ancien manuscrit est de la plus haute antiquité ; il y a lieu de croire qu'il a été écrit

du vivant même de son auteur ; mais il ne parle ni de la papesse ni il n'en peut parler, parce que, au lieu d'aller jusqu'au milieu du neuvième siècle, temps auquel on place la papesse, il finit avant la fin du huitième, au pape Etienne, prédécesseur de Paul; et même ce manuscrit, le plus ancien qu'il y ait de la vie des papes, a donné un juste sujet de doute qu'Anastase fût l'auteur des vies des papes postérieurs à Etienne que l'on lui attribue. On peut voir ce que Muratori a écrit là-dessus, et sur l'ancienneté de ce manuscrit, dans son recueil des histoires d'Italie.

Le deuxième manuscrit n'est pas original. On lit à la tête, qu'un particulier, du nom duquel je ne me souviens pas, ayant trouvé dans le siècle dernier un ancien manuscrit d'Anastase, chez des religieux bénédictins qu'il nomme, l'a fait copier en imitant le vieux caractère, pour en faire présent à la bibliothèque de Milan. Autant que l'on peut en juger, si le caractère est bien imité, l'original est du douzième siècle ; la papesse n'y est point mise dans l'histoire des papes, ni à leur rang, mais entre Léon III et Benoît III. Il est écrit en marge que c'est entre ces deux papes que l'on a voulu faussement

placer la prétendue papesse Jeanne, etc. Reste à savoir si cette note est dans l'original ou non; ce que je puis dire, c'est qu'elle est écrite du même caractère imité de l'antique, que le corps du livre.

Quant au troisième manuscrit, il n'est que du quatorzième ou quinzième siècle; c'est celui-là, et non le premier, qui contient l'histoire de la papesse: Voici le passage où j'ai conservé l'orthographe et la ponctuation vicieuse. Il est rapporté entre Léon IV et Bénoît III, 106e pape: la papesse est aussi mise à la 106e place.

Manuscrit, C. *n*°. 204.

C V I.

« Post hunc Leonem Joannes Anglicus na-
» tione Maguntinus, sedit ànnis duobus
» mense uno diebus quator, et mortuus est
» Romæ. Et cessavit episcopatus mense uno.
» Hic ut asseritur fœmina fuit, et in puel-
» lari ætate a quodam sur amasio in habitu
» viri athenis ducta sic in diversis scienciis
» profecit, ut nullus sibi par invenire tuo
» adeo ut post Romæ, *Tincum* » (ce mot est copié de l'original comme il est ecrit; je n'ai

pu le déchiffrer ni l'entendre) « legens ma-
» gnos discipulos ut auditores haberet, et
» cum in urbe vita et scientiâ magæ opinio-
» nis esset, in papam concorditer elegitur :
» sed in papatu per Suvon familiarem ibidem
» impregnatur, verum tempus partus igno-
» rans cum de Sancto Petro, in lateranum
» tenderet Augustiata inter Coliseum, et
» Sancti Clementis ecclesiam peperit. Et post
» mortua ibidem ut d^t sepulta fuit. Et quia
» ons. ppâ, cû vadit ad lateranûm, eandem
» viam semper obliquat. Creditur a pluribus
» q'ob destestationem facti hoc faciat nec-
» ponitur in cathalogo pontificum propter
» muliebris sexus de formitatem quantum
» ad-hoc.

C V I.

» Benedictus, etc. ».

On peut juger là-dessus si c'est avec raison que l'on peut s'appuyer de ce manuscrit pour assurer que Scholt et Martin Polonus, premiers auteurs de cette histoire (au moins à ce qu'on écrit), l'ont puisée dans des auteurs plus anciens qu'eux.

On a dit que l'usage où l'on étoit autrefois de faire asseoir le pape nouvellement élu

dans la chaise percée de porphyre, qui est au cloître de S. Jean de Latran, étoit introduit à dessein de s'assurer, par le tact, que l'on n'étoit pas retombé dans l'inconvénient de choisir pour pape une femme. Mais ce ne peut en avoir été la cause, puisque, selon la remarque de Mabillon, cette cérémonie se pratiquoit plus d'un siècle avant que Martin Polonus ne commençât à faire mention de la papesse. On y faisoit asseoir le nouveau pape, pour faire allusion à ces paroles du pseaume de *stercore erigens pauperem*. On la prenoit alors pour une vraie chaise stercoraire, quoiqu'elle ne soit qu'une chaise de bains ouverte par-devant, pour la commodité de ceux qui se lavent.

Il faut encore voir dans la galerie de peinture à l'ambroisienne un énorme livre *in-folio*, dont on a refusé un tel prix, que je n'ose vous le rapporter. Ce sont les dessins, avec les explications, de toutes les machines imaginables, soit de guerre, soit de statique, le tout dessiné et écrit de la propre main de Léonard de Vinci. Il y a aussi un grand nombre de volumes de dessins originaux de différents maîtres.

LETTRE XI.

A M. DE BLANCEY.

Route de Milan à Véronne.

MÉMOIRE SUR MANTOUE.

Nous partîmes conduits par des voituriers qui doivent nous mener jusqu'à Venise. Cette allure, quoique bonne, ne vaut pas la poste à beaucoup près ; mais le calcul que j'ai fait, que, vu la difficulté qu'il y a d'avoir la cambiature, la poste nous reviendroit, pour le reste du chemin que nous avons à faire, à plus de vingt à vingt-deux mille Jules, c'est-à-dire, à 12,000 livres de France, m'en a fort dégoûté. Cependant il faudra bien en sauter le bâton, si les voituriers ne nous accommodent pas, ce qui est plus que probable ; cette race étant la plus méchante qui ait jamais rampé sur la face de la terre.

Je ne puis trop exalter la beauté des routes et de tout le pays Milanais, riche et fécond, par-tout planté de beaux arbres, et coupé d'une quantité de canaux entre lesquels on

marche presque toujours. Voilà la route qu'on a jusqu'à Mantoue. Je ne suis pas surpris qu'un aussi beau pays ait excité de si fréquentes disputes pour savoir qui le posséderoit.

Le premier endroit de remarque que nous trouvâmes sur la route est Marignan (1). Marignan.

Lody. La dînée fut à Lody (2), ville médiocre, ceinte, pour toute fortification, d'une muraille sur un rempart élevé, les autres ouvrages sont peu de choses et tombent en ruine. Les maisons sont basses, les rues larges et désertes, si ce n'est dans le centre de la ville. Je tirai inutilement mes tablettes, car je ne trouvai rien à noter. Cependant ceux qui n'auront rien à faire de mieux,

---

(1) La bataille qui porte ce nom dura trois jours. Le maréchal de Trivulce, un des généraux les plus distingués de son siècle, l'appeloit le combat des géants, à cause de la grande stature des Suisses, qui faisoient la force principale de l'ennemi. François I[er], qui y fut vainqueur, dormoit la seconde journée sur l'affût d'un canon, une heure avant que l'action ne commençât.

(2) Lody, remarquable par le combat qui s'est livré sur son pont dans cette dernière guerre. Buonaparte y fit des prodiges de valeur, ainsi que tous ceux qui combattirent sous ses ordres.

pourront aller voir la cathédrale ridiculement construite, l'*Incoronata*, et la maison de Baynes qui est assez belle.

Castiglione, assez joli bourg, que l'on trouve avant que d'arriver à Pizzighitone, étoit le terme de notre journée, après avoir fait quarante mille depuis Milan. Castiglione.

Pizzighitone et Gherra sont deux places qui, pour ainsi dire, n'en forment qu'une, partagée par la rivière d'*Adda*, et connue sous le nom de la première, quoique celle-ci ne soit, à parler vrai, que le fort, et que Gherra d'Adda soit la ville. Elles communiquent par un grand pont de bateaux jeté sur l'Adda, belle rivière, qui dans cet endroit forme un long et large canal revêtu d'un et d'autre côtés. Les ouvrages de ces places, autant que j'en ai pu juger, m'ont paru meilleurs que ceux d'aucune ville de Lombardie, sur-tout ceux de Pizzighitone qui ont encore été augmentés par le roi de Sardaigne après la prise de cette place. Nous allâmes à l'ordinaire voir l'attaque, c'est du côté de Gherra d'Adda, dont le clocher, un peu mal efficié par le canon, n'est pas encore tout-à-fait raccommodé. Il faut convenir que depuis là le pays n'est pas d'une si grande Pizzighitone.

beauté qu'ailleurs, quoiqu'une contrée pût fort bien s'en faire honneur.

La route de la matinée fut bientôt faite. Nous étions partis de si bonne heure, que, dès sept heures et demie du matin, *savez-vous bien, monsieur*, que j'étois dans Crémone (1).

Crémone.

Cette ville qui depuis la campagne se présente assez bien, ne tient pas ce qu'elle promet quand on y est entré. Les bâtiments sont peu de chose; les rues larges et droites sont désertes, et les endroits les plus vantés me parurent fort médiocres. La ville est grande à peu-près comme Dijon, et partagée par un sale et méchant filet d'eau, que quelques rélations libérales honorent du nom de superbe canal. Je ne vous entretiendrai pas d'une dispute que j'eus avec un colonel hongrois, commandant de la ville, qui, après nous avoir pris pour des capitaines espagnols qui venoient débaucher ses troupes, voyant qu'il étoit bien fort trompé, chercha à nous

(1) Ville surprise à la pointe du jour par le prince Eugène, qui en fut repoussé. Les Français furent obligés de se battre en chemise à la pointe du jour; quoique inférieurs à l'ennemi, ils le chassèrent de rue en rue jusqu'à ce que la ville fût évacuée.

faire une querelle d'allemand dans notre qualité de Français. Tant y a que nous nous quittâmes réciproquement fort mécontents l'un de l'autre, et qu'au sortir de chez lui je fus voir la cathédrale, dont je ne fus non plus fort satisfait. Près delà est une haute tour sur laquelle je montai, parce qu'elle passe pour la plus haute de l'Europe. Je crois que l'on pourroit se contenter de dire qu'elle est la plus haute de la ville; tout ce que je puis faire pour elle est de lui accorder une hauteur égale à celle des tours de Notre-Dame de Paris : il y a quatre cents quatre-vingt-dix-huit marches jusqu'au sommet au-dessus de la cloche. La vue depuis là est fort étendue, et n'est pas fort agréable; tout le pays qu'on découvre, tout beau qu'il est, ne paroît qu'une forêt, étant trop couvert d'arbres : ce qu'il y a de mieux est le cours du Pô, qu'on voit serpenter fort au loin.

Les églises de S. Pierre et de S. Dominique sont assez belles et assez bien ornées, pour Crémone s'entend ; car toutes ces sortes de choses sont de relation : c'est une observation générale qu'il faut faire sur toutes mes narrations. Je cite telle chose dans un endroit que je n'aurois garde de rapporter dans un

autre, et tel édifice se fait distinguer à Crémone qui ne seroit pas regardé à Gênes. Pour en revenir aux deux églises dont je vous parlois, la première a un buffet d'orgue qui peut passer par-tout pour beau; l'autre a au fond du chœur une Adoration, par *Pamphila*, d'un coloris distingué, et vis-à-vis sur la grande porte un S. Dominique, par *le même*. Dans la croisée de la gauche sont deux bons morceaux d'*Antonio del Campo*.

Les Augustins ont un portail d'architecture à la lombarde, propre à donner une idée du goût de cette vieille nation. Ils ont aussi un des meilleurs tableaux du *Perrugin* que je connoisse, vis-à-vis duquel est une chapelle pleine de statues grotesques, mais bien faites, représentant la passion, par *Barberini*. Il y a là, à ce qu'on me dit, une belle bibliothèque; mais les moines étoient au réfectoire, et il y avoit de l'absurdité à prétendre les en tirer pour aller voir des livres: on me montra aussi la maison où le maréchal de Villeroy fut fait prisonnier.

Au sortir de Crémone nous retrouvâmes nos canaux et notre plaine plus belle que

jamais. Les villageois étoient actuellement occupés à faucher les prés pour la troisième fois ; on les fauche une quatrième, puis on met le bétail dedans pour les engraisser.

Après avoir fait trente-six milles dans notre journée, nous trouvâmes *Bozzolo*, petite ville qui a des fortifications assez bien revêtues, mais sans fossés : elle appartient au prince de Guastalle. Bozzolo.

Le lendemain, après avoir traversé Saint-Martin de Bozzolo, petite ville tout-à-fait à mon gré, nous passâmes la rivière d'Oglio sur un grand pont de bois que les Français ont construit en dernier lieu. Je crois qu'il y a un péage ; mais les gardes ne furent ni si mal avisés, ni si peu reconnoissants que de vouloir l'exiger de nous. Au bout de quelque temps le lac supérieur se fit voir, et nous cheminâmes sur la chaussée qui règne entre les marais ; ce que l'audacieux Villars, avec toute notre armée, n'avoit pu faire en trois ans de guerre, je le fis sans résistance, c'est-à-dire, que j'entrai triomphant dans Mantoue, distant de Bozzolo de quatorze milles (1). St-Martin de Bozzolo. Mantoue.

---

(1) La prise de Mantoue par Buonaparte a décidé

Je ne sais quelle idée on a eu de bâtir une ville dans un pareil endroit ; car bien qu'elle ne soit pas, comme on le dit souvent, au milieu du lac, mais au bord, elle est tellement engagée dans les marais, qu'on ne peut l'aborder même du côté praticable, que par une étroite chaussée où est la force naturelle de sa situation. Ses ouvrages et la citadelle ont bon air, de sorte qu'à moins de savoir, comme d'Allery, tous les stratagêmes de Frontin, il paroît presque impossible de prendre de force une pareille place. Elle est un peu plus grande que Crémone, sale et puante dans les quartiers bas, c'est-à-dire, presque par-tout ; elle paroît assez commerçante et peuplée : elle n'est bâtie ni bien ni mal.

Je ne fus pas plutôt arrivé, que je m'embarquai au plus vîte sur le lac, pour aller voir le village et la maison où est né Virgile. On a bâti sur la place un château qu'on m'avoit fêté, où je comptois trouver des choses

---

du sort de l'Italie. Depuis que les Autrichiens n'ont plus eu cette forteresse presque imprenable, la république cisalpine s'est élevée sur les ruines de cette maison d'Autriche.

dignes d'un homme qui a tant honoré sa patrie. Je n'y vis autre chose qu'une maison de campagne assez propre, où il n'est pas la plus petite question de Virgile. Le village s'appelle cependant *Virgiliane*. Je demandai pourquoi aux gens du lieu? Ils me répondirent que ce nom venoit d'un ancien duc de Mantoue, qui étoit roi d'une nation qu'on appelle les Poëtes, et qui avoit écrit beaucoup de livres qu'on avoit envoyés en France. Bref, ces ignorants Mantouans n'ont pas élevé le moindre monument public à ce prince de la poésie; et tout l'honneur qu'ils lui font aujourd'hui, est de faire servir son image à la marque du papier timbré. Ils n'ont rien fait non plus pour Jules Romain, qui est mort chez eux, après avoir consacré ses talents à l'embellissement et à la sûreté de leur vie.

Le palais du T. est un des principaux ouvrages de ce fameux peintre. C'est lui qui a fait le dehors ainsi que le dedans; mais ce dehors, quoique assez beau, ne m'a pas paru un grand chef-d'œuvre. C'est une grande cour quarrée, environnée de quatre corps de logis massifs d'ordre dorique, d'où l'on entre dans un péristile massif aussi, mais noble.

Les colonnes y sont assemblées par quatre; il est décoré de statues, bas-reliefs et fresques, et donne sur un jardin médiocre, mais bien terminé par un bon morceau d'architecture rustique. La maison ne contient pas le moindre meuble et personne ne l'habite; elle reste a l'abandon, tout ouverte comme une grange: on iroit cependant bien loin pour trouver d'aussi belles choses faites en ce lieu par *Jules Romain*. Dans la première pièce de l'appartement à gauche, une double frise chargée de bas-reliefs dans le goût de l'antique; et, dans la deuxième, un plafond, partie fresque, partie mosaïque; dans la troisième, il n'y a jamais place pour mettre une chaise; c'est un sallon où *Jules Romain* a représenté à fresque le combat des Dieux et des Titans; les uns accablés de montagnes, les autres lançant des rochers, sont peints tout autour sur les quatre murailles jusqu'en bas. En vérité on ne peut entrer dans cette pièce sans être épouvanté de l'impétueuse imagination, de l'exécution fougueuse et des expressions terribles qui règnent dans cet ouvrage, lequel enlève l'ame, mais sans la toucher; car il n'y a que peu d'agréments. Ce morceau, qui est le triomphe de son auteur, mérite

bien une ample description, et dans l'excès de ma loquèle, je ne me tiendrois pas de la faire, si elle ne l'étoit déjà par Felibien où vous pouvez la voir. Mais que diroit ce grand orateur de la peinture, s'il savoit que cet incomparable sallon a servi en dernier lieu de corps-de-garde à de misérables soldats allemands qui, par les plus tudesques de toutes les barbaries, ont écrit leurs noms et fait mille autres cruautés sur cette peinture?

Dans la première pièce de l'appartement à droite, un Phaëton de clair obscur au plafond; dans la deuxième, un autre plafond composé de mille petits tableaux plus jolis les uns que les autres; dans la troisième, les noces de l'Amour et de Psyché, ouvrage qu'on ne peut se lasser de voir et d'admirer par la beauté du dessin, l'élégance des attitudes, et qui, à tout prendre, ne le cède guères aux Titans: je ne parle pas de la quatrième pièce, parce que la précédente la gâte trop. Mais il faut voir dans la cour une salle réduite à la misérable condition d'écurie, décorée d'un plafond représentant le soleil qui se couche et la lune qui se lève, et tout autour des façons de médailles anti-

ques, figurées en stuc d'une si belle perfection, qu'on en feroit encore volontiers des bagues.

Je sortis de ce palais indigné de le voir si outrageusement négligé, et m'en allai rendre hommage à la petite maison de *Jules Romain*, que je trouvai ornée d'une architecture rustique de très-bon goût. Il y a sur la porte une statue de Mercure, de la plus grande beauté. Mais, si Jules Romain a négligé de se faire une somptueuse habitation, il s'est donné carrière pour se construire un voisinage magnifique, en bâtissant vis-à-vis sa maison le vaste palais de Gonzague, dont la façade marque bien le génie entreprenant de celui qui l'a fait. Au-dessus d'un premier étage de rustique, il a placé, au lieu de colonnes, une longue suite de colosses grotesques, qui portent sur leurs têtes un ordre dorique surmonté d'un entablement ou haute architrave de même. Que toute l'architecture de tous les palais de Gênes vienne se mettre à genoux devant celle-ci ! Il est plein d'une quantité de tableaux que je vis fort rapidement, parce qu'il étoit tard. Seulement il y a un enlèvement de Ganymède, par le *Tintoret*, dans un plafond ; et un Amour,

d'*Annibal Carrache*, dans la ruelle du lit, qui sont deux morceaux de distinction.

La cathédrale est d'une architecture très-noble en-dedans, à quatre rangs de colonnes corinthiennes et deux rangs de pilastres de même, du dessin de *Jules Romain*. Les fresques et plafond du chœur, derrière l'autel, sont ce que j'ai vu en ce genre jusqu'à présent de mieux colorié. Il me semble qu'il y a une assez bonne chapelle à la croisée de la gauche, et au chapiteau une Tentation de Saint-Antoine, par *Paul Véronèse*, avec deux Batailles, de *Campi*. A Saint-Christophe, ce gros bonhomme de saint, par *Jules Romain*. A Saint-Sébastien, la figure du maître de la maison, assez bonne; et une Multiplication des pains, de l'*Ecole de Véronèse*.

Le palais du duc de Mantoue est si peu de chose, quant aux bâtiments, qu'on ne voudroit pas le prendre pour une maison de marchand; mais les logements sont fort vastes. Celui de la duchesse est tout démeublé, et non celui du duc qui sert au gouverneur de l'empereur, quand il en a un; au reste on a laissé-là ce que l'on n'a pu emporter. Toutes les curiosités dont les cabinets étoient remplis ont été enlevées; mais il reste dans

l'appartement d'excellentes peintures, savoir : à la première pièce, six grands morceaux, du *Vieux Palme*, et sur la cheminée, le Festin chez le pharisien, par le *Titien* : excellents; une Suzanne, de *Lorioles* : bon ; quatre grandes et admirables pièces, de *Jules Romain*, formant la frise. Dans la troisième, cinq grands morceaux, du *Tintoret* ; deux, du *Guerchin* ; la frise en quatre pièces, de *Jules Romain*, peinte sur cuivre. Dans la quatrième, la Chûte des géants, par *Palma*, et une Bataille, par *Campi*. Dans la galerie, le plafond et la frise, de *Jules Romain* ; deux bas-reliefs sur les portes : c'est ce qu'il y a de plus beau dans la maison que ces deux morceaux. A la chapelle, dont la façade est assez bonne, la Magdeleine lavant les pieds de Jésus-Christ, par le *Titien*.

Le manège et le théâtre sont les deux meilleurs morceaux de ce palais. Le premier est d'un excellent ordre dorique rustique, par *Bibiena* ; le second est très-bien orné et doré, a cinq rangs de loges : chaque loge d'un même rang, allant en dégradation pour que celles du devant ne dérobent point la vue de celles du derrière. En face du théâtre, cinq beaux balcons en saillie. Je vous expli-

querai plus au long cette construction, quand il sera question d'accommoder le nôtre.

Voilà où j'en étois sur l'article de Mantoue, et je comptois, au grand détriment de vos oreilles, charger mon journal de quantité d'autres remarques sur cette ville, dont je trouve que l'on n'a pas assez parlé, lorsqu'on est venu en hâte nous avertir que la nouvelle venoit d'arriver que les Vénitiens posoient des barrières sur leurs confins, à cause des vaisseaux de Hongrie et de Dalmatie qui venoient à la foire de Senegaglia, dans l'État du pape, ce qui étoit suspect de peste; de sorte que, dans un moment, la communication avec Venise seroit barrée, et que rien n'y entreroit plus sans faire la quarantaine. Rien de plus pressé que de nous jeter dans nos chaises pour prévenir le temps fatal. Nous avons passé la grande chaussée de Mantoue, et enfilé une allée droite à perte de vue. Enfin, sans mal ni douleur, me voici à Villa-Franca, première bourgade de l'État vénitien, où nous pourrons laisser passer l'excessive chaleur. Comme je ne m'endors point sur mes commodités, j'ai découvert une bonne église bien fraîche, où, m'étant fait apporter une chaise et une table,

Villa-Franca.

j'y suis actuellement en veste et en bonnet occupé à vous écrire. Les bonnes gens qui passent entrent pour me voir ; j'en suis tout entouré. En voilà un qui me demande ce que je fais, et je lui persuade que je suis si charmé de la propreté de leur église, que j'en fais une description pour bâtir une chapelle pareille dans le serrail ; mais je vais les quitter, et vous aussi, pour aller un peu dormir avant que de repartir.

Poiche da quattro lati ho pieno il foglio finio il scritto, e addormentarmi voglio.

LETTRE XII.

AU MÊME.

Véronne..... Vicence.

PESTE soit de la politique vénitienne qui nous fit courir hors de propos par la chaleur ! Ce n'est pas que ces messieurs aient à craindre la peste par les vaisseaux qui viennent à la foire de Senegaglia ; mais ces mêmes vaisseaux apportent du Levant des marchandises dont le commerce se fait à Venise même. Ils ont voulu par cet édit nuire à la foire

autant qu'ils pourroient, en empêchant ces marchandises d'entrer chez eux, et leurs sujets d'aller s'en fournir ailleurs à bon compte. Nous poursuivîmes notre route sur le chemin de Véronne (à 24 milles de Mantoue), Véronne. qui s'apperçoit de fort loin, de façon qu'on la croiroit située au pied des Alpes, bien qu'elle en soit à une assez forte distance (1). Quand on en est proche et qu'on la voit à plein avec l'enceinte de ses murs, elle paroît grande comme un géant; mais, en la parcourant en dedans, on y trouve des rues larges comme elles sont longues ailleurs, et plusieurs places vuides, dans chacune desquelles

---

(1) C'est à Véronne que les Vénitiens ont préparé leur perte. Pendant tout le cours de la guerre, ils avoient affecté de rester fidèles à l'alliance des Français, quoiqu'ils eussent donné retraite dans cette ville au frère de Louis XVI, et qu'ils l'eussent reçu noble vénitien. Quand ils l'obligèrent à quitter cet asyle, leur aversion contre la république française n'en fut que plus dissimulée; elle éclata par l'assassinat de plusieurs de nos soldats dans les hôpitaux de Véronne. Dès ce moment, la perte de ce Gouvernement perfide fut jurée, et tout le territoire vénitien fut en partie réuni à la république cisalpine, et le reste cédé à la maison d'Autriche. Ainsi a fini un des plus anciens Gouvernements de l'Europe.

on bâtiroit une fort honnête bourgade : aussi n'est-elle pas peuplée à proportion de son étendue. Le centre de la ville est seulement vivant, commerçant, tout rempli d'artisans de toute espèce, et sent bien son état républicain. Les maisons sont les unes sur les autres dans cet endroit, ayant à toutes leurs fenêtres de grands balcons de fer en saillie, couverts de treilles et chargés de planches, qui le sont elles-mêmes de gros pots de fleurs ou d'orangers. On se promène par la ville dans les jardins de Sémiramis, non sans danger de se voir, au moindre vent, coëffé d'une demi-douzaine de ces pots ; c'est une fort mauvaise police. L'on s'apperçoit encore du voisinage de Venise à la vue d'une quantité de belles figures de femmes, grandes, grosses, grasses et blanches, telles qu'on les voit dans les tableaux de *Paul Véronèse*, qui n'a pas manqué d'originaux à imiter, les Vénitiennes ayant la réputation d'être les plus belles femmes de l'Europe.

On n'a rien de mieux à faire, quand on arrive, que d'aller à la comédie pour se délasser ; c'est ce que nous fîmes à Véronne. Je ne m'accoutume pas à la modicité du prix des spectacles. Les premières places ne coûtent

pas 10 sous; mais la nation italienne a tellement le goût des spectacles, que la quantité des gens et du menu peuple qui y vont produit l'équivalent et tire les comédiens d'affaire. Il ne faut pas être en peine de trouver des places à la comédie de Véronne, on la représente au milieu de l'ancien amphithéâtre : il y a de quoi placer trente mille personnes. Il fut plein, il y a quelques années, lors d'une fête que l'on donna à madame la duchesse de Modène : ce devoit être un beau coup-d'œil. Je ne sais comment ces gens-là faisoient leurs constructions, mais j'ai éprouvé que du haut des degrés, bien qu'on soit fort éloigné des acteurs, on les entend presque comme de près. Je n'ai jamais vu tant de moines à la procession qu'il y en avoit à la comédie. Je n'y vis point de jésuites, et je m'informai s'ils n'y alloient pas. Un prêtre, placé à côté de moi, me répondit que, bien qu'ils fussent plus pharisiens que les autres, ils ne laissoient pas d'y venir quelquefois. Les dames n'y vont pas non plus en grand nombre. J'y en ai cependant trouvé tous les jours; elles sont assises comme les autres dans l'arêne au milieu d'un tas d'hommes. Les pièces des Italiens, quoique essen-

tiellement méchantes de tous points, ne laissent pas de me réjouir par la quantité d'évènements dont elles sont chargées, par les mauvaises plaisanteries dont j'ai pris le goût en fréquentant votre excellence, et par le jeu des acteurs. Les troupes du pays sont même à mon gré meilleures que celles qui sont transportées à Paris et dans nos provinces. Mais ce qui m'a surpris de plus en plus, quoique je l'aie vue tous les jours, c'est une jeune danseuse qui s'élève au moins aussi haut et aussi fort que Gavilliers, qui fait vingt entrechats de suite, sans se reprendre, battus à huit, et de même de tous les entrepas de force qu'on admire dans nos maîtres; de sorte qu'à l'égard de la légèreté, la Camargo auprès d'elle est une danseuse de pierre de taille. En général les danseuses de ce pays-ci sont beaucoup plus fortes et plus élevées que les nôtres, mais voilà tout; ne demandez aux danseurs ni graces, ni bras, ni bon goût, ni grande précision, seulement ils rendent d'ordinaire fort bien le caractère de l'air qu'ils dansent.

Que je n'oublie pas de vous dire la surprise singulière que j'eus à la comédie la première fois que j'y allai. Une cloche de la ville ayant

sonné un coup, j'entendis derrière moi un mouvement subit tel que je crus que l'amphithéâtre venoit en ruine, d'autant mieux qu'en même temps je vis fuir les actrices, quoiqu'il y en eût une qui, selon son rôle, fut alors évanouie. Voici la cause de ce trouble et de mon étonnement : l'*angelus* ou le *pardon* venoit de sonner, toute l'assemblée s'étoit promptement mise à genoux tournée vers l'orient ; les acteurs s'y étoient de même jetés dans la coulisse. L'on chanta fort bien l'*ave*, *Maria* ; après quoi l'actrice évanouie revint, fit fort bien la révérence ordinaire après l'*angelus*, se remit dans son état d'évanouissement, et la pièce continua. Il faudroit avoir vu ce coup de théâtre pour se figurer à quel point il est original.

Puisque je suis actuellement dans l'amphithéâtre, j'ai envie de vous en parler tout de suite. Je me confirme dans l'idée qu'il n'y a eu que les Romains qui aient su faire des ouvrages publics : je ne me lasse point, sur ce que j'ai vu, d'admirer leurs projets et leur exécution. Cependant j'en ai bien d'autres plus beaux encore. Le monument en question est fort bien conservé en-dedans ; c'est-à-dire, quant à l'arêne et aux gradins qu'on

a eu grand soin de réparer ou de refaire à neuf en plusieurs endroits. Misson a raison dans sa dispute avec d'autres voyageurs, de soutenir que le nombre des degrés est de quarante-quatre. Je les ai comptés et recomptés malgré mes jambes; car ils ont un grand pied de haut, mais il donne trop d'enceinte à la dernière marche. Je l'ai fait compter plus d'une fois, il ne s'y est toujours trouvé que environ cinq cents pas de tour. Pour ce qui est des galeries et de la vaste enveloppe extérieure, elle est tellement détruite que, des soixante-douze portes dont elle est composée, il n'en reste que quatre numérotées 64, 65, 66, 67. On croit que la statue antique qui est au théâtre de l'académie étoit sur une de ces portes, et qu'il y avoit sur chaque porte une pareille statue (*****) (1). Trois hauts étages d'arcades d'une espèce de dorique rustique fort massif, ainsi qu'il convient à un si gros bâtiment. Sa structure, pour la distribution des entrées et la commodité de se ranger, est imaginée à merveille; mais cela seroit trop long à décrire.

Cette ville a un amour décidé pour les

(1) Lacune dans l'original de la lettre.

antiques, et en contient un assez bon nombre, comme quelques arcs de triomphe, l'un desquels s'appelle l'arc de Vitruve, quoiqu'il y ait travaillé comme moi ; et plusieurs ruines d'aqueducs et de théâtres que j'ai négligé de voir. Il faut voir près de l'Adige, les ruines d'une ancienne naumachie. Mais ce qu'il y a de mieux en ce genre, est le recueil que vient de faire faire le marquis Scipion Maffei au-devant du théâtre moderne. Il fait construire un cloître de sept pieds de haut seulement sous le plafond, lequel enveloppe toute la cour. Il est ouvert en-dedans par un rang de colonnes corinthiennes ; et d'un autre côté la muraille n'est composée, pour ainsi dire, que de bas-reliefs et inscriptions antiques, grecques et latines, arrangées avec une industrie fort agréable. A Boulevice, on peut avoir ramassé dans ce lieu, près de deux mille pièces antiques, grandes ou petites, bonnes ou mauvaises, y compris les cippes, chapiteaux ou autres fragments qui, n'étant pas faits pour être infixés dans le mur, ont été posés entre les colonnes. Le théâtre qui fait face à cette cour, est un grand bâtiment qui se présente par un beau péristile d'ordre ionique :

il n'y a que cela de beau. Au-dessus, on a élevé le buste du marquis Maffei, quoique vivant. Je ne l'ai point trouvé à Véronne, dont je suis très-fâché ; mais je compte le joindre à Rome, et faire usage des lettres que j'ai pour lui. L'intérieur du théâtre est composé d'une quantité de salles peu jolies où l'on tient tous les jours la conversation, les académies de jeux, de beaux esprits, etc. Cette académie s'assemble fort rarement : on la nomme des Philarmoniques. Son institution avoit pour but de renouveller la musique ancienne. Les académiciens devroient savoir jouer du *barbitus*, de la *cithare* ou du *sistre* ; mais, comme beaucoup d'autres académiciens, ils ne font rien de ce qu'ils devroient faire : de sorte que je fus frustré de l'espérance que j'avois conçue de voir exécuter une cantate dont les paroles seroient de *Pindare*, et la musique de *Thimoté*. Les salles sont remplies de statuts de l'académie écrits, d'une manière fastueuse, en style des loix des douze tables, et de tous les portraits des académiciens. Mais au diable si l'on y voit ceux de Pline le naturaliste, ni de Catulle, leurs compatriotes ; ce qui cependant n'auroit point fait de tort à l'académie.

J'ai

J'ai vu depuis les statues de Pline, de Catulle, de Vitruve, de Cornelius Nepos et d'Æmilius Macer, sur la façade du palais du conseil ; celle de Jérôme Fracastor est au-dessus de l'arc barbare. On trouve aussi dans le même palais de l'academie, le théâtre effectif de l'Opéra qui ne vaut pas celui de Mantoue ; mais plus beau cependant qu'aucun qui soit en France. Vis-à-vis le théâtre est le palais de la Grande-Garde, construit d'un grand goût d'architecture, par le *Palladio* ; mais il est demeuré imparfait. Il donne sur la principale place, au milieu de laquelle la statue de la ville de Venise, en habit de doge, est assise sur un piédestal en marque de souveraineté.

Véronne est traversée, dans sa plus grande longueur, par l'Adige, rivière large, rapide et blanchâtre comme toutes celles qui descendent des Alpes, c'est-à-dire, comme les plus considérables de l'Europe. On voit en face sur la colline, de l'autre côté de l'eau, le château Saint-Pierre, des jardins et autres constructions qui, joints à la figure des bâtiments sur la rivière, lui donnent à mon gré de la ressemblance avec la ville de Lyon, du côté de Fourvières. On passe la rivière sur

quatre ponts de pierre, qui n'ont rien de remarquable. Les maisons, pour la plupart, étoient peintes à fresque, de la main de *Véronèse* ou de ses élèves; mais tout cela est tellement effacé, que l'on n'y voit presque plus rien. Les endroits qui paroissent font regretter ceux qui ont péri. Voici à mon ordinaire le mémoire de ce que j'ai remarqué de plus curieux dans les maisons publiques ou particulières :

La cathédrale est assez grande et dégagée. Il y a à gauche en entrant, un tombeau joliment orné, mais qui ne m'a pas tant inspiré de considération que celui de mon ami le cardinal *Noris*, quoique beaucoup plus simple. Près du premier, est une Assomption, du *Titien*, qui a été belle, mais qui est maintenant fort enfumée; et auprès du second, dans une chapelle, un Crucifiement à fresque, contenant une prodigieuse quantité de figures, fait en 1436, par Jacques *Belin*, écolier de Gentil Belin. Ce morceau de peinture veut être considéré, non pour lui-même, mais par rapport à l'histoire de la peinture et au goût du siècle qu'il fait voir, en montrant ce que c'étoit que les choses qu'on estimoit alors, et avec combien

de rapidité cet art s'est tiré de la grossièreté où il étoit plongé, pour produire les choses du monde les plus belles et les plus touchantes. On peut voir aussi dans cette même église, un tableau de *Joconde liberalis*.

A Saint-Anastasie, quelques tombeaux, surtout un des Fregoses, et un autre fait d'un marbre noir et blanc souillé très-singulièrement ; plus, deux statues qui soutiennent les bénitiers, à qui le poids de la charge fait faire une mine tout-à-fait originale. Je n'ai mis cela sur mes registres que par complaisance pour Lacurne qui l'a voulu.

A Saint-George, le Martyr de ce saint, par *Paul Véronèse*, d'un brillant coloris. Jésus-Christ exorcisant un possédé, par *le même* : admirable ; le Baptême de Jésus-Christ, par le *Tintoret* ; la Pentecôte, par le même : assez médiocre ; et un autel à l'antique, par *Carotto* ou *Carlo Lotto*.

Aux Carmes, Jésus - Christ dans un pressoir ; c'est la croix qui fait l'arbre du pressoir. Elle tourne sur deux vis ; Jésus - Christ la tourne lui-même, et son sang qui coule tout autour est reçu dans des calices par les communiants qui sont autour. Ce morceau devroit servir d'acolyte à un autre dont j'ai ouï

parler, où Jésus-Christ est dans une trémie, la moitié du corps entre deux meules, et il en sort des hosties.

A la Madone, les orgues, une fresque d'une manière ancienne très-bien saillante à droite, et à gauche du chœur, par *Bruzza Socci* ; le chœur est peint par *Paul Véronèse Farinati*, autre que le fameux *Caillari*. Les statues sont des jolis tableaux de bois de rapport : remarquez encore un miracle de saint Olivetan ; je n'ai pas pu voir l'âne qui porta Notre Seigneur à Jérusalem, et dont Misson rapporte l'histoire fort au long ; les moines me dirent que depuis plusieurs années, pour ménager les esprits foibles, on ne le montroit, ni on ne le portoit plus en procession comme autrefois; mais qu'on le tenoit sous clef dans une armoire.

A Saint-Fermo, dans une petite chambre, un tombeau de *Tuzziani*, chargé de six bas-reliefs de bronze imités de l'antique, par *Campana*, dans le quinzième siècle : on ne peut rien de mieux. En vérité je m'étonne que la sculpture ait déjà fait tant de progrès, dans un temps où la peinture en avoit encore fait si peu. L'architecture de Saint-Gaétan m'a semblé assez bonne ; mais Saint-Zénon vaut tout-à-fait la peine d'être vu. Il est cu-

rieux de voir quel étoit le génie au temps de nos rois de la seconde race, et à quel point le goût des ouvrages étoit détestable. Pepin, fils de Charlemagne, a fait construire cette église. Sa façade est couverte de bas-reliefs de marbre, et les portes de bas-reliefs de bronze, représentant la vie de Jésus-Christ; celle de Saint Zénon est autre chose; mais de quel goût? cela fait lever les épaules! Misson s'est tué inutilement à chercher un sens allégorique aux deux coqs qui ont pris un renard; tout l'endroit où cela est représenté est couvert d'espèce de fables d'animaux qui ne signifient rien. Quant au roi qui s'en va à cheval à tous les diables, et qu'il dit n'avoir pu deviner, je ne doute pas qu'on n'ait voulu peindre là quelque pitoyable tradition du temps sur un roi qui, ne trouvant rien à la chasse, avoit fait un pacte avec le diable pour avoir du gibier. Misson, en rapportant les vers, en saute une partie, et fait quelques fautes dans le reste. Les voici au juste:

O regem stultum, petit infernale tributum
Ni sit equus, cervus, canis huic datur. Hos dat avernus,
Moxque paratur equus quem misit daemon iniquus,
Exit aquâ nudus, petit infera non rediturus.

Ce dernier mot est fort bien écrit tout au

long malgré ce qu'en dit notre auteur. On peut voir encore dans l'église souterraine quelques fragments fort effacés de ces méchantes peintures grecques, faites avant le rétablissement de la peinture en Occident, par *Cimabué*. Il y a un baptistaire ou cuve d'une grosseur prodigieuse, avec une autre cuve dedans; le tout servoit pour l'immersion des cathécumènes adultes. On me voulut faire croire que le baptistaire étoit d'une seule pierre cavée; ces gens-là comptoient même si fort sur ma complaisance, qu'un bénitier de porphyre près delà y avoit été selon eux apporté par le diable, au vu et su de tout le monde. En ce cas-là le diable est un sot de n'avoir pas gardé pour lui l'un des plus grands et des plus curieux morceaux de porphyre qu'il y ait au monde. Ce fut Saint Zénon qui lui donna ordre d'aller chercher ce bénitier en Istrie. Il y avoit encore un très-beau piédestal aussi de porphyre; mais le diable, qui n'en fait pas plus qu'on lui commande, ne l'apporta pas, le saint ne lui en ayant pas donné l'ordre exprès. Au surplus, cette église de Saint-Zénon est d'une bonne bâtisse, et a une fort belle tour ou clocher. Le tombeau du roi Pépin est dans un préau à côté; il est fort simple, et porte

une inscription courte écrite en caractères du temps, mais qui cependant nous parut plus moderne, et qui peut avoir été ajoutée depuis.

Les autres bâtiments publics, outre ceux-ci, sont les grands bâtiments de la foire, construite sur les dessins de Bibéna ; c'est à-peu-près la même chose que la foire Saint-Laurent. Ce qu'il y a de mieux à mon gré à Véronne dans ce genre, sont les cinq portes ; c'est un corps-de-logis percé à cinq arcades en arcs de triomphe d'ordre dorique tout-à-fait bien exécuté. Les proportions en sont si justes, cela entre dans les yeux avec tant de grace, qu'on ne se lasse point de le regarder. Il sert aujourd'hui à faire un arsénal pour retirer la grosse artillerie ; auparavant c'étoit une des portes de la ville. L'auteur de cet excellent ouvrage est *San Micheli*, ami de *Paul Véronèse*. C'est lui qui a dessiné dans les tableaux de celui-ci ces belles architectures qui en font un des principaux ornements. D'autres les attribuent à *Beneditto Caillari* : tous deux peuvent y avoir travaillé.

Quant aux maisons des particuliers, celles de *Pompei* et de *Maffei*, autre que Scipion, m'ont paru les plus belles à l'extérieur ;

mais j'estime mieux encore les jardins du palais *Guisti*, que la nature a servi assez bien pour lui donner dans son jardin même des rochers, au moyen desquels on a des grottes et des terrasses sans fin, surmontées par des petites rotondes ouvertes de tous côtés sur une très grande ville et sur tout le pays, coupé par le cours de l'Adige. A gauche, la vue ne se termine pas, et à droite les montagnes du Tirol l'arrêtent; outre cela, quantité de cyprès prodigieusement hauts et pointus, dont tout ce jardin est planté, forment un coup d'œil original : il a l'air de ces endroits où les magiciens tiennent le sabbat. Il y a un labyrinthe où, en niaisant à mon ordinaire derrière les autres, j'allai m'engager indirectement; j'y restai une heure au grand soleil à jurer très-haut sans pouvoir m'en dégager, jusqu'à ce que les gens de la maison vinssent m'en tirer.

Nous ne sommes pas fortunés en cabinet de curiosité; celui de Mascardo, le plus célèbre de toute l'Italie, est presque tout dissipé; et nous ne pûmes voir le restant, le maître étoit en campagne. J'allai à celui de *Saibanté* où il y a force manuscrits, quantité de bronzes antiques, sur-tout de monuments égyptiens, et de lampes antiques de toutes ma-

tières et de toutes figures ; des cachets de familles en quantité. Une tête Grecque qui sera un Thésée, si vous le voulez, grosse comme la boule des bernardines, peut-être un peu moins.

Au palais *Bevilaqua*, des statues dont quelques-unes antiques ; des peintures, dont quelques-unes du *Tintoret* et du *Titien*, et sur-tout des portraits sans nombre et de toutes mains.

(Chez le sieur *Conque*, des armes en quantité, principalement des petits canons et des petits mortiers, le tout assemblé avec une quantité de bronzes rangés dans le plus joli ordre du monde.)

Au palais *Guerardini*, une Suzanne, du *Guide* ; un Marsias, de *Carlo Lotto* ; un Mariage de Sainte Catherine, du *Bruzza Sorci* ; Isaac et Jacob, du *Guerchin* ; Tobie, de *Dorigny*, Français, etc. Tout ce que je vous dis là n'est pas merveilleux ; je n'y allai et n'en ai tenu registre que par complaisance pour un abbé *Vallarsi* qui me faisoit les honneurs de la ville ; et ce fut en dédommagement de certains vieux rois d'Egypte sur lesquels je l'avois désolé, et qui assurément ne valoient pas mieux. En voilà assez sur l'article de Véronne. Si vous en voulez savoir

davantage, vous n'avez qu'à lire le gros *in-folio* que le marquis Maffei a fait là-dessus. Le commerce de Véronne consiste principalement en manufactures de velours et d'étoffes de soie, et en des sciages et préparations de bois qui viennent des Alpes par l'Adige, et sont ensuite conduits à Venise pour les constructions des vaisseaux.

Nous partîmes de cette ville pour aller à Vicence; le chemin n'est pas aussi agréable qu'auparavant, et quelquefois il est pierreux. Nous y arrivâmes la même matinée, ayant fait trente milles.

Vicence.

Vicence n'est pas aussi grande que Véronne, et à mon gré ne la vaut à aucun égard; cependant toutes les maisons considérables y sont d'une architecture régulière et admirable, fort au-dessus de celle que l'on vante à Gênes. Le fameux *Palladio*, le Vitruve de son siècle, étoit natif de Vicence. On prétend qu'ayant reçu quelque mécontentement de la noblesse de sa ville, il s'en vengea indirectement en mettant à la mode le goût des façades dont il leur donnoit des dessins magnifiques, qui les ruinèrent tous dans l'exécution. En effet, on ne voit à chaque édifice que façades de toutes sortes de manière, surtout d'ionique (c'étoit son ordre favori), avec

tous les combles chargés de statues, trophées et autres embellissements. Ce seroit une ridiculité que de vouloir citer ces maisons, vu la quantité, sauf cependant le palais de *Montanari*, et celui de *Tiesagute* qui fait la face d'une place. Avec cela, non-seulement cette ville n'est pas belle, mais elle m'a paru laide et désagréable. Ces belles maisons, outre qu'elles ont l'air triste, ont pour acolytes de méchantes chaumières qui les défigurent tout-à-fait. Bref, Vicence a l'air pauvre, sale et mal tenue presque partout. Son plus bel endroit est la place où est le palais de la *Regione*, c'est-à-dire, de la Justice. Le toit est tout de plomb, d'un dessin oval assez singulier. Ce grand et singulier ouvrage, de *Palladio*, fait un grand ornement à cette place, aussi bien que le palais du Capitaine et le Mont-de-Piété, où l'on fait l'usure pour le profit des pauvres gens; bien entendu cependant que ces deux derniers palais sont fort au-dessus du premier, qui, outre sa décoration de marbre, a une tour que je crois plus haute que celle de Crémone et plus svelte. Le dedans du palais me parut fort médiocre, pour ce que j'en vis, n'ayant pu pénétrer qu'à la première pièce, parce que le podestat recevoit actuel-

lement une visite de cérémonie de l'évêque. En récompense, je vis sa marche qui avoit bien aussi bon air que tout ce sénat de ces mercadents de Gênes. La garde des Dalmates ou Albanois précédoit, vêtue précieusement à la grecque comme des janissaires. Monseigneur étoit dans un superbe carrosse d'ébène doré, suivi de deux autres pareils, le tout attelé de chevaux de la dernière beauté. Les équipages du podestat étoient verts et galants, convenablement à son âge. C'est un joli jeune homme de vingt-quatre ans, enseveli dans une perruque hors de toute mesure, de toute vraisemblance, et dans une veste rouge et une longue robe noire semblable à celle de Moussou Pantalon.

Je ne me remets pas d'avoir vu à Vicence d'autres tableaux de remarque, qu'à Sainte-Couronne, une Adoration des rois, par *Paul Véronèse*, dont toutes les figures en particulier sont bonnes, et ne font pas un tout bien ordonné ; en second lieu, le Baptême de Jésus-Christ, par *Jean Bellin*, maître du *Titien :* tableau moins curieux par lui-même que pour faire sentir la supériorité du disciple, et jusqu'à quel temps le mauvais goût a régné. Cependant ce Bellin est encore fa-

meux aujourd'hui, parce qu'il étoit grand dans son siècle; l'habitude de le louer, lui et ses semblables, est devenue une espèce de vérité historique fort mal fondée dans la réalité. Au réfectoire des Servites, Jésus-Christ à la table du pape, sous la figure d'un pélerin, grande composition de *Paul Véronèse*. On monte à l'église de ces moines par une centaine de degrés, au bas desquels est un arc qui en forme l'entrée; il est construit par le *Palladio*, et orné de statues.

En parlant de Vicence, il faut toujours revenir à l'architecture et à Palladio. Au bout du *Campo Marzo*, promenade agréable, il a élevé un arc de triomphe à la manière de l'antique, de ce goût simple qui fait la véritable beauté : c'est, si je ne me trompe, son plus beau morceau. Près delà est le jardin du comte *Valmanara*. Je crois que c'est à cause de l'inscription ridiculement fastueuse qu'il a mise sur la porte, et que vous trouverez dans tous les voyageurs, que les relations, même les plus fades, se sont donné le mot pour dénigrer ce jardin, qui cependant, quoique déchu de son ancienne beauté, m'a paru encore actuellement très-agréable. Revenons à Palladio. Pour faire voir qu'il

connoissoit à fond la structure des théâtres des anciens Romains, il en a bâti un en petit tout-à-fait pareil aux leurs. Ce morceau, qui n'est pas un des moins curieux de Vicence, est formé en demi-cercle à gradins, terminé par une colonnade dans les interstices, dans laquelle sont des petites loges et des escaliers qui montent à une galerie, qui fait le couronnement de l'ouvrage : c'est la place des spectateurs. Quant à celle des acteurs ; elle est dans une plate-forme au bas des gradins, et vis-à-vis sont les scènes dont sortent les acteurs, posées sur un terrein en talus et en sculptures. Ces scènes sont faites, non comme les nôtres, mais comme des rues de ville aboutissant toutes de différents sens à une place publique, figurée par la plate-forme. Dans ce theâtre de Palladio, les scènes forment une ville effective de bois et de carton. Ceci sert fort bien à expliquer tant d'*à parte* et de longs discours qui se trouvent dans les comédies anciennes, où quelquefois deux ou trois troupes d'acteurs parlent en même temps sur le théâtre de choses différentes sans s'entendre ni s'appercevoir ; ce qui se comprend fort bien, quand on voit que les différents acteurs pouvoient être pla-

cés dans plusieurs rues où les spectateurs les découvroient, sans qu'ils pussent se découvrir les uns les autres. Cette espèce de théâtre a un avantage sur les nôtres, en ce que tout le monde par cette disposition circulaire est voisin des acteurs, et que la voix montant toujours, on entend également bien par-tout. Mais, outre que ces sortes de théâtres ne sont bons qu'en très-grand, comme les faisoient les Romains, et non en petit, ils seroient incommodes pour des dames ; outre qu'ils ont ce défaut capital que le spectacle, au lieu d'être vu de bas en haut comme cela se doit, est toujours plongé de haut en bas ; ce qui seul suffiroit pour faire préférer la forme des nôtres : aussi on ne s'en sert point pour les pièces dramatiques, mais seulement pour des séances d'appareil, entre les académiciens. Après avoir vu les ouvrages publics de Palladio, nous allâmes voir sa propre maison, où nous apperçûmes que dans un fort petit espace, il avoit rassemblé toute l'architecture extérieure et toutes les commodités intérieures qui se pouvoient trouver dans le terrein.

Je crois que j'ai fait par-tout un chapitre particulier de la coëffure des femmes.

Ici elles se couvrent la tête de trois ou quatre milliers d'épingles à grosses têtes d'étain ; cela ressemble à un citron piqué de cloux de girofle. A Padoue, elles s'affublent d'une grande mante de satin noir qui retombe sur le dos, puis sur le devant une écharpe. Celles-là ont l'air du sacrifice d'Iphigénie. Cela s'entend toujours du peuple ; car les gens de condition, hommes et femmes, sont vêtus comme en France.

Je ne suis pas encore si sensible au plaisir de voir les belles choses des villes, qu'à celui de jouir du spectacle de la campagne dans ce pays charmant. Peut-être que le terrein qui est entre Vicence et Padoue vaut seul le voyage d'Italie, sur-tout par la beauté des vignes qui sont toutes montées sur des arbres, dont elles recouvrent toutes les branches, puis en retombant elles retrouvent d'autres jets de vignes qui descendent de l'arbre voisin, avec lesquels on les rattache ; rien de plus agréable que ces festons chargés de feuilles et de fruits. Tout le chemin est ainsi garni d'arbres plantés en échiquier ou en quinconce. Il n'y a point de décoration plus belle ni mieux ornée qu'une pareille campagne. Chaque arbre, couvert de

feuilles

feuilles de vigne, fait un dôme de pavillon duquel pendent quatre festons qui s'attachent aux arbres voisins. Les festons bordent la route de chaque côté et s'étendent à perte de vue, en tout sens, dans la plaine. Cette décoration n'a guères moins de vingt-cinq milles de long, qui est la distance de Vicence à Padoue. Avant que d'arriver à cette ville, nous passâmes la *Brenta* sur un pont distant de Padoue d'environ demi-lieue, et nous entrâmes par la porte *Saronozala*, dont l'architecture est fort prisée, aussi bien que celle de la porte Saint-Jean. Cependant l'une et l'autre m'ont paru au-dessous de celle que l'on nomme *Portella*, que vous ferez bien de voir en passant ici.

LETTRE XIII.

A M. DE NEUILLY.

MÉMOIRE SUR PADOUE.

PADOUE m'a paru d'une figure en quelque façon triangulaire et fort étendue. Elle passe pour une des plus grandes villes d'Italie, et même plus que Venise, ayant au moins deux

lieues et demie de tour ; mais on ne peut rien voir de plus pauvre, de plus triste, de plus dépeuplé. Le premier étage des maisons porte sur d'infâmes arcades basses et irrégulières, faites de méchantes pierres ou de plâtre qui bordent la rue de chaque côté. On en tire au moins cette commodité que les gens de pied peuvent marcher à l'ombre. Aussi bien n'est-il pas possible d'aller en carrosse sur ce pavé détestable, s'il en fut jamais, et fait de gros quartiers de pierres. J'en ai fait l'épreuve ; mes reins pourroient vous en dire des nouvelles. Venons au détail.

Le premier et le principal article est l'université ; mais, à dire vrai, cela étoit bon autrefois : aujourd'hui que les universités sont tombées, celle-ci l'est encore plus que les autres. Les écoliers, si redoutables par leur nombre et leur puissance, ne sont plus qu'en très-petit nombre, et la plupart du temps les professeurs prêchent aux bancs. Cependant il y en a toujours un grand nombre d'habiles, et parmi eux plusieurs gens de qualité qui ne rougissent point, comme en France, de rendre leurs talents utiles pour la société, ni de passer pour savoir quelque chose. De tous les colléges qui étoient à Pa-

doue, il n'en reste que celui du Bœuf, où l'on trouve une belle cour d'ordre dorique, par *Palladio* ; un théâtre d'anatomie fait comme un puits, dans le fond duquel on pose le cadavre sur une table; tout le tour du puits est en gradins, où les écoliers peuvent se placer au nombre de cinq cents, et voir la démonstration sans se gêner dans ce petit espace, chaque partie que l'on démontre étant bien éclairée par une disposition de lumière faite exprès.... C'est le fameux *Frapaolo*, servite, qui en a inventé la forme et donné le dessein.... Une salle d'histoire naturelle remplie de toutes les choses qui ont rapport à ce sujet, et de squelettes de toutes sortes d'animaux..... Une bibliothèque que l'on bâtit sur un dessin le meilleur et le plus convenable à un grand amas de livres.

Je vais tout de suite du collége au jardin des plantes, quoique fort éloigné. On peut être content, même quand on a vu celui de Paris. On a écrit sur les jambages de la porte cette jolie inscription : *Hìc oculi, hinc manus*. Il est circulaire, entouré d'un mur orné d'une balustrade et ouvert par ses arcades, qui donnent dans six autres petits

jardins. Les plantes y sont en grand nombre, en bon état, et passablement disposées. Il y a dans le grand jardin des pièces d'eau pour les plantes aquatiques, ce qui manque à celui de Paris. Quant aux serres, c'est fort peu de chose, sur-tout pour ceux qui ont vu celles de Paris. La belle place et le bel endroit de la ville est le palais du Capitano; elle est assez grande, régulière et bien pavée. Celle que l'on appelle *Prato della Valle*, est véritablement un fort grand pré qui produit le meilleur foin du monde. L'église de Sainte-Justine donne sur cette place. Au-dehors elle a tout-à-fait l'air masquée par ses sept coupoles couvertes de plomb; cela n'est pas étonnant, car les grands édifices de ce pays-ci, tels que Saint-Marc et Sainte-Justine, sont faits à l'imitation de l'église grecque de Sainte-Sophie, qui a pareillement servi de modèle aux Turcs pour les autres belles mosquées qu'ils ont fait construire à Constantinople. L'intérieur est clair, noble et beau par sa simplicité; les uns prétendent que *Palladio* en est l'architecte; les autres assurent que c'est un moine; c'est ce que je ne puis décider. Quoi qu'il en soit, il règne dans cette architecture de furieuses licences. Le pavé de marbre noir,

rouge et blanc, est peut-être le plus beau ou au moins le mieux tenu de l'Italie. L'autel de marbre de rapport, et les stales où la vie de Jésus-Christ a été sculptée par un Français, ne sont pas non plus des objets médiocres. *Paul Véronèse* a peint dans le fond du chœur le martyre de Sainte-Justine, c'est un de ses morceaux le plus estimé; mais, à l'ordonnance près, il ne m'a pas fait un fort grand plaisir. Vous trouverez dans la notice les autres morceaux de ce genre qui sont dans cette maison. Le couvent est également digne d'être vu par l'étendue et la clarté des cloîtres, et par l'élégante construction et les jolies boiseries de la bibliothèque bien fournie de bons livres. On me montra un Lactance, imprimé en 1465, dans le monastère de Sublar, qu'on croit être le premier livre imprimé en Italie, lorsqu'on y eut fait venir de Mayence *Faust* et *Schoëffer*, inventeurs de l'art. Rien n'est égal à la bibliothèque du séminaire pour l'étonnante richesse en vieux livres imprimés avant 1500. Le premier volume des *Annales typographiques* de *Mailtaire* pourroit leur servir de catalogue. J'étois enchanté de voir un pareil recueil; car vous connois-

sez mon foible, les chiffonneries me délectent. Laissons celles-ci pour en voir d'une autre espèce.

Me voici à ce que l'on appelle le saint tout court par excellence, c'est-à-dire, Saint-Antoine de Pade, pour lequel on n'a pas moins de vénération que pour Saint-Charles à Milan. La différence est cependant forte d'un moine de cette espèce à un excellent citoyen; sur-tout j'ai ri de bon cœur de la bonne invention des Padouans qui l'ont fait peindre au bas des recoins des murailles de leurs maisons, pour empêcher que l'on ne pissât contre. Ils savoient déjà qu'il étoit bon à plus d'une chose. Les mariniers portugais de l'Inde orientale portent avec eux son image, à laquelle ils demandent du bon vent, et ils le garottent au mât du navire jusqu'à ce qu'il leur en ait donné. « Volevano, dit » un voyageur, ligare la imaginetta del » delto Santo Antonio perche ei desse buon » vento. Che e com' un imprigionata minas» ciando di non sciorla fin tanto non hab» bia lor comesso cioche domandano. Ma » pure reslarono di farlo a distanza del pi» lote, che die de parola perlo Santo, dicendo » che era lanto honorato, che sensa esser

» legato epresso haurebbe falto quanto essi
» ricercavano....Pure alli 29 decembre, il
» capitano congli altri del vusiello si reso-
» luerono in fine di legare il Santo Anto-
» nio. Pietr. della valle, lettera damascat,
» tom. 4 ».

Au surplus, le saint a une assez belle maison, où il y occupe un superbe appartement: c'est une chapelle tout enrichie d'or et d'argent, de chandeliers de même métal sur des piédestaux de marbre, le tout d'une ciselure exquise; de quantité de bas-reliefs de marbre, tant bons que mauvais, de *Sansovino*, du *Lombard*, et d'un troisième dont j'ai oublié le nom. Les *Ex voto* y sont en si grand nombre, que le saint ne souffre dans sa chambre à coucher que ceux qui sont d'or ou d'argent massifs; les autres sont relégués dans un appartement à part qu'on leur a fait à côté. Toute cette église de Saint-Antoine est entièrement remplie de tableaux, dont il y en a beaucoup de fort bons, surtout ceux de *Cornaro*, de *Cantereni*, de *Ferrario;* mais sur-tout les deux chapelles peintes à fresque, par le *Giotto*, si fameux dans le temps du rétablissement de la peinture, sont une chose curieuse: ce grand

maître, si vanté dans toutes les histoires, pourroit être aujourd'hui reçu pour peindre un jeu de paume. Cependant, à travers son barbouillage, on discerne du génie et du talent.

Voici, pendant que j'y songe, la notice en question, si vous êtes assez désœuvré pour la lire.

A Sainte-Justine, à droite du chœur, une Notre-Dame-de-Pitié, grouppe, marbre de Carrare, par *Parodi*. — Saint-Placide et Saint-Mano, du *Vieux Palme*. — La mort de Sainte-Scholastique, par *Jordan*. —Sainte-Gertrude, par *Liberi* : jamais le plaisir de l'humanité n'a été peint avec tant de ravissement sur le visage de la maîtresse que le plaisir céleste sur celui-ci.

Un tableau de *Véronèse* le fils, fort inférieur à son père.

A gauche, un autre tableau, du *même*. — Saint-Grégoire-le-Grand, par *Sébast. Ricci* : bon. — Le Martyr de Saint-Placide, par *Jordan*. — Un autre Bénédictin, par le *Faure*, peintre français.

Dans le vieux chœur, un beau tableau de manière ancienne, par *Rumanini* de *Bresce*. — Le Martyr de Sainte-Justine, de *Paul*

Véronèse : c'est le principal tableau de cette église. J'en ai déjà parlé.

Un cloître à fresque, par le *même*, où, parmi une grande quantité de mauvaises choses, il y en a de bonnes à remarquer.

Dans l'abbaye, le projet du *Véronèse* pour son tableau de Sainte-Justine, et quantité d'autres morceaux de différents peintres, originaux ou copies ; le tout peu digne d'être remarqué, si ce n'est ceux de *Lucas d'Hollande*.

Aux Erémitains, un Saint-Jean, du *Guide* : admirable.

Une chapelle à fresque, par *Monteigne*, maître du Corrège : excellente en détail, et qui cependant ne peut s'appeler un bon ouvrage, à cause du méchant goût du siècle qui y règne. Il faut bien distinguer les morceaux qui ne sont pas de la main de *Monteigne*.

A la maison de Mantua, quelques antiquités, un grand colosse d'Hercule, un arc de triomple, etc.

A l'oratoire de Saint-Antoine, plusieurs morceaux à fresque, du *Titien*, très-curieux et assez mauvais. Ce sont de ses premiers ouvrages, par lesquels, sans vouloir juger de

ce qu'il est, il faut se contenir de prévoir ce qu'il sera.

Je ne veux pas parler d'un tableau de cette chapelle, où un âne renifle sur de l'avoine pour se mettre à genoux devant le Saint-Sacrement. Laissons ces pauvretés et n'achevons point : il est indigne de voir combien la misérable superstition scandalise la religion par ses momeries.

Revenons au journal. Je viens de l'hôtel-de-ville, autrement dit de la *Ragione*. Il y a une grande salle, au bout de laquelle est une pierre où les banqueroutiers vont mettre chausses bas et frapper trois fois à cul nu ; au moyen de ce, voilà leurs dettes payées. On a écrit sur la pierre : *Lapis vituperii*. De l'autre côté vis-à-vis, est le tombeau de Tite-Live, avec une inscription antique qui prouve qu'elle n'a pas été faite pour lui, mais pour un affranchi de sa fille : le tombeau est encore plus apocryphe. Malgré cela, on doit savoir bon gré aux Padouans d'avoir fait de leur mieux pour célébrer leur compatriote. L'inscription posée à côté porte qu'ils ont accordé un bras de Tite-Live aux instantes prières du roi Alphonse d'Arragon ; voilà un nouveau genre de reliques. Ce bras

fut depuis en certaines occasions la récompense du poëte Sannazare ; mais, sa famille l'ayant négligé, le pauvre Tite-Live est demeuré manchot en pure perte. Son buste est sur une porte de cette salle, et celui de Paul sur la porte vis-à-vis ; c'est *Paulus ad Edictum.* Vous jugerez sans peine que je me trouvai saisi d'admiration à l'aspect du souverain seigneur du dijeste. La voûte de la salle est peinte par le *Giotto*, du même goût de barbouillage dont je vous parlois tout-à-l'heure.

Le tombeau d'Antenor le Troyen est une rêverie des Padouans. Nous avons découvert par la ressemblance qu'il a avec celle du roi Pepin à Véronne, et par la structure singulière à quatre cornes de l'un et de l'autre, que le prétendu messire Antenor est quelque honnête particulier du neuvième siècle ; (ce tombeau peut-être beaucoup plus ancien.) J'ai vu depuis des tombeaux antiques du temps des Romains, de la même forme que celui-ci ; mais ce n'est pas à dire que ce soit le tombeau d'Antenor.

On dit que, malgré le méchant état où Padoue est réduite, les étrangers qui l'ont connue, ne la quittent qu'à regret. Cela ne

peut manquer d'arriver, si les habitants sont tous du genre du marquis *Poleni*, professeur de Mathématiques. Sur une simple indication que nous avions de l'aller voir, il n'y a sorte d'honnêtetés que nous n'ayions reçues de lui. C'est un homme fort savant, et en même temps d'une extrême douceur. Il a une bibliothèque complète de tout ce qui a été écrit en mathématiques. Elle ne monte pas à moins de cinq mille volumes, chose peu croyable d'une espèce de gens qui ne parlent pas beaucoup. Le marquis Poleni donne maintenant une édition de Vitruve, d'un très-grand travail. Il a restitué en mille endroits le texte qui a été, dit-il, fort corrompu par le cordelier Joconde, architecte, auteur de plusieurs des ponts de Paris. C'est lui qui fit imprimer cet auteur, et qui changea le texte lorsqu'il ne le trouva pas conforme à ses idées. Le marquis Poleni a rétabli le texte véritable sur les anciens manuscrits. On n'a encore que le premier volume, dont il m'a fait présent, et qui ne contient que des dissertations préliminaires; mais ce qui ne prouve pas moins que c'est un galant homme, c'est son inclination pour la musique; il m'a fait entendre M. Negri, un vertuotissime joueur

d'orgues dont j'ai été assez satisfait, et à mon retour à Padoue, il m'a promis de me procurer *Tartini*, célèbre violon (1) et un autre qui ne lui cède pas. Je vais actuellement m'embarquer sur le canal de la Brenta, pour me rendre à Venise; il y a vingt-cinq milles d'ici à cette fameuse ville qui est un des grands termes de notre voyage; j'ai grande impatience de la voir. Nous aurons fait alors trois cents quatre-vingt milles depuis Gênes, y compris le détour aux isles Borrhomées qui est de cent milles. Je compte trouver une quantité de lettres de France de tous mes parents et amis : c'est un des plus grands plaisirs que je pourrai avoir dans

(1) Tartini étoit en Italie pour la musique, ce que Rameau a été en France. M. Pagin, célèbre violon, fut élève de Tartini. Il est le premier qui ait inspiré aux Français le goût de la musique italienne. Cependant le public charmé de Tartini, et rappelé à son ancien goût, lui demanda au concert spirituel une autre musique que celle de Tartini; et toujours du Tartini! Il promit, joua, fut singulièrement applaudi. Cependant, dit-il, c'est encore le divin Tartini. Alors il fut sifflé, et d'indignation il brisa son archet. Il épousa depuis la fille de M. Camus le mathématicien, et fut attaché à la maison du comte de Clermont, de la maison de France, avec 30 mille livres d'honoraires.

cette ville. Il faut se trouver aussi loin de sa patrie, pour imaginer à quel point on desire d'être instruit de ce qui s'y passe, surtout n'en ayant eu aucune de France depuis mon départ, que la lettre que j'ai reçue de Blancey à Marseille; ainsi, mes chers amis, je vous charge bien fort l'un et l'autre de veiller à ce que les gens de ma connoissance m'écrivent souvent et avec grand détail.

LETTRE XIV.

A M. DE BLANCEY.

Séjour à Venise.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi, Seigneur. On prétendoit tout communément à Venise que vous vous étiez avisé d'égayer votre verve de force mauvais propos contre cette mienne fidelle relation ci-présente, ouvrage très-respectable; et que, non content de vous être émancipé à lâcher certains traits de satyre contre des remarques aussi distinguées par l'utilité des choses qu'elles contiennent, que pour l'ordre et la précision qui y règnent, et d'avoir épuisé

votre petite ironie sur des écrits où je défie qu'on puisse trouver à reprendre, si ce n'est peut-être le style de la matière; vous aviez encore aiguisé vos langues de serpent contre....chose que je ne pourrois, ni voudrois ni devrois tolérer. On pourroit bien punir ces paroles infâmes, messieurs, et l'on procédera aussi contre vos femmes. J'allois donc me gendarmer bien fort; mais, à la vue de votre lettre, seigneur, *je l'ai jugé trop peu digne de foi*, de sorteque j'ai mitigé le courroux qui m'animoit; et qui, à vous parler vrai, étoit sur-tout causé par l'impatience où j'étois de ne point recevoir de vos nouvelles. Ainsi je me suis bientôt appaisé dès que j'ai été convaincu de votre exactitude. Il faut pourtant là-dessus vous en croire sur parole, car je n'ai reçu que votre dernière lettre; celles que vous m'écriviez à Rome ne sont pas encore arrivées. J'espère qu'elles ne seront pas perdues, non plus que d'autres que j'ai reçues par la même voie, et je les attends avec impatience, dans l'espérance d'y trouver des histoires divines.

Il me semble que je vous devrois au moins autant de compliments sur vos réflexions morales que j'en reçois de vous sur mon babil.

Vous parlez sur l'article de..... en homme pénétré de l'une et de l'autre situation, et cela est dans l'ordre; mais votre comparaison bien qu'ingénieuse, n'est pas tout-à-fait juste. Les récits sont plus exacts de l'autre côté à peindre le bien et le mal, que ne le sont les relations des voyages. MM. les voyageurs rarement quittent le ton emphatique en décrivant ce qu'ils ont vu, quand même les choses seroient médiocres; je crois qu'ils pensent qu'il n'est pas de la bienséance pour eux d'avoir vu autre chose que du beau. Ainsi, non contents d'exalter des misères, ils passent sous silence tout ce qu'il leur en a coûté pour jouir des choses vraiment curieuses; de sorte qu'un pauvre lecteur, n'imaginant que roses et que fleurs dans ce voyage qu'il va entreprendre, trouve souvent à décompter, et se trouve précisément dans le cas d'un homme qui seroit devenu amoureux d'une femme borgne sur son portrait peint de profil. Ne croyez pas cependant par-là que je veuille exagérer les peines du voyage, qui assurément ne sont rien moins qu'intolérables. La plus grande de toutes est d'être séparé des gens de sa connoissance; mais je suis bien aise, puisque je trouve l'occasion

de

de décharger un peu ma bile contre les détails contenus dans les livres de voyages que j'ai actuellement sous les yeux, dans une partie desquels il n'y a pas un mot de vrai. Il en est de même de la plupart des idées générales que l'on forme sur le bruit public. Par exemple, tout le monde dit que les auberges d'Italie sont détestables ; cela n'est pas vrai, on est très-bien dans les bonnes villes. A la vérité, on est mal dans les villages, mais ce n'est pas merveille ; il en est de même en France. Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que le pain non pétri avec les bras, mais battu avec de gros bâtons, quoique fait avec de la farine blanche et très-fine, est la plus détestable chose dont un homme puisse goûter ; j'en suis désolé. Pour le vin, je m'y fais tant bien que mal, en choisissant toujours celui qui est gros et fort âpre par préférence au vin doux, qui ne peut être comparé qu'au pain de Lombardie, tant il est mauvais. Cependant les gens du pays le trouvent exquissime, et c'est une chose réjouissante que de voir les mines que font les dames en goûtant de nos vins de Champagne, et combien elles sont émerveillées de m'en voir avaler de grands traits mousseux.

On dit encore qu'on a tant qu'on veut la cambiature ; fausseté. Les surintendants des postes la donnent très-difficilement, et il faut avoir à chaque poste des discussions qui ne finissent point. Le résultat de tout est qu'il faut payer la poste excessivement chère, et compter toujours, quand on a destiné une certaine somme à ce voyage, qu'on y dépensera le double, encore que notre argent gagne en Italie; car, outre l'article de la poste et des voituriers qui sont d'abominables canailles, il y a celui des auberges plus chères qu'en France, quoiqu'on ne soupe jamais, et celui que l'on appelle la *bonna mancia*, comme nous dirions la *belle main*. Ce point ne finit pas; pour la plus petite chose, vous êtes entouré de gens qui demandent pour boire : même un homme avec qui on a fait un marché d'un louis, trouveroit fort singulier après l'exécution qu'on ne lui donnât qu'un écu de *bonne manche*. Je m'en plains tous les jours aux gens du pays, qui se contentent de plier les épaules, en disant : *Poveri forestieri*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, *les étrangers sont faits pour être volés*. Quand j'aurai un peu plus de pratique de la langue du pays, je mettrai bon ordre à ce

que cela n'arrive plus. Enfin, je ne finirois pas, si je voulois blâmer toutes les erreurs où l'on est sur ce voyage, et qui ne sont pas mieux fondées que la jalousie des Italiens, ou la captivité de leurs femmes; mais cette préface n'est déjà que trop longue. Retournons à nos moutons, c'est-à-dire, à notre journal, à condition cependant que vous ne le communiquerez qu'à peu de personnes. Quand ce seroit des gens discrets comme......par exemple, passe pour cela; mais je défends les grands parleurs, à commencer par votre frère et vous.

Vous ai-je conté comment nous partîmes de Padoue? Ce fut en nous embarquant sur le canal de la Brenta, avec un vent contraire, c'est la règle. Mais pour le coup le diable en fut la dupe, car nous avions de bons chevaux qui nous remorquoient le long du bord, moyennant quoi nous imaginions le sortilège qui nous poursuit. Le bâtiment que nous montions se nomme le *Bucentaure*. Vous pouvez penser que ce n'est qu'un fort petit enfant du vrai *Bucentaure*; mais aussi c'étoit le plus joli enfant du monde, fait comme nos diligences d'eau, mais infiniment plus propre, composé d'une petite antichambre

pour les valets, suivi d'une chambre tapissée de brocatelle de Venise, avec une table et deux estrades garnies de maroquin, ouvert de huit croisées effectives et de deux portes vitrées. Nous trouvions notre domicile si agréable et si commode, que, contre notre ordinaire, nous n'avions nulle impatience d'arriver, d'autant mieux que nous étions munis de force vivres, vin de Canarie; et que les rivages de l'eau sont bordés de quantités de belles maisons de nobles vénitiens. Celle de *Pizani* maintenant mérite en vérité une description particulière, surtout par le portail du jardin au bord de l'eau, accompagné de deux colonnes qui ont des escaliers tournants de fer en-dehors, pour monter sur une terrasse charmante qui fait le comble du portail. Cela est imaginé à merveille; et l'on m'a dit depuis, que le cardinal de Rohan en avoit fait prendre le dessin pour l'exécuter à Saverne. Nous voulions d'abord descendre pour voir ces maisons; le nombre nous en rebuta : ç'auroit été une affaire d'un mois. Cependant nous ne résistâmes pas à la tentation de voir la dernière qui est sur la route, appartenante aux *Foscari*; elle a beaucoup de bonnes fresques, et sur-tout une

chûte de Titans d'une excellente expression, de la main de *Zelotti*. (Notez cependant que ceci est encore inférienr aux abords de Gênes). Au bout de quelques milles nous eûmes l'honneur d'entrer dans la mer Adriatique, et peu après celui d'appercevoir Venise. A vous dire vrai, l'abord de cette ville ne me surprit pas autant que je m'y attendois. Il ne me fit pas un autre effet que la vue d'une place située au bord de la mer, et l'entrée par le grand canal fut à mon gré celle de Lyon ou de Paris par la rivière. Mais aussi quand on y est une fois, qu'on voit sortir de l'eau de tous côtés, des palais, des églises, des rues, des villes entières, car il n'y en a pas pour une; enfin qu'on ne peut faire un pas par la ville sans avoir le pied dans la mer, c'est une chose à mon gré si surprenante, qu'aujourd'hui j'y suis moins fait que le premier jour, aussi bien qu'à voir cette ville ouverte de tous côtés, sans portes, sans fortifications et sans un seul soldat de garnison, imprenable par mer ainsi que par terre (1); car les vaisseaux de guerre

Venise.

(1) Elle fut menacée d'être prise sous Charlemagne. Dix siècles après, elle a été prise, même sans être me-

n'en peuvent approcher, à cause des lagunes trop basses pour les porter. En un mot, cette ville-ci est si singulière par sa disposition, ses façons, ses manières de vivre à faire mourir de rire, la liberté qui y règne, la tranquillité qu'on y goûte, que je suis tenté de la regarder comme la seconde ville de l'Europe, et je ne sais si Rome me fera revenir de cette prévention. Nous sommes logés, pour ainsi dire, dans le fort de la rue Saint-Honoré, avec cela on peut dormir la grasse matinée, sans être interrompu par le moindre bruit. Tout s'y passe doucement dans l'eau, et je crois que l'on ronfleroit fort bien au milieu du marché aux herbes. Joignez à cela qu'il n'y a dans le monde aucune voiture comparable aux gondoles pour la commodité et l'agrément. Je ne trouve pas que l'on en ait donné à mon gré une description juste; c'est un bâtiment long et étroit comme un poisson, à-peu-près comme un requin; au milieu est posée une espèce de caisse de carrosse, basse et faite en berlin-

nacée, par un général de la république française, d'une stature qui assurément n'est pas aussi gigantesque que celle de Charlemagne.

got, et du double plus longue qu'un vis-à-vis : il n'y a qu'une seule portière dans le devant, par où l'on entre. Il y a place pour deux dans le fond, et pour deux autres de chaque côté sur une banquette qui y règne, mais qui ne sert presque jamais que pour étendre les pieds de ceux qui sont dans le fond. Tout cela est ouvert des quatre côtés comme le devant de nos carrosses, et se ferme quand on veut, soit par des glaces, soit par des panneaux de bois recouverts de drap noir, qu'on fait plisser alternativement sur des coulisses, ou rentrer par le côté dans le corps de la gondole. Je ne sais pas trop si je me fais entendre. Le bec d'avant de la gondole est armé d'un grand fer en col de grue, garni de six larges dents de fer. Il sert à la tenir en équilibre, et je le compare à la gueule ouverte du requin, bien que cela y ressemble comme un moulin à vent. Tout le bateau est peint de noir et verni ; la caisse doublée de velours noir en dedans et de drap noir en dehors, avec les coussins de maroquin de même, sans qu'il soit permis aux plus grands seigneurs d'en avoir une différente en quoi que ce soit de celle du plus petit particulier ; de sorte qu'il ne faut pas songer

à deviner qui peut être dans une gondole fermée. On est là comme dans sa chambre, à lire, écrire, converser, caresser sa maîtresse, manger, boire, etc., toujours faisant des visites par la ville. Deux hommes, d'une fidélité à toute épreuve, l'un à l'avant, l'autre en arrière, vous conduisent sans vous voir, si vous le voulez. Je n'espère plus de me trouver de sang-froid dans un carrosse, après avoir tâté de ceci. J'avois ouï dire qu'il n'y avoit jamais embarras de gondoles comme il y en a de carrosses à Paris; mais au contraire rien n'est plus fréquent, sur-tout dans les rues étroites et sur les ponts; à la vérité ils sont de peu de durée, la flexibilité donne une grande facilité pour s'en débarrasser. Outre cela nos cochers d'ici sont si adroits, qu'ils glissent on ne sait comment, et tournent en un coup de main cette longissime machine sur la pointe d'une aiguille. Ces voitures vont vîte, mais non pas autant que le carrosse d'un petit-maître. Cependant ne vous avisez pas de tenir la tête hors de votre gondole; la gueule du requin d'une autre gondole qui passeroit, vous la couperoit nette comme un navet. Le nombre des gondoles est infini, et l'on ne compte pas moins

de soixante mille personnes qui vivent de la rame, soit gondoliers ou autres. On dit aussi, pour faire valoir l'agrément du séjour, que la ville a toujours un fond de trente mille étrangers. Ce discours peut avoir quelque fondement pendant les six mois de carnaval; mais hors de-là je trouve le nombre fort excessif.

Vous croyez peut-être que la place Saint-Marc, dont on parle tant, est d'une grandeur qui ne finit point. Rien moins que cela; quoique bien bâtie, elle est au-dessous de la place Vendôme, tant pour la grandeur que pour le coup-d'œil des bâtiments. Mais elle est régulière, quarrée et longue, terminée des deux bouts par les églises de Saint-Marc et de Saint-Geminien, et des côtés par des procuraties vieilles et neuves. Ces dernières forment un bâtiment d'un corps-de-logis d'une très-grande longueur, orné d'architecture, et le comble couvert de statues. Tant les neuves que les vieilles sont bâties sur des arcades, sous lesquelles on se promène à couvert, et chaque arcade sert d'entrée à une boutique de café qui ne désemplit point. La place est pavée de pierres de taille. On ne peut s'y tourner, à ce qu'on dit, pendant le carnaval,

à cause de la quantité des masques des théâtres ; pour moi qui ne m'y trouve pas en ce temps, je l'en trouve toujours pleine. Les robes longues de nobles, les manteaux, les robes-de-chambre, les Turcs, les Grecs, les Dalmates, les Levantins de toute espèce, hommes et femmes, les treteaux de vendeurs d'orviétans, de bateleurs, de moines qui prêchent et des marionnettes ; tout cela, dis-je, qui est tout ensemble, à toute heure, la rend la plus belle et la plus curieuse place du monde, sur-tout par le retour d'équerre qu'elle fait auprès de Saint Marc. Ce que l'on nomme *Broglio*, c'est une autre place plus petite que la première, formée par le palais Saint-Marc et le retour du bâtiment par les procuraties neuves. La mer, large dans cet endroit, la termine. C'est delà qu'on voit le mélange de terre, de mer, de gondoles, de boutiques, de vaisseaux et d'églises, de gens qui partent et qui arrivent à chaque instant. J'y vais au moins quatre fois le jour pour m'égayer la vue ; les nobles ont leur côté où ils se promènent, et qu'on leur laisse toujours libre ; c'est-là qu'ils trament toutes leurs intrigues, d'où est venu à cette place le nom *Broglio*. La grande place à

dans uu angle la haute tour Saint-Marc, qui, quoique grande et bien faite, me paroît assez mal placée là, puisqu'elle interrompt la figure régulière de la place.

Je ne m'aviserai pas d'entrer avec vous dans le même détail sur l'article de Venise qne j'ai fait en parlant des autres villes; ce seroit une chose à ne jamais finir, et pour plus d'abréviation, je ne vous en dirai rien du tout, d'autant mieux que je n'aurois souvent qu'à répéter ce qu'a dit Misson. Il en parle fort pertinemment, et mieux que d'aucun autre endroit que j'aie encore vu; sur-tout je vous épargnerai l'article des tableaux, à votre grande satisfaction si je ne me trompe; mais je ne ferai pas le même tort à Quintin, qui ne me le pardonneroit pas. On dit qu'il y en a plus à Venise que dans le reste de l'Italie. Pour moi, j'assurerai bien qu'il y en a plus que dans la France entière; comme on prétend qu'à illuminer les trois étages des procuraties en flambeaux de cire blanche la nuit de Noël, on brûle plus de cire ici en cette nuit que dans tout le reste de l'Italie pendant un an. Nous ne songeons jamais à déjeûner, Saint-Palaye et moi, sans nous être au préalable mis quatre

tableaux du *Titien* et deux plafonds de *Paul Véronèse*, sur la conscience ; pour ceux de *Tintoret*, il ne faut pas songer à les épuiser : il falloit que cet homme-là eût *una furia da diavolo*. Je me suis borné à examiner un millier des principaux.

Je ne vous parlerai pas trop non plus du Gouvernement ni des mœurs ; c'est un article qu'Amelot a traité à fond, et assez bien. Il ne faut pas cependant croire tout le mal qu'il en dit, mais seulement la plus grande partie. Quant aux mœurs, vous aimeriez assurément mieux que je vous en entretinsse que d'édifices et de peintures ; mais faites réflexion qu'un étranger qui passe un mois dans une ville, n'est pas fait pour les connoître, et parleroit presque infailliblement tout de travers. Cependant, si vous voulez quelque chose là-dessus, je vous dirai qu'il n'y a pas de lieu au monde où la liberté et la licence règnent plus souverainement qu'ici. Ne vous mêlez pas du Gouvernement, et faites d'ailleurs tout ce que vous voudrez. Je ne parle pas de la chose dont nos plaisirs et nous tirons notre origine, de la chose proprement dite et par excellence. On ne s'en choque pas plus ici que de toute

autre opération naturelle. C'est une bonne policequi devroit être reçue par-tout. Mais, pour tout ce qui en saine morale doit s'appeler mauvaise action, l'impunité y est entière. Cependant le sang est si doux ici, que, malgré la faculté que donnent les masques, les allures de nuit, les rues, et surtout les ponts sans garde-fous, d'où l'on peut pousser un homme sans qu'il s'en apperçoive, il n'arrive pas quatre accidents par an, encore n'est-ce qu'entre étrangers. Vous pouvez juger par-là combien les idées que l'on a sur les stilets vénitiens sont mal fondées aujourd'hui. Il en est à-peu-près de même de leur jalousie pour leurs femmes : cependant cet article demande explication. Dès qu'une fille, entre nobles, est promise, elle met un masque, et personne ne la voit plus que son futur, ou ceux à qui il le permet, ce qui est fort rare. En se mariant, elle devient un meuble de communauté pour toute la famille, chose assez bien imaginée, puisque cela supprime l'embarras de la précaution, et que l'on est sûr d'avoir des héritiers du sang. C'est souvent l'apanage du cadet que de porter le nom du mari; mais, outre cela, il est de règle qu'elle ait un amant :

ce seroit même une espèce de déshonneur à une femme, si elle n'avoit pas un homme publiquement sur son compte. Mais, halte-là, la politique a très-grande part à ceci. La famille en use comme le roi de France à l'élection de l'abbé de Cîteaux; on laisse choisir la femme en donnant l'exclusion à tels ou tels. Il ne faut pas qu'elle s'avise de prendre aucun autre qu'un noble, et parmi ceux ci, un homme qui ait entrée dans le *Prégadi* ou sénat et dans les conseils, dont la famille soit assez puissante pour pouvoir favoriser les brigues, et à qui l'on puisse dire : Monsieur, il me faut demain matin tant de voix pour mon beau-frère ou pour mon mari. Avec cela, une femme a la liberté tout entière. Il faut cependant rendre justice à la vérité; notre ambassadeur me disoit, l'autre jour, qu'il ne connoissoit pas plus d'une cinquantaine de femmes de qualité qui couchassent avec leurs amants. Le reste est retenu par la dévotion, les confesseurs ont traité avec elles qu'elles s'abstiendroient de l'article essentiel; moyennant quoi, ils leur font bon marché du reste tout aussi loin qu'il puisse s'étendre, y compris la permission..... Voilà quel est le train de la galanterie, où les

étrangers n'ont pas beau jeu ; les nobles ne les admettent guères ni dans leurs maisons, ni dans leurs parties. Ils veulent vivre entre eux, et avoir leurs coudées franches pour parler devant leurs femmes de brigues et de balotations, article sur lequel le tact s'observe exactement devant l'étranger. Cependant, lorsque deux personnes s'entendent, il n'est pas impossible de faire un coup fourré à la faveur des gondoles, où les dames entrent toujours seules sans surveillants ; c'est un asyle sacré. Il est inoui qu'un gondolier de madame se soit laissé gagner par monsieur ; il seroit noyé le lendemain par ses camarades. Cette pratique actuelle des dames a beaucoup diminué les profits des religieuses qui étoient jadis en possession de la galanterie. Cependant il y en a encore bon nombre qui s'en tire aujourd'hui avec distinction, je pourrois dire avec émulation; puisque, actuellement que je vous parle, il y a une furieuse brigue entre trois couvents de la ville pour savoir lequel aura l'avantage de donner une maîtresse à un nouveau nonce qui vient d'arriver. En vérité, ce seroit du côté des religieuses que je me tournerois le plus volontiers, si j'avois un séjour à faire ici.

Toutes celles que j'ai vues à la messe, à travers la grille, causer tant qu'elle duroit et rire ensemble, m'ont paru jolies et mises de manière à faire bien valoir leur beauté. Elles ont une petite coëffure charmante, un habit simple, mais bien entendu, presque toujours blanc, qui leur découvre les épaules et la gorge ni plus ni moins que les habits à la romaine de nos comédiennes.

Pour épuiser l'article du sexe féminin, il convient ici plus qu'ailleurs de vous dire un mot des courtisannes; elles composent un corps réellement respectable par ses bons procédés. Il ne faut pas croire encore, comme on le dit, que le nombre en soit si grand que l'on marche dessus; cela n'a lieu que dans le temps du carnaval, où l'on trouve sur les arcades des procuraties autant de femmes couchées que debout; hors delà, leur nombre ne s'étend pas à plus du double de ce qu'il y en a à Paris; mais aussi elles sont fort employées : tous les jours régulièrement à vingt-quatre ou vingt-quatre heures et demie au plus tard, toutes sont occupées. Tant pis pour ceux qui viennent trop tard. A la différence de celles de Paris, toutes sont d'une douceur d'esprit et d'une politesse charmante.

charmante. Quoi que vous leur demandiez, leur réponse est toujours : *Sarà servito, sono a suoi commandi* (car il est de la civilité de ne parler jamais aux gens qu'à la troisième personne.) A la vérité, vu la réputation dont elles jouissent, les demandes qu'on leur fait ordinairement sont fort bornées ; cependant il s'en est trouvé de si jolies, qu'il faudroit être fort indévot pour ne se pas fier à leurs charmes, lorsqu'elles répondent des conséquences *per la beatissima Madona di Loretta*.... Il y a quelquefois des circonstances peu favorables où l'on a quelque peine à se mettre un peu dans le beau monde. En dernier lieu, par exemple, la sérénissime république vient de faire main-basse sur près de cinq cents courtiers d'amour qui, abusant de leur ministère public, s'en alloient offrir à tous venants, sur la place Saint-Marc, madame la procuratesse celle-ci, madame la chevalière celle-là ; de sorte qu'il arrivoit quelquefois à un mari de s'entendre proposer sa femme. On a réformé cette licence trompeuse et insolente. Néanmoins il ne faut pas être en peine de vivre aujourd'hui, pour peu qu'on choisisse bien ses gondoliers ; et ce choix est si aisé, qu'il faut être d'un grand

guignon pour le mal faire. Il vient de m'arriver à ce sujet une plaisante aventure qui m'a mis pour un moment dans un embarras fort risible. J'avois envoyé hier un gondolier faire l'*ambasciata* à la célèbre Bagatina. Le rendez-vous étoit pris chez elle à une heure marquée. Je ne la trouvai point ; sa femme-de-chambre me dit qu'elle avoit été obligée de sortir avec une dame de ses amies, pour aller à la conversation chez je ne sais quel seigneur, et qu'elle m'en faisoit excuse, me priant de revenir le lendemain. Pendant ce discours, j'examinois un appartement vaste, magnifique, richement orné, et paroissant fort au-dessus de l'état d'une pareille princesse. Je demandai à la femme-de-chambre si un tel gondolier n'étoit pas venu de ma part parler à la Bagatina. Elle me répondit que le gondolier étoit venu en effet ; mais que sa maîtresse ne s'appeloit point Bagatina, mais bien *Abbati Marchèze*, et qu'elle étoit la femme d'un noble vénitien. Mais, lui ai-je dit, qu'est-ce que votre maîtresse a pensé que je voulois d'elle ? Que vous aviez quelque lettre de recommandation à lui remettre, a-t-elle repris. Vous êtes le maître, monsieur, de me la laisser ou de revenir demain, si

cela vous plaît. Là-dessus j'ai fait monter le gondolier ; la soubrette et lui ont persisté en leur dire chacun de leur côté. Le gondolier a été traité de *birbe* et de *baron* ; et j'ai été congédié avec force révérences, assez incertain si je retournerois le lendemain, et de ce que pouvoit signifier un pareil quiproquo. Enfin je me suis déterminé à risquer le paquet, et j'y suis retourné aujourd'hui. J'ai trouvé une grande femme bien faite, d'environ trente-cinq ans, peu jolie, de grand air, d'un bon maintien, magnifiquement vêtue et chargée de pierreries, qui, s'avançant à moi d'un air très-grave, m'a demandé ce que je souhaitois d'elle. Je le savois assez, et mon embarras ne rouloit que sur la manière de le lui dire. Je lui ai baragouiné un compliment inintelligible dans le plus mauvais italien que j'ai pu, et cela ne m'est pas difficile. Enfin, s'appercevant de ce qui causoit mon incertitude, elle a eu le bon procédé de la lever elle-même au bout d'un instant, en quittant son faux nom et sa fausse décence. Elle a même eu l'air surpris de ma libéralité ; car, en faveur du meuble et de l'habillement, j'ai doublé les sequins, ne voulant pas avoir rien mis de médiocre dans

une maison ornée de diamants. Les nobles, j'entends ceux qui ne sont pas d'un goût plus rafiné, font grand usage de ces princesses. Quand l'un d'eux veut faire une partie de promenade avec la sienne, elle vient tout uniment le prendre dans sa gondole au sortir du conseil ; et l'on n'est pas plus surpris de l'y voir monter avec elle en pleine place Saint-Marc, qu'on l'a été en temps de carnaval de voir ce noble ôter son masque et son domino dans l'antichambre du conseil pour y entrer. Ma foi ! ils ont raison, c'est un doux séjour de jouissance qu'une gondole. Au surplus, ne croyez pas que, malgré la fidélité dont elles se piquent pour leurs tenants, elles soient inaccessibles ; ce scrupule ne dure jamais que cinq jours de la semaine ; leurs amants mêmes leur laissent presque toujours la liberté le vendredi, parce qu'ils font leurs dévotions, et le samedi, parce qu'ils ont affaire au Pregadi. Elles ont un usage politique assez bien trouvé, c'est de ne rien accorder qu'à la seconde entrevue ; parce que, disent-elles, il faut connoître avant que d'aimer. Au moyen de ce, on leur fait au moins deux visites, et elles reçoivent des appointements doubles pour un seul service.

Je crois que voilà un chapitre traité à fond. J'ai eu la complaisance de le faire en votre faveur, sachant que vous êtes un petit homme bien vicieux ; et, afin de ne vous laisser rien ignorer, j'ajouterai que les femmes sont plus belles qu'en nul autre endroit, sur-tout parmi le peuple. Ce n'est pas qu'on y trouve plus qu'ailleurs des beautés ravissantes, mais communément le grand nombre est fort bien. En général, elles ont toutes le teint beau, la bouche grande et agréable, les dents blanches et bien rangées.

LETTRE XV.

A M. DE NEUILLY.

Suite du séjour à Venise.

La noblesse de Venise (j'entends les premières maisons) est, si je ne me trompe, la plus ancienne de l'Europe, puisqu'il en subsiste plusieurs de celles qui élurent le premier doge il y a plus de 1,300 ans. Ils ont tant dans l'ancienne que dans la moderne noblesse (entre laquelle par parenthèse il

n'y a point de différence comme à Gênes) beaucoup de familles puissamment riches : bien entendu que la république met bon ordre à ce qu'elles ne le deviennent pas trop. Par exemple, en dernier lieu, la *Pizani*, héritière de 150 mille ducats de rente, vouloit se marier à un homme de son nom presque aussi riche qu'elle ; non-seulement l'État le lui a défendu, mais il l'a obligée d'en épouser un autre qui n'avoit rien. Cette noblesse se perpétue sûrement, et prouve sa descendance par le registre appelé le *Livre d'or*, où l'on écrit tous les nobles qui naissent : ceux qui auroient omis de s'y faire inscrire ne seroient pas nobles; aussi y a-t-il des citadins qui, quoique petits bourgeois, sont de la plus ancienne noblesse ; ce qui vient de ce qu'on ferma tout d'un coup le livre d'or, moyennant quoi il n'y a eu que ceux qui y étoient écrits alors et leurs descendants qui ont été nobles. Tous ceux qui avoient négligé de s'y faire inscrire furent exclus, et n'ont pas aujourd'hui plus de prérogatives que les autres citadins. Ce n'est pas beaucoup dire assurément; car cet ordre est assez mal mené par le Gouvernement, et plus encore les gentilshommes de terre ferme. En

récompense, le menu peuple est traité avec une extrême douceur; la raison de ces deux points de politique n'est pas difficile à deviner.

Les nobles portent pour habillement un jupon de taffetas noir qui descend jusqu'aux genoux, et sous lequel on apperçoit souvent une culotte d'indienne, une veste ou pourpoint de même, et une grande robe noire moins plissée que les nôtres. Quelques-uns de ceux qui sont en dignité la portent rouge, d'autres violette : tous portent sur l'épaule une aune de drap de couleur assortissante, placée dans la vraie position de la serviette d'un maître-d'hôtel, et sont coëffés d'une perruque si démésurée, qu'en vérité celle de M. de Bernardon n'est plus qu'un chiffon à l'anglaise. Ils portent à la main une barette de drap ou de taffetas noir, faite comme nos coëffes de bonnets de nuit ; la manche de la robe fait une distinction : plus la dignité est grande, plus la manche est large, (et cette manche n'est pas inutile pour mettre la provision de boucherie avec une salade dans le grand bonnet). La manche du doge, comme de raison, excède le panier d'une femme : elle est de drap d'or, ainsi que la

robe. La façon la plus humble de saluer les nobles, est d'aller solliciter au Broglio, et de baiser la manche de celui qu'on sollicite. L'art des révérences est encore un grand point : il faut les faire bas, bas ; encore n'en fait-on aucun compte, si la perruque ne traîne à terre d'un bon demi-pied. Le manteau est un habillement plus commun encore que la robe. Tout homme qui, par son état, est au-dessus de l'artisan, est moins dispensé de le porter grand quand il sort, quelque chaud qu'il fasse, que nous ne le sommes de porter une culotte ; mais aussi, comme chez nos femmes qui sont revenues du monde, c'est-à-dire, dont le monde est revenu, le manteau de la dévotion couvre tout ; ici le simple manteau de baracan fait le même effet. On porte dessous tout ce qu'on veut, et vous ne trouverez autre chose à la messe ou dans la place, que des gens en pantoufles et en robes-de-chambre, avec leur manteau par-dessus. Les nobles le portent quand ils n'ont pas leurs robes, et alors ils sont sensés être *incognito* par les rues ; mais, comme dit *Trajano Bacalini*, *il manto della religione non è in questo tanto lungo, che spesse volte non si*

vedano per di sotto due palme di gambe di-ladro. C'est aussi dans cet équipage qu'ils vont souvent le soir aux assemblées ; sur-tout on ne doit point le quitter ; il faut faire sa partie de quadrille d'un bout à l'autre en manteau , et étouffer avec décence. J'ai vu le vieux bonhomme doge Pizani prendre l'air sur le perron d'une cassine dans cet habillement ; à la vérité il étoit malade , et prenoit l'air pour sa santé.

C'est une chose originale et bien occupante pour les nobles que l'intrigue de leur Broglio. Il y a des dessous de cartes admirables. On vient de me compter le détail d'une aventure arrivée en dernier lieu , qui fait du bruit ici ; c'est à mon avis un bon conte : monsieur , il faut que je vous en fasse le récit, sans vous garantir les circonstances , quoique je les tienne d'un des ambassadeurs qui sont ici ; mais vous n'ignorez pas jusqu'à quel point je pousse le scrupule de la fidélité historique , et que je suis incapable de rien assurer , même dans mon histoire des anciennes dynasties assyriennes, dont je n'aie été moi-même le témoin oculaire. Il faudroit donc que vous sachiez que le procurateur Fiepolo , à qui nous sommes recommandés

ici, et le procurateur Aimo sont deux personnages d'une grande autorité dans l'Etat et fort antagonistes l'un de l'autre. Le premier, qui est de la plus grande noblesse, a grand crédit dans le sénat; et l'autre, qui n'est pas si distingué par sa naissance, a plus de pouvoir dans le grand conseil, parce que c'est l'assemblée générale des nobles. C'est le sénat qui nomme aux charges; mais il faut que le conseil confirme l'élection, sans quoi elle est nulle. Il y a quelque temps que Fiepolo briguoit une place dans le conseil des dix, et Aimo, ne sachant comment le faire rejeter, prit le biais, sous prétexte de bonne manière, de faire d'abord nommer un autre. Fiepolo, bon homme, qui ne songeoit à rien, et à qui certainement on auroit encore moins songé, le procurateur Fiepolo fut fort sensible à cette politesse, et retira ses cornes, parce que la loi ne permet pas qu'il y ait deux personnes du même nom dans le conseil des dix; mais il se promit en son ame de rendre à l'autre sa galanterie. Pour cet effet il fit nommer le frère d'Aimo, personnage qui avoit déjà passé dans les grandes charges, podestat de Vicence. C'est une place que l'on donne aux commerçants âgés de vingt

ans, et c'est à-peu-près comme si l'on faisoit le premier président avocat du roi au Châtelet. Aimo le cadet cria comme un enragé que c'étoit une moquerie, et qu'il n'y vouloit point aller. Il eut beau jurer, il fallut payer l'amende de 1000 ducats, réglée contre ceux qui refusent des magistratures, et aller en exil pour un an. Il revint d'un grand sang-froid au bout de l'année; mais le marquis de Fiepolo qui l'attendoit à l'affût, le fit nommer podestat de Padoue. La récidive est un peu plus chère; on la paie 2000 ducats et deux années de bannissement. Aimo, pénétré de douleur, s'en alloit chercher l'argent chez lui, quand son frère le procurateur l'arrêta, lui fit entendre que ces plaisanteries ne finiroient point et qu'il falloit qu'il allât à Padoue, lui donnant sa parole que dans six mois il le feroit nommer provéditeur-général de la mer, qui est une des plus grandes charges de l'Etat. En effet cette place vient d'être vacante; Aimo l'a publiquement briguée pour son frère, et Fiepolo lui a donné pour compétiteur Loredano, homme d'une grande distinction. Vous autres, bonnes gens, auriez cru qu'il alloit tout uniment faire nommer Loredano au sénat, où sa faction étoit prédominante.

Nullement ; cette voie est trop simple pour ces gens-ci, et de plus le grand conseil auroit pu détruire son ouvrage. Le biais qu'il prit fut au contraire de faire refuser tout à plat Loredano, et de faire nommer son ennemi. Mais, quand il fut question d'aller au grand conseil, Loredano dit : « Messieurs, je viens » d'avoir du dessous dans l'endroit où j'a- » vois le plus beau jeu, à plus forte raison » l'aurai-je ici. Je demande donc, au cas » que je sois refusé, d'être nommé à la se- » conde place, qui est celle de provéditeur » de Dalmatie ». Alors tous ceux qui pré- tendoient à cette place, ouvrirent les oreil- les, bien résolus de faire agir leur faction pour se délivrer d'un concurrent si redou- table, en le faisant nommer à la première. Loredano se rendit aussi puissant que son concurrent. Pour emporter la balance, il s'a- vança une seconde fois, demandant, en cas de refus de l'une et l'autre place, l'ambas- sade de Constantinople ; ce qui produisit le même effet pour ceux qui y prétendoient. Moyennant quoi il fut nommé au grand conseil provéditeur-général ; et le pauvre Aimo, qui ne pouvoit plus briguer les places inférieures qu'il avoit déjà possédées, est

demeuré à ronger ses doigts à Padoue. Au surplus, notez que la charge ne pouvoit tomber qu'en très-bonnes mains, et que ces gens-ci sont trop sages pour faire rouler ces sortes de jeux que sur de bons sujets. J'ai eu le plaisir d'avoir mon cœur clair de leur façon de balotter les charges. On nous fit la faveur de nous faire entrer au grand conseil pour voir l'élection du général des galères, charge assez importante. Le grand conseil se tient dans une salle immense et bien ornée. Dans le fond est une estrade où sont les places des conseillers et des inquisiteurs d'État, avec le trône du doge au milieu. L'estrade plus surbaissée tourne tout autour de la salle, et de longs rangs de bancs adossés les uns aux autres et rangés en allée remplissent la salle. Tous les nobles entrèrent là sans ordre et se placèrent. Les robes rouges avoient leurs places marquées, et quelques-unes se disposèrent en différents lieux de la salle, pour empêcher qu'il ne se fît du bruit dans une si grande assemblée; chose à mon gré où ils ne réussirent nullement, puisque l'on y faisoit un sabbat de l'autre monde : aussi ne faisoit-on que pelotter en attendant partie. Près du grand

chancelier, sur l'estrade, il y avoit une urne contenant autant de petites boules qu'il y avoit de personnes, et parmi ces boules un certain nombre étoit doré; chacun tira la sienne : ceux à qui échurent celles dorées furent les électeurs de la charge en question, avec une grande quantité d'autres qui, par leurs places, étoient électeurs de droit. Cela fait, nous passâmes dans la salle, aussi ornée de la même manière que la première et moins grande, remplie de bancs, l'assemblée y étant moins nombreuse. Les autres électeurs y entrèrent l'un après l'autre, saluant jusqu'à terre les précédents avec une gravité sans pareille. Dès qu'ils eurent tous défilé, le chancelier parut précédé du corps des secrétaires, gens subalternes, et précédant lui-même le vice-doge; car le doge étoit malade, et c'est le plus vieux des conseillers qui le représente. Mais celui-ci ne s'assied pas dans le trône, et n'a pas le corno; mais il l'imitoit tant qu'il pouvoit, ayant mis sur sa tête sa barette ou bonnet de taffetas noir, dont il ramenoit le sommet par-devant en bec à la phrygienne, comme un véritable Antenor. Il étoit suivi de tous les conseillers en robes

rouges. Dès qu'il parut, toute l'assemblée se leva ; il la salua profondément sans ôter sa barette que pour la Quarantie criminelle lorsqu'il passa devant elle. Seul de toute l'assemblée, il l'avoit sur la tête. Il monta sur l'estrade et s'assit. Les sages grands et autres se placèrent autour de lui, et sur les ailes le chancelier à la tête des secrétaires dont il est le chef. Cette assemblée avoir l'air tout-à-fait majestueuse. Alors le chancelier se leva et dit, que les seigneurs Priuli, Badoar, Donato et Vendramino demandoient la charge en question. Sur-le-champ leurs parents proches se levèrent et sortirent. Immédiatement après, les trois avogadors prirent chacun un petit évangile, et parcoururent les rangs en faisant toucher à chacun cet évangile du bout du doigt, marque du serment de procéder à l'élection à bonne foi sans brigue. Tous ces préalables finis, un grand marsouin d'huissier, ayant mis une paire de lunettes monstrueuses sur un nez qui l'étoit davantage, proclama d'un ton nazillard : *Excellentissimo signore Loneo Priuli*. A l'instant une vingtaine de petits enfants rouges, de l'hôpital, se dispersèrent par la salle, criant comme des perdus : *Priuli*,

Priuli. Ils avoient chacun à la main une boîte à deux enchâtres, l'une blanche pour nommer, l'autre verte pour refuser, l'ouverture comme étant faite en entonnoir, afin que l'on ne puisse voir dans laquelle des deux enchâtres on met la main ; et à leur ceinture une gibecière pleine de petites balottes comme des boutons de chemisettes ; ils en donnèrent une à chaque noble. Ceux-ci la mirent dans celle des enchâtres qu'ils voulurent. Les enfants portèrent leurs boîtes au chancelier, qui mit les balottes des enchâtres blanches dans un bassin, et jeta les autres. On balotta de même les trois autres concurrents ; puis on compta les suffrages. Donato fut élu et nous sortîmes. Tout cela fut fait avec une rapidité surprenante, et en moins de temps qu'il y en a que je vous écris ; mais c'étoit une vraie comédie que de voir en sortant les protestations de Donato et les baisers de nourrice qu'on lui donnoit ; on pouvoit les entendre jusques dans la place.

J'ai aussi vu ce qu'on appelle une fonction, c'est-à-dire, une cérémonie où tous les grands magistrats vont en corps à une fête d'église. Je ne vous en parlerai guères ; cette cérémonie n'est

n'est pas au-dessus de la procession de la Sainte-Hostie ; le cortége des ambassadeurs en est le principal ornement. Ils y assistent à côté du doge avec leurs maisons ; mais ce qu'il y a de mieux, c'est la marche d'une procession en gondoles qui est à mon gré un morceau divin, d'autant mieux que ce sont alors, non des gondoles ordinaires ; mais celles de la république, supérieurement sculptées et dorées, accompagnées de celles des ambassadeurs, plus riches et plus galantes encore. Ils sont les seuls dans l'État à qui il soit permis d'en avoir qui ne soient pas noires. Les gondoliers de la république sont tous en chappes de velours rouge, chamarées d'or, avec de grands bonnets à l'albanoise : ils sont trop fiers de cet équipage pour se donner la peine de ramer. Aussi se font-ils remarquer par des petits busseaux remplis d'instruments de musique.

C'est assez parler des choses publiques ; j'aurois bien de la peine à en dire autant des maisons particulières. Ici les étrangers n'ont pas beau jeu là-dessus. Messieurs les nobles viennent le soir au café où ils causent de fort bonne amitié avec nous ; mais, pour nous introduire dans leurs maisons, c'est autre af-

faire ; de plus, il y a ici fort peu de maisons où l'on tienne assemblée, et ces assemblées ne sont ni nombreuses ni amusantes pour des étrangers : on n'y a pas même la ressource du jeu ; car il faudroit être pis que sorcier pour connoître leurs cartes qui n'ont ni le nom, ni la figure des nôtres. Les Vénitiens avec tout leur faste et leurs palais, ne savent ce que c'est que de donner un poulet à personne. J'ai été quelquefois à la conversation chez la procuratesse Foscarini, maison d'une richesse immense, et femme très-gracieuse d'ailleurs : pour tout régal, sur les trois heures, c'est-à-dire, à onze heures du soir de France, vingt valets apportent dans un plat d'argent démesuré une grosse citrouille coupée en quartiers, que l'on qualifie du nom d'*angouri* ou de *melon d'eau*, mets détestable s'il en fut jamais. Une pile d'assiettes d'argent l'accompagnent ; chacun se jette sur un quartier, prend par-dessus une petite tasse de café, et s'en retourne à minuit souper chez soi, la tête libre et le ventre creux. Je vous dirai franchement qu'un des grands désagréments du voyage, est de n'avoir pas, quand le soir vient, son doux objet, son gros Blancey, son bon Quintin,

ses amis Maltête et Bery, sa dame Courtois, ses excellentes petites dames Desmoutot et Bourbonne; enfin, tout notre petit cercle, pour tenir, les coudes sur la table, des propos de cent piques au-dessus de la place S.-Marc et du Broglio. Il faut s'attendre en pays étrangers à avoir les yeux satisfaits et le cœur ennuyé, un amusement de curiosité tant qu'il vous plaira, mais d'une curiosité sans ressource réelle. Vous ne vivez qu'avec des gens pour qui vous êtes sans intérêts, comme ils le sont pour nous. Et, quelque aimables qu'ils fussent d'ailleurs, le moyen de se donner réciproquement la peine d'en prendre, quand on songe que l'on doit se quitter sous peu de jours pour ne se voir jamais ? Ici notre principale ressource a été dans notre ambassadeur, de qui nous recevons toutes sortes de bons traitements. C'est le comte de Froulay qui répare fort bien ici l'honneur de la nation, qui avoit été un peu maléficié par son prédécesseur. Il nous a menés plusieurs fois à sa campagne en terre ferme, qui est vraiment fort belle, et nous a donné l'accointance de tous les ambassadeurs; moyennant quoi, notre porte est fort honorée de visites de leurs excellences, et notre appétit fort satisfait des festins

dont ils nous régalent; sur-tout l'ambassadeur de Naples, qui est un des plus francs que l'on voie, fort honnête prêtre d'ailleurs, homme de bonne compagnie et sans façon. Le métier d'ambassadeur est assez triste ici; ils n'ont de ressource que celle de vivre ensemble, et ne peuvent absolument voir aucun noble, auxquels il est défendu, sous peine de mort, d'entrer chez eux. Ceci n'est point comminatoire, et l'on a vu un noble exécuté à mort, seulement pour avoir traversé la maison d'un ambassadeur, sans parler à personne, pour aller voir en secret sa maîtresse. Du reste, les ambassadeurs ont de grands droits, l'un entre autres, fort particulier, d'avoir autour de leurs maisons un quartier de Franchise très-étendu, où l'on ne peut arrêter personne sans leur permission, et où ils exercent souverainement la police et la justice. Nous avons vu aussi le vieux bonhomme maréchal Schullembourg, général des troupes de la république: vous savez qu'elle a presque toujours des étrangers pour cette place, qui ne vaut pas moins de cent mille écus de rente. C'est un bien honnête vieillard, qui entend la guerre à merveille, et mieux que la morale. Il nous fait sur le cha-

pitre des filles de fréquents sermons, peu écoutés et point du tout suivis; mais il fait plus de fruit à table, en nous faisant grande chère allemande. On y boit du vin de Canarie au potage, et du vin de Bourgogne au fruit. Il est encore bon à entendre quand il parle du roi de Suède et de tous les maux qu'il lui donna lors de cette fameuse retraite qui a fait tant d'honneur au maréchal. C'étoit un démon incarné que ce Charles XII, une créature qui n'étoit pas faite pour être homme, bien moins encore pour être roi.

Adieu et à revoir, mon doux et cher objet; je ne vous quitte pas pour longtemps, et je vais bientôt reprendre ma narration.

Gia son spinto à quel segno, il qual s'io passi
Vi potre' la mia istoria esser molesta.
Ed io aino pin tosto differire.
Ch' v'habbia per lung' pezza a fastidire.

LETTRE XVI.

A M. DE QUINTIN.

Suite de séjour à Venise.

QUOIQUE je vous aie annoncé par Blancey, mon cher Quintin, que je ne vous parlerois point de la ville, ce seroit trop que de n'en rien dire du tout. Vous pouvez avoir sur son chapitre de fausses idées, qu'il est de mon devoir de narrateur de ne vous point laisser. Par exemple, vous connoissez de réputation le palais de Saint-Marc; c'est un vilain monsieur, s'il en fut jamais, massif, sombre et gothique, du plus méchant goût. La grande cour en-dedans ne laisse pas cependant, sur-tout d'un côté, d'avoir quelque chose de magnifique dans sa construction; elle est assez singulièrement ornée par deux puits, dont les margelles prodigieuses d'un seul jet de bronze sont d'un travail aussi infini que considérable, et par un superbe escalier tout de marbre blanc et violet, qu'on a nommé par anticipation, sachant que j'y devois pas-

ser, l'*escalier des Géants*. Il conduit à un autre, fort orné de statues et de dorures, qui conduit lui-même aux salles où se tiennent les différents conseils. Ses appartements, suivant l'usage des vieux palais, sont mal distribués, mal tenus et assez sombres, mais si fort enrichis de peintures des plus grands maîtres, qu'il n'a pas fallu moins de huit jours entiers à notre badauderie pour en voir le bout. Le doge est logé dans ce palais : c'est de tous les prisonniers de l'État le plus mal gîté à mon gré ; car les prisons ordinaires, qui sont tout près du palais, sont un bâtiment qui est tout-à-fait élégant et agréable. Je ne veux cependant pas y séjourner trop long-temps, et je vais au plus vîte à l'église de Saint-Marc.

Vous vous êtes figuré que c'étoit un lieu admirable, en quoi vous vous trompez bien fort ; c'est une église à la grecque, basse, impénétrable à la lumière, d'un goût misérable, tant en-dedans qu'en dehors, couverte de sept dômes revêtus en dedans de mosaïque à fond d'or, qui les font ressembler bien mieux à des chaudières qu'à des coupoles. Elle a double collatérale, dont les deux extérieures ne servent guères que de passage ou

de promenoirs, outre un long vestibule employé au même usage, avec les richesses immenses qu'on y a prodiguées. Il a bien fallu qu'à la fin elle fût curieuse en dépit des ouvriers diaboliques qui les ont mises en œuvre. Elle est du haut en bas, en-dedans et endehors, couverte de peintures en mosaïque à fond d'or : vous savez que la mosaïque est une peinture qui se fait avec des petites pièces d'environ trois lignes en quarré de pierres naturelles, ou de verres mis en couleurs, qui servent à nuer et à dessiner le sujet. Ces ouvrages ne peuvent jamais être bien délicats, mais aussi le coloris n'est pas sujet à se perdre; ce qui a engagé les premiers peintres à s'en servir souvent. La patience inouie qu'il faut pour cela, et le peu de beauté dont ces ouvrages sont susceptibles, en fait depuis négliger la méthode; celles-ci doivent être regardées comme le premier monument de la peinture, puisqu'elles ont été faites dès l'an 1071, par des ouvriers grecs qu'on fit venir exprès. Ainsi, n'en déplaise aux Florentins, ce n'est point chez eux, c'est ici que cet art s'est renouvelé. Leur Cimabue vint en prendre l'idée sur les ouvrages de Saint-Marc. C'est en vérité la seule obliga-

tion qu'on ait tant à lui qu'à ces gens-ci, que d'avoir eu le goût assez pervers pour faire les méchantes choses qui depuis ont donné lieu d'en faire de si belles. Au coloris près, qui s'est assez conservé par le genre de l'ouvrage, on ne peut rien voir de si pitoyable que ces mosaïques ; heureusement les ouvriers ont eu la sage précaution d'écrire sur chaque sujet ce qu'ils ont voulu représenter. Les autres morceaux du même genre, que l'on a fait dans un temps postérieur, sont mieux exécutés ; il y en a beaucoup qui s'y distinguent par la brillante vivacité du coloris et des fonds d'or ; mais en général il n'y a rien de satisfaisant, si ce n'est le plafond de la sacristie où l'on a eu le bon esprit de représenter, non des figures, mais des broderies et des arabesques de la dernière beauté ; c'est le seul genre où la mosaïque soit propre. Le pavé est aussi de mosaïque en entier, composé de plusieurs mille millions de ces petites pièces de marbre, jaspes, lapis, agates, serpentine, cuivre, etc. sur lequel on ne peut faire un pas sans glisser. Le tout a été si bien joint que, quoique le pavé soit enfoncé dans certains endroits, aucune petite pièce ne s'est démentie ni n'a été emportée ;

bref, c'est sans contredit le premier endroit du monde pour jouer de la toupie. Belle comparaison et tout-à-fait noble ! Une personne de goût, telle que vous êtes, ne peut manquer d'en être contente, *mirato volubile buxum.*

Je ne vous parlerai ni des reliques que Misson a traitées à fond, ni du trésor. Ce n'est pas que je ne puisse, si je voulois, vous en faire une docte et ample description; mais dans le vrai, je ne l'ai pas vu. Il y a à cela trop de mystère et trop peu de curiosité. Je me suis contenté seulement d'avoir communication du fameux évangile de Saint-Marc, que l'on conserve avec le plus grand soin, comme le plus ancien manuscrit de l'univers. Il est en papier d'Egypte assez épais, et l'on n'y distingue plus quoi que ce soit, que quelques lettres majuscules grecques par-ci par-là, qui ne peuvent faire juger si c'est plutôt un livre de médecine qu'un évangile.

Au temps de Constantin-le-Grand et de ses successeurs, le papier d'Egypte fut toujours en vogue dans l'Empire. C'est en ce siècle-là, ou environ, que fut écrit le fameux livre de l'évangile de Saint-Marc qu'on garde en-

core aujourd'hui dans le trésor de Venise. Je l'ai vu et examiné autant qu'on peut examiner un manuscrit qui est déjà presque tout effacé, et si pourri que les feuilles étant toutes collées l'une contre l'autre, on ne peut tenter de tourner un feuillet sans que tout s'en aille en pièces. Ces feuilles de papier d'Égypte me semblèrent beaucoup plus délicates que toutes les autres que j'ai vues en différents endroits. Sur la forme des lettres, il me parut que c'est le plus ancien manuscrit qu'on ait encore vu, et qu'on ne hasarde guères en disant qu'il est pour le plus tard du quatrième siècle. Il y a 146 ans qu'on l'a mis dans un caveau souterrain, dont la voûte même est plus basse dans les marées que la mer voisine. Delà vient que l'eau dégoûte perpétuellement sur ceux que la curiosité y amène. Cette grande humidité a mis le manuscrit en un état qu'on n'y sauroit lire deux mots de suite. On pouvoit encore le lire quand on l'y déposa, en 1564. *Note tirée du P. Montfaucon.*

Au-dessous du portail, on a placé quatre chevaux de bronze d'une beauté achevée : ouvrage de *Lisippe*, fondeur grec, qui les fit, dit on, pour Néron. C'est la seule chose

dans tout ce bâtiment qui soit vraiment digne d'admiration (1).

Je montai ensuite à la grande tour qui est près delà, d'où l'on découvre à son aise toute l'étendue de Venise, les isles et petites villes en mer qui l'accompagnent; les bâtiments qui couvrent les lagunes, toute la côte de l'Italie, depuis Commaccio jusqu'à Trevise, le Frioul, les Alpes, la Corinthie, Trieste, l'Istrie et le commencement de la Dalmatie. Je vis même, des yeux de la foi, l'Epire, la Macédoine, la Grèce, l'Archipel, Constantinople, la sultane favorite et le grand seigneur qui prenoit des libertés avec elle.

Avant que de sortir de la place Saint-Marc, je veux vous mener à la bibliothèque. Le vaisseau en est beau et bien orné de peintures; mais la quantité de livres est au-dessous de ce qu'en ont en France certains particuliers. Le cabinet ou salon des manuscrits est plus à remarquer; la quantité en est fort considérable; presque tous viennent du cardinal *Bessarion*. Ils sont fort bien tenus, d'une bonne conservation et entre les mains

---

(1) Ce superbe monument d'une antiquité si reculée est maintenant à Paris.

d'un bibliothécaire de la première distinction ; c'est le procureur Fiepolo. Il a sous lui Janetti, jeune homme qui ne paroît pas manquer d'érudition, et fort communicatif. C'est à tort que le P. Montfaucon s'exhale partout en plaintes contre le peu d'accès qu'on trouve dans les bibliothèques d'Italie ; il devroit plutôt dire que les gens de ce pays-ci se défient tellement des moines, qu'ils ne veulent rien montrer aux gens de cette robe, quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs. Lanatti fait imprimer le catalogue et la notice de tous les manuscrits de Saint-Marc. Il me montra un livre qui passe pour le premier imprimé en France. Il est intitulé : *Guillermi fichetti alnetani artium et theologiae parisiensis doctoris rhetorici, libri, in*-8°. ; dédié au cardinal Bessarion. L'impression en est fort belle, sur velin, avec les lettres principales et les remplissages des *alinea* en miniatures faites à la main. Au commencement du livre, contre l'usage ordinaire de ce temps-là, et non à la fin, est écrit : *Ædibus Sorbonae Parisii scriptum impressumque, anno uno quadrigentesimo et septuagintesimo supra millesimum.*

Le vestibule de cette bibliothèque est

digne de la plus grande curiosité, par les statues antiques qu'on y a rassemblées : un Ganymède de marbre, accroché je ne sais par où, car l'aigle qui est au-dessus ne le tient presque point, est suspendu au plafond. Mais tout cède à la beauté de la Léda et de son cygne. C'est une fille qui aime l'ordre et l'arrangement; à cet effet, elle a la main passée, je ne sais comment, pour mettre chaque chose à sa place. C'est une expression qui ne peut se figurer, et au-dessus de ce que j'ai jamais vu dans les originaux vivants, et cependant j'en ai bien vu.

Il faut que vous preniez votre mal en patience sur le *Stace*, vous ne l'aurez point; il n'a point été imprimé ici, non plus qu'aucune des éditions rares *Delphini*. Il faut encore vous détacher d'avoir, du moins de très-long-temps, la suite du *Musœum Florentinum ;* mais si voulez en récompense le *Musœum Venetianum*, qu'on grave à présent, vous en êtes le maître. Voilà le *prospectus* où vous trouverez tout le détail de ce que contient cet ouvrage. Je l'ai vu; il est fort bien exécuté : les gravures sont belles et sans hachures, dans le goût de *Mèlan*. Au cas que vous en soyiez curieux, je vous por-

terai le premier tome qui est presque fini : il n'y aura que deux volumes. Ce sont des jeunes filles qui travaillent à cet ouvrage ; il est enrichi de plusieurs pierres gravées tirées du fameux cabinet de Fiepolo, qu'il faut que vous voyiez quand vous serez ici, et de celui d'Antonio Zanetti, célèbre brocanteur. N'oubliez pas non plus de voir en passant le cabinet de livres recherchés de l'anglais Smith, où il a rassemblé une rare collection d'éditions de 1400.

Ne vous figurez pas que les canaux qui forment ici les seules rues praticables, aient des quais ; presque tous n'en ont pas : la mer bat jusques sur le seuil de chaque maison. Dès qu'on en sort, on a le pied dedans. Cela n'en est peut-être pas mieux ; mais cela est plus singulier, et n'est pas plus embarrassant pour sortir ; ceux qui n'ont point de gondoles à eux trouvent à chaque instant des fiacres aquatiques dans les carrefours ; et, comme cette ville est toute d'islotes et de pilotis, chaque maison a aussi son issue sur la terre : les rues sans nombre sont étroites à ne pouvoir passer deux de front sans se coudoyer, toutes pavées de pierres de taille ; ce qui les rend glissantes à l'excès à la moindre

pluie : elles se communiquent par cinq cents ponts ou plus. Le labyrinthe de Dédale n'y fait œuvre ; aussi ne servent-elles que pour le menu peuple. Les canaux, malgré tous leurs agréments, ont une chose intolérable. Le flux et reflux se fait sentir où nous sommes dans le fond du golfe ; et, quand la mer est basse en été, les canaux étroits sont d'une horrible infection.

La ville en général n'est pas fort bien bâtie ; cependant elle a un air de distinction. Plusieurs belles architectures d'églises, comme Saint-Pierre, San-Gergio, San-Francesco, la Saliète, le Rédempteur San-Salvador, etc. presque toutes du *Palladio* ou du *Sansovin* ; sans parler de nombre de palais magnifiques sur le grand canal, dont les meilleurs sont les palais Grimani, Pezarro, Cornaro et Labia ; mais j'ai donné parole de ne parler de tableaux que dans un mémoire particulier fait pour vous ; l'architecture ira de compagnie, et je n'en dirai plus mot. C'est pourtant ici que sont les chefs-d'œuvre sans nombre qu'a produits en peinture l'école vénitienne. On a imprimé une notice des tableaux publics, dans laquelle une grande quantité de belles choses se trouvent noyées

dans

dans une quantité infiniment plus grande de médiocres ou de mauvaises. Il me faudroit huit jours de narration pour faire le triage en détail ; voilà ce qui sauve mes auditeurs. Quant à vous, ainsi que je l'ai annoncé, vous n'y perdrez rien ; mais ne seroit-on pas fâché de ne m'entendre rien dire de la *Rosalba*, cette fameuse peintre de portraits au pastel, qui a surpassé tous les autres en ce genre ? J'étois tenté de lui faire faire le mien. Trente sequins et le temps qu'il faut perdre m'en ont ôté la pensée ; en récompense j'ai fait la folie de lui offrir vingt-cinq louis d'une Magdeleine, grande comme la main, qu'elle a copiée d'après le *Corrège*. C'étoit le prix qu'elle l'estimoit ; et, par bonheur pour mes vingt-cinq louis, elle ne veut pas s'en défaire. Ajoutez encore la marque suivante à l'article des bâtiments. Dans une très-belle église que l'on construit actuellement, parmi les jaspes de Sicile dont elle est revêtue, on y a mêlé des papiers marbrés et vernis couverts de stucs, qui font un aussi bon effet que les jaspes ; reste à savoir combien cela durera.

Les palais sont ici d'une magnificence prodiguée, sans beaucoup de goût. Il n'y a pas

moins de deux cents pièces d'appartements tout chargés de richesse, dans le seul palais *Foscarini;* mais tout se surmarche : il n'y a pas un seul cabinet de commodité, ni un fauteuil où l'on puisse s'asseoir, à cause de la délicatesse des sculptures. Le palais *Labia*, construit à la moderne, est le seul qui m'ait paru le mieux entendu en-dedans. La maîtresse du logis, femme sur le retour, qui a été fort belle et fort galante, folle des Français, et par conséquent de nous, exhiba à notre vue ses pierreries, les plus belles peut-être que possède aucun particulier de l'Europe. Elle a quatre garnitures garnies en émeraudes, saphirs, perles et diamants; le tout reste précieusement renfermé dans des écrains, car il ne lui est pas permis de s'en orner, les femmes des nobles ne pouvant porter de pierreries et des habits de couleurs que la première année de leur mariage. Je lui offris de la conduire en France conjointement avec ses bijoux.

Venons à l'arsenal. Il est si célèbre que je fus d'abord assez mécontent de trouver les salles des armes mal rangées, pleines de vieilleries et de rouille, et assez inférieures à d'autres que j'ai vues. Il faut néanmoins

convenir qu'il est très - désagréable par sa vaste étendue et par la quantité de choses qu'il contient. Voici les principales qui me soient restées dans l'esprit : des parcs de canons de fonte et de fer, dont quelques-uns sont monstrueux, en nombre si étonnant qu'il surpasse celui des fusils et des pistolets ; les tours où l'on les tourne pour les rendre unis en-dedans.

La pièce qui fut fondue devant Henri III, chargée d'ornements et de sculptures excellentes.

Un recueil d'ancres de prodigieuses grosseurs.

Un autre de mâts à l'équivalent... Des salles et des fabriques de toute espèce.... Trois gros robinets de fontaine qui donnent du vin... ; les ouvriers en vont prendre tant qu'ils veulent ; ils sont au nombre de trois mille. Ils s'amusent presque tout le jour sans travailler ; mais aussi, quand il le faut, ils font à merveille jour et nuit : ils voient quand l'affaire est pressante, parce qu'alors on leur double leur paie. Une salle des cables, d'une architecture en bois, très-belle.

Les fabriques couvertes où l'on construit les vaisseaux. Il y a actuellement dix-huit

gros bâtiments sur ces chantiers.... ; les pautes et gondoles dorées de la république... ; et enfin les bucentaures. Celui-ci est à mon gré une des plus belles et curieuses choses de l'univers. C'est une grosse galéace ou fort grande galère, toute sculptée et dorée à fond et en-dehors, du meilleur goût et de la manière la plus finie. Le dedans forme une vastissime salle parquetée, garnie de sofas tout autour et d'un trône au bout pour le doge. Elle est partagée dans sa longueur par une ligne de statues dorées qui soutiennent les plafonds ou ponts sculptés en historiettes et dorés en plein. Les embrâsures des fenêtres, l'éperon des balcons de la poupe, les bancs des rameurs et le gouvernail sont du même goût ; et toute la machine a pour toît une tente de velours, couleur de feu, brodée d'or.

Le petit arsenal du palais Saint-Marc est plus agréable et mieux rangé que le grand ; il communique à la salle du grand conseil, et les armes sont toujours chargées, pour être toutes prêtes à la défense en cas d'émeute populaire ; car, lorsque le corps des nobles est assemblé, une conjuration ou une sédition auroit beau jeu pour s'en défaire d'un coup de filet ; aussi y a-t-il toujours alors à la

tour Saint-Marc des procurateurs qui, sous d'autres prétextes, ont l'œil alerte, tandis que l'assemblée se tient. Il est fort rempli de choses curieuses, dont il me semble que les relations imprimées parlent avec assez d'exactitude. On y conserve quantité d'armures de grands capitaines; celle de Henri IV, dont il fit présent à la république, est comme de raison dans le lieu le plus honorable. C'est aussi là qu'est un cadenas célèbre, dont jadis un certain tyran de Padoue, inventeur de cette machine odieuse, se servoit pour mettre en sûreté l'honneur de sa femme. Il falloit que cette femme eût bien de l'honneur, vu la largeur de la serrure.

L'inquisition a lieu à Venise; mais elle a les ongles tellement rognés, que c'est à-peu-près comme s'il n'y en avoit point. Les ministres de ce tribunal ne peuvent rien conclure qu'en présence de trois personnes du Gouvernement préposées à cet effet. Dès qu'on avance une proposition tant soit peu forte, un des trois se lève et sort; dès-lors l'assemblée ne peut plus rien faire. Les gens d'église n'ont pas beau jeu ici pour cabaler: dès qu'un homme a quelque bénéfice, quelque brevet de Rome, ou simplement le petit

collet, il est exclu *ipso facto* de toute part au Gouvernement, et démis de sa charge s'il en a une. Toute personne qui a ou qui a eu charge de ministre de la république à Rome, ne peut jamais être fait Cardinal ni obtenir aucune prélature. Sage politique, qui a même son avantage pour les ecclésiastiques; car les gens qui aiment le repos ou qui ne veulent pas être balotés, n'ont qu'à se faire abbés.

LETTRE XVII.

AU MÊME.

Mémoire des principaux tableaux de Venise, avec de courtes remarques.

La Magdeleine, un des plus beaux du *Titien*, de sa dernière manière. — La Toilette de Vénus, *Titien* : parfaitement beau.—Vénus et Adonis, *Titien* : parfaitement beau. — Une Moissonneuse, *Titien* : parfaitement beau. — Deux Paysages, *Poussin* : parfaitement beau. — Deux Vues de Venise, *Carnavaletto* : parfaitement beau. Ce peintre excelle dans l'art de peindre des vues d'une manière

claire, vive et bien coloriée. Ces tableaux deviennent très-chers et sont fort recherchés.

Plusieurs autres morceaux de *Mantegne*, du *Corrège*, de *Raphaël*, de *Michel Ange*, de *Buona Rotta*, de *Contarini*, de *Bonifacio*, du *Ferrugin*, de l'*Albane*, de *Rubens*, etc. Plusieurs morceaux de *Luc Jourdan.*

Voyez ce que j'ai dit, dans une lettre datée de Naples, de cet habile peintre, qui a excellé à peindre des animaux, et fort bien réussi à composer et disposer de grands sujets d'histoire.

La Famille de Darius, *Paul Véronèse* : admirable. J'ai l'esquisse de ce tableau faite par le *Véronèse.* Pour l'exécution de son grand ouvrage il y a deux ou trois têtes finies par le maître, et le reste en partie achevé par ses élèves, en partie resté en ébauche. — Thomas Morus, *Holbens* : parfaitement beau. — Un Siége de place, *Ston* : fort beau. — Trois glaces, *Palma Vecchio* : bon. — Adoration des Rois, *Luc de Hollande* : bon. — Un Christ, *Titien* : fort beau. — Une Famille, *Paul Véronèse* : fort beau. — Femme adultère, *Paul Véronèse* : fort beau. —Portement de croix ; *Albert Durer*, — Paysage, *Castiglione.* — Sainte Famille,

Parmesan : parfaitement beau. — Mater dolorosa, *Titien* : fort beau. — Vue de Venise, *Carnavaletto* : fort beau. — Moïse sauvé des eaux, *Paul Véronèse* : parfaitement beau. — Adoration des Rois, *Paul Véronèse* : bon. — Six figures de Saints, *Titien* : parfaitement bien peintes. — Une Foire, *Bassan* : très-belle. — Une autre, du *même* : un peu inférieure. — Vénus et Adonis, *Titien* : bon. — Loth enivré par ses filles, *Cavalier Liberi*. Ce peintre travailloit d'une assez grande manière, et avoit beaucoup étudié les ouvrages de *Michel Ange*. Il réussit assez bien dans la composition des tableaux d'histoire, et aimoit entre autres à peindre des nudités et des sujets libres. Ses figures sont grosses, ses chairs rouges et fort sanguines.

L'histoire d'Hercule, peinte à fresque par *Paul Véronèse* et par *Bénéditto Calliori* son frère. Malheureusement ces excellentes fresques sont presque effacées. Le palais Nani a un grand jardin, chose remarquable ici.

Eglise à la grecque, basse, vilaine et obscure, mais fort chargée d'ornements et d'un travail infini, quoique sans goût. Le pavé est tout en mosaïque et en ondes de petites pierres de rapports. L'ouvrage est mauvais,

mais si bien fait, que rien ne s'est encore démenti. Remarquez au-dessus du portail quatre chevaux antiques d'une beauté singulière, par un fondeur grec.

Sur la façade, cinq sujets de la vie de Jésus-Christ, *Scipion Gaëtan* : mosaïque médiocre, le dessin mal fini, les draperies cassantes et peu nuées, mais d'un coloris vif, avec des fonds d'or. Plusieurs de ces fonds sont beaux et bien conservés. Ces deux coupoles intérieures de l'église ressemblent à de grandes chaudières de cuivre.

Cinq sujets de la vie de Saint-Marc, *Zanuchi*. Ces mosaïques valent mieux que les précédentes, sur-tout celles qu'on voit à la seconde porte à gauche.

Une bonne figure de mosaïque sur un fond d'or, d'une vivacité et d'une conservation excellente, par les *Zucatti*, sur un carton du *Titien*, 1545.

Quantité de mosaïques faites par les Grecs. Au coloris près, qui s'est conservé par le genre de l'ouvrage, on ne peut rien voir de plus pitoyable. Le dedans de l'église contient plusieurs sujets précieux. Dans les parvis, on a dépeint le vieux Testament depuis la création de l'homme, avec la précaution

très-nécessaire d'écrire à côté ce qu'on a voulu peindre.

Une Vierge avec son enfant, *Ricci* et *Zucatti*, 1530 : c'est la meilleure de toutes les mosaïques de Saint-Marc.

Le plafond en arabesques et broderies, d'une grande beauté : la mosaïque n'a réussi que là dans l'église Saint-Marc. Il n'en est pas de même à Rome, où l'on fait de parfaitement beaux morceaux d'histoire en ce genre.

Sur le grand escalier, stuc et peintures à fresque, *Batta Franco :* belles. — Le doge Priuli qui reçoit l'épée et la balance, *Tintoret*. — Jésus-Christ au jardin des Olives, *Paul Véronèse*. — Saint-Jean l'évangéliste, *François Bassan :* assez bon. — Ange qui éveille les pasteurs, *Bassan*. —Paysage, *Fiamingo*.

Salle des quatre Portes.

Arrivée du roi Henri III à Venise, *André Vincentino :* assez bon; mais noir, effacé et très-chargé de figures.

Audience donnée aux ambassadeurs du Saint-Père, bon, par *Charles Véronèse*, fils de *Paul*, de la manière de son père : ordonnance riche et agréable ; les figures manquent de reliefs.

Antichambre du collége.

Le Doge à genoux devant Saint-Marc, *Titien* : bon. — Quatre fresques, *Montemazzano* : médiocres. — L'Antre de Vulcain, Bacchus et Ariane, Mercure qui ramène la paix, *Tintoret* : fort beaux ; de la manière ronde ; les incarnations sont trop brunes. — L'Enlèvement d'Europe, *Paul Véronèse* : l'un de ses plus beaux. — Ménage de village, *Jacques Bassan* : très-beau. — Moïse sauvé des eaux, *Paul Véronèse* : bon.

Salle du collége.

Une Vierge : manière ancienne ; assez bon. — Le général Vernier et une Gloire dans le ciel, *Paul Véronèse* : beau. — Deux Statues peintes en clair obscur, *Paul Véronèse* : belles. — Les tableaux du tour et le plafond sont du *Tintoret*. — Le compartiment où est peinte Venise avec la Justice et la Paix, est un de ses meilleurs ouvrages.

Pregadi.

Beaucoup de pièces médiocres du *Titien*, du *Palme* et du *Tintoret*. Les deux meilleures sont, Venise recevant les tributs, par *Palme* ; et Venise, reine de la mer, par le *Tintoret*, de sa manière ordinaire : d'une grande ordonnance et fort pittoresque.

Chapelle du collége.

La Vierge et Saint-Marc, manière ancienne, par *Catena*. — Pélerins d'Emaüs, *Titien* : semblable à celui du roi de France, mais moins beau.

Passage. Chimères, Sabbats, Folies, *Civetta* : remarquables et singulières.

Conseil des dix. Conférence tenue à Boulogne, entre Clément VII et Charles-Quint, pour la paix, *Marc Vecelli*, petit fils du *Titien Vecelli*. — Alexandre III donnant l'anneau au doge Ziemi pour épouser la mer, *Léandre Bassan* : assez bon. — Le plafond à compartiments, par *Paul Véronèse*. Le meilleur morceau représentant une Fille et un Persan : il est très-bien fini. — La Frise, par *Zelotti*, le plus habile de tous les peintres vénitiens pour la fresque.

« Paul Véronèse Zelotti, différent de
» Paul Véronèse. Caillari a excellé à traiter
» à fresque les grands sujets d'histoires. La
» chûte des Titans, qu'il a peinte dans un sa-
» lon du palais Foscari, au bord de la Brenta,
» est un des bons morceaux de peinture que
» j'ai vu. »

Salle dei Capi del Consiglio. Plafond de plusieurs mains, moindre que les précédents. Corps du Christ porté par les anges, *Antonetto* de *Messine* : de mauvaise et grossière manière ancienne. C'est un des plus anciens peintres à l'huile.

Passage de la Quarantie. Plusieurs morceaux, des Bassans.—Plusieurs pièces de *Dominique Tintoret* : très-mauvais.

— Entrevue du pape Alexandre III avec le doge et les ambassadeurs de Frédéric Barberousse, par *Gabriel* et *Charles Caillari*, fils de Paul Véronèse, maître de leur père. — Ambassadeurs de Venise traitant de la paix avec Frédéric Barberousse, *Tintoret*: lumière très-bien distribuée venant du dehors du tableau. — Le doge s'embarquant à la place Saint-Marc, *François Bassan* : aussi beau coloris que celui de Jacques. — Victoire des Vénitiens contre l'empereur Othon, prisonnier, fils de l'empereur, *Domini Tintoret*, *André Vincentino* : mauvais tous les deux. — Othon mis en liberté par le pape, *Palme* : manière de *Caillari*. Salle du grand conseil.

Pape Alexandre foulant aux pieds l'empereur Frédéric, *Fridiric Zuechre* : foible en dessin et de clair obscur, mais d'un beau coloris.

Tout le reste de la salle est assez bon et mérite d'être vu.

Au-dessus du trône, le paradis, ouvrage célèbre du *Tintoret*, étonnant en effet par sa grandeur et la quantité de figures, d'un genre abondant et peu agréable, d'une manière fort noire.

Victoire de Marcello sur les Aragonais,

Tintoret : très-beau coloris. — Victoire de Cantalini, près du lac de Garde, *Tintoret* : plein de force et de caprice. — Prise de Crémone, par *Bembo*, *Palme* : distingué pour le coloris.

Au plafond. Venise couronnée par la Victoire : l'un des plus beaux et des plus riches morceaux du *Palme*.

Deux grands morceaux allégoriques du triomphe de Venise ; l'un du *Tintoret*, l'autre de *Paul Véronèse* : tous les deux de grande et belle composition, sur-tout le premier.

Tout le reste du plafond est assez médiocre.

Suite de portraits des doges, par *Tintoret*, presque tous bons et vivants, mais colorés avec peu de soin. — Prise de la citadelle de Margaritino, *Bellotti* : énergique, et mauvais d'ailleurs. — Combat de Marcello aux Dardanelles, *Liberi*. — Assaut donné à Zara, imagination du *Tintoret* : c'est tout dire. — Prise de Padoue pendant la nuit, *Franç. Bassan* : admirable par les lumières et le coloris. Son père n'a rien fait de plus beau. — Victoire des Vénitiens près d'Acre, *Montemezzano* : manière qui participe du *Véronèse* et du *Tintoret*.

La Frise bonne : tout le reste médiocre. Salle des Festins.

Plafond du *Titien*, fort beau : d'une manière plus claire que sa manière ordinaire. Antichambre de la Bibliothèque.

Remarquez quantité de Statues antiques, sur-tout la *Léda* et le *Ganymède*.

Parmi un grand nombre de tableaux, il n'y en a guères de bons que trois ou quatre du *Véronèse*. La Bibliothèque.

Dans la seconde pièce, quelques bonnes peintures du *Tintoret* et du *Titien*.

Saint-Geminien, ouvrage rare de *Murano*, grossier et mauvais, peint vers le milieu du quinzième siècle. A Saint-Geminien.

Tout le reste est assez médiocre.

Transfiguration, *Piati* : assez bon ; la figure de Jésus Christ tout-a-fait gracieuse. — Conversion de Saint Paul, *Tintoret* : brusque et sauvage. — Une Vierge, *Tintoret*, de sa manière ordinaire. A Saint-Moïse.

Saint-George, Saint-Vital et autres, *Carpacio* 1514 : bon, de manière ancienne. Ordinairement cette manière est finie avec soin, coloriée et perspective ; mais les figures et en général tout l'air de ces tableaux est gothique, roide, sec et sans vie. A Saint-Vital.

L'Ange Raphaël, *Piazzeta*, peintre moderne, passable : manière claire. — Saint-

Joseph et Saint-François, de *Paul Pelligrini* : manière claire et bien sortant. — Crucifix, *Lama* : bien fini.

A Saint-Etienne.

Saint-Thomas de Villeneuve, vieux *Palme*: fort bon. — Naissance de la Vierge, *Banbini* : passable. — Martyre de Saint-Etienne, *Pordenon* : beau. — Massacre des Innocents, *Diziani* : manière moderne.

Dans le cloître, belles fresques, du *Pordenon*, mais gâtées.

A Saint-Sabrador.

Résurrection et transfiguration, ouvrage rare, de *François Vecelli*, frère du *Titien*. On peut juger par-là qu'il auroit été fort loin s'il eût continué de peindre.

Pélerins d'Emaüs, *Jean Belin*; c'est un de ses meilleurs ouvrages. Il paroît qu'alors il avoit réformé sa manière sur celle du *Titien*.

L'Annonciation, *Titien* : parfaitement beau, de sa dernière manière. C'est l'un de ses meilleurs ouvrages ; le coloris de sa dernière manière est plus clair, un peu gris, et moins parfait.

A Saint-Barthélemi.

La vie de Saint-Barthélemi, l'un des bons ouvrages du jeune *Palme*.

Aux orgues, quatre pièces de *Bassian del Piombo*, peinture moelleuse et admirable.

ble. C'est l'ouvrage le plus capable d'excuser la sotte témérité qu'a eue ce peintre, de se dire l'émule de Raphaël.

Le dehors du bâtiment et une partie du dedans, peints à fresque, par le *Giorgion*, presque entièrement effacé, perte très-désagréable ; ce devoit être le plus bel et le plus grand ouvrage de *Giorgion*, peintre d'autant plus admirable par son coloris, qu'il n'a point eu de modèle dans cette belle partie de la peinture, dont il est à vrai dire l'inventeur. Son coloris est d'une entente et d'une fierté étonnantes ; mais il a quelque chose de brusque et de sauvage. Je le comparerois volontiers, pour le coloris, à ce qu'est *Michel Ange* pour le dessin. Avant lui, on dessinoit des figures gothiques que l'on colorioit avec soin et avec éclat, d'une manière sèche et sans fin. Ces deux maîtres sont les czar Pierre de la peinture qui en ont banni la barbarie ; mais ce n'a pas été sans férocité. A Fondaco de Tedeschi.

Au-dedans, quantité d'assez bonnes peintures, sur-tout les Bains de Diane et le Jugement de Pâris.

Portrait assez bien dans le goût de celui de Saint-François-de-la-Vigne. L'architecture A Chieza Patriarchale.

du dedans est médiocre. L'église est claire et ne contient rien de bien curieux en peintures.

A Sancta Zeucharia.

Saint-Côme et Saint-Damien, *Trivisam* : assez agréable. — Jésus-Christ et plusieurs Saint-Jean, *Belin* : un de ses meilleurs. — Vie de la Vierge, *Aliense* : mauvais, ainsi que tous les tableaux d'*Aliense*, qui sont en grand nombre. — La Vierge avec Sainte-Catherine et autres, *Paul Véronèse* : très-beau, quoique retouché et empâlé.

A Sancta Formosa.

Rachat des esclaves, *Baldissera d'Anna:* mauvais. — Le tableau des Bombardiers : bel ouvrage du *Vieux Palme*, mais si noir qu'on n'y voit quasi plus rien.—La Cène, *Chevalier Léandre* : bon coloris, fort mauvais dessin. — La Visitation, *Vivarini*, 1475 : manière ancienne fort finie et fort sèche. — A la sacristie, Vierge, du *Vieux Palme*.

A St-François de la Vigne.

Assez bon Portail. — Adoration des Rois, *Franc Zuchere :* beau, mal conservé. — Martyre de Saint-Laurent, *Sancta Croce* : tableau rare et de grande distinction, par l'ordonnance et l'harmonie des couleurs : manière un peu ancienne. — Saint-Jérôme et Saint-Bernardin, *Jacobello Flore :* manière ancienne, très-bien conservé. — La Cène,

Palme : un peu imitée de celle de *Léonard de Vinci*, ordonnée avec intelligence et sagesse.

Remarquez la statue équestre, de *Barthélemi Conegliano*, et les bas-reliefs sur les murs. Place Saint-Jean et Paul

Une Vierge, *Vivazini*, avec la date 1422: très-mauvais ouvrage de manière ancienne. — Le Saint-Pierre, martyr, *Titien* : ce tableau est regardé comme étant de la première classe, et l'un des plus beaux, ou peut-être le plus beau du *Titien*. J'avoue qu'il ne m'a pas frappé autant que quelques autres de ce célèbre artiste; il est mal tenu et fort triste par lui-même, la composition en étant très-sage et très-convenable au sujet qui est fort triste. — Portrait du Titien et des deux Palme, par le jeune *Palme* : passable. — Jésus-Christ mort porté par les anges : belle copie d'un original de Paul Véronèse, par *Varottari*. — Une Tente et un Combat dans le lointain, *Lorenzino*, élève du Titien : très-rare. Je le cite plutôt par cette raison que pour aucun mérite de l'ouvrage. — L'Apothéose de Saint-Dominique, *Piazzetta* : manière moderne, assez bonne. Dans l'église.

Remarquez cette chapelle de Saint-Domi-

nique, qui est belle, et près delà le tombeau des Vallieri : d'un goût fort noble.

Saint-François Ferreri, *Vivarini* : fort ancien, fort bien conservé et fort mauvais. — La Magdeleine au pied de la croix, *Tintoret*. — La Naissance de la Vierge, *Corona* : médiocre. — Victoire remportée sur mer entre les Turcs, *Dominique Tintoret* : singulier et sans autre mérite.

La confrairie de Ste-Ursule.

La vie de Sainte-Ursule, peinte en plusieurs pièces par *Carpaccio*, 1494. L'ouvrage est sec, fini à l'excès, curieux, de mauvais goût, de manière plus ancienne que celle de Jean Belin.

Notre-Dame-de-la-Paix.

Un Miracle de Jésus-Christ, *Verbil* : détestable. — La Naissance de la Vierge Marie, *Juliomoro* : assez mauvais. — Saint-Luc qui peint Jésus-Christ, l'Adoration des rois, le Paradis, *Chevalier Célesti* : tous trois bons et bien peints.

La Schola des libraires.

Les vies de Saint-Jean et de Saint-Paul, en plusieurs pièces, *Ricchi* : bon.

Dans l'hospice, le Festin de Jésus-Christ, chez le lévite : C'est un des grands festins de *Paul Véronèse*, et l'un de ses principaux ouvrages. Il est remarquable par la variété des airs de têtes. Paul a donné à l'un des

convives un air gourmand et une tête de Vitellius. Ce tableau est assez gâté.

Dans le réfectoire, la Décollation de Saint-Jean, *Vachia* : médiocre ; manière forte et dure, et bon clair obscur.

L'Invention du corps de Saint-Marc, *Tintoret* : très-beau. — Une Tempête et troupe de gens au bord de la mer, *Tintoret* : très-beau. — Un miracle de Saint-Marc, *Tintoret* : excellent ouvrage pour la beauté du dessin et le grand feu qui est dans les figures. Je crois qu'à l'exception de sa grande Crucifixion, le Tintoret n'a rien fait de plus beau. Le coloris n'est pas moins parfait que le dessin ; mais l'ordonnance est un peu confuse. Il est sujet à tomber dans ce défaut. —Le corps de Saint-Marc porté à Venise, *Giorgion* : dessin commun de *Michel Ange*, coloris comme du *Titien* ; cependant le tout a un aspect sauvage et peu naturel. — Le Vieillard portant à la seigneurie l'anneau que lui a donné Saint-Marc, *Pâris Bordoné* : assez mauvais.—Saint-Marc guérissant Saint-Anian, *Mauscati* : de manière ancienne, pitoyable et fort léchée. — Saint-Marc prêchant à Alexandrie, *Gentil Belin* : le goût de cet

A Schola di San Mario.

ouvrage tient une espèce de milieu entre le précédent et le goût de *Jean Belin*.

A Saint-Sylvestre. Saint-Thomas, Saint-François et Saint-Jean : manière ancienne, de *Jean Belin* — L'Adoration des Rois, *Paul Véronèse* : parfaitement beau. — Jésus-Christ au jardin des Olives, *Tintoret* : médiocre. — La Vierge et autres saints, *Célesti* : assez bon — Le Père Eternel à Saint-Sylvestre, *Lorenzetti* : manière moderne. — Le Baptême de Constantin, par *Saint-Sylvestre Pilotti* : manière ancienne ; assez bon. La Cène, *Palma Vecchio* : beau par l'ordonnance seulement. — Le Baptême de Jésus-Christ, *Tintoret* : bien dessiné ; mais à peine cemmence-t-il d'être peint.

Saint-Jean l'Aumônier. Le plafond est peint assez bien par d'*Origny* (Français.)

Il y a plusieurs peintures des bons maîtres; mais tout y est obscur, mal soigné ou gâté. En général, les tableaux ne peuvent être plus mal placés qu'entre les mains des prêtres ou des moines. On y en voit à chaque pas dans Venise de fâcheux exemples sur les plus belles choses. D'ailleurs l'air des lacunes de Venise est en général fort mauvais pour les peintures. Il les mange, les noircit et les

fait dépérir fort vîte. Il est rare ici de trouver des *Titiens* aussi bien conservés, aussi frais et aussi agréables que ceux que l'on voit au Palais Royal, chez M. le duc d'Orléans.

Plusieurs pièces des anciens peintres, *Sébastiani*, *Carpaccio*, *Mansueti*, *Gentil Belin*, etc. : toutes de manière ancienne, mauvaise et grossière. — Le maître-autel dans la salle est assez beau. A l'école Saint-Jean.

La Résurrection d'un mort, *Roza*, dont l'architecture est ce qu'il y a de mieux. — Les instruments de la Passion de Jésus-Christ, *Salvati* : bon, mais fort gâté. — Jésus-Christ, Saint-André et Saint-Nicolas, *Vivarini* : médiocre. — L'Assomption de la Vierge, *Titien* : ouvrage admirable, mais mal soigné, fort noirci, placé dans un mauvais jour où l'on le voit mal. — La Vierge avec l'enfant Jésus et quelques autres Saints, *Titien* : très-beau, mais tout perdu et absolument noir. Aux Frari.

Une Coupole, peinte par le *Podernon*. — Jésus-Christ entre les mains d'un bourreau : tableau du *Titien*, fort vanté, mais qui ne m'a pas paru merveilleux ; la tête du bourreau est fort expressive. — La Piscine probatique, merveilleux ouvrage, du *Tintoret*. C'est-là qu'il a montré qu'il savoit parfaite- A S.

ment, lorsqu'il vouloit s'en donner la peine, ordonner sans furie, dessiner sans rudesse et colorier sans noirceur. Je serois fort enclin à juger que le *Tintoret* est le premier de tous les peintres vénitiens, lorsqu'il veut faire, ce qui lui arrive très-rarement. — Saint-Martin faisant l'aumône, fresque du *Pordenon* : bonne.

A l'école Saint-Roch.

Le *Tintoret* y a peint une partie de la vie de Jésus-Christ dans une quantité de grands tableaux. La vie d'un autre peintre n'auroit pas suffi à faire tout ce qu'il a exécuté ici, et presque toujours fort bien. C'est là que tout peintre trouvera une école inépuisable de dessins et de clairs obscurs : l'Annonciation, la Fuite en Egypte, la Cène, et sur-tout la figure de Jésus-Christ, vêtu de blanc devant Pilate, et le grand tableau de la Crucifixion, chef-d'œuvre du Tintoret, dont Augustin Carrache a gravé une si belle estampe, m'ont paru admirables. Quel dommage que ce peintre, avec tant de talents, n'ait point du tout connu les graces qui peuvent seules leur donner du prix !

Cette chapelle est remplie de belles choses mal placées dans ce lieu obscur, où l'on les voit à peine. Il faut considérer le mieux que

l'on pourra, le tableau du Baptême de Jésus-Christ, et le beau plafond représentant l'Adoration des Mages; la Reconnoissance de Saint-Nicolas; les Stigmates de Saint-François, et les quatre Evangelistes, par le *Véronèse*; la Vierge avec Saint-André, et la prédication de Saint-Jean-Baptiste, par le *Fiamingo*; et sur-tout la Vierge avec Saint-Sébastien, Saint-Nicolas, etc. par le *Titien*. Cet excellent tableau est fort noirci par le peu de soin et la mauvaise disposition du lieu. La figure de Saint-Sébastien est très-délicate, très-agréable; mais peut-être aussi trop ronde et trop efféminée.

On pourroit appeler ce lieu l'école de *Paul Véronèse*. On y voit la gradation de son génie, et de ses ouvrages de toutes ses manières. Le plafond de la sacristie, représentant le Couronnement de la Vierge par où il a commencé, est fort inférieur à ce qu'il a fait depuis. Les plus belles peintures qu'il ait faites ici sont le plafond de l'église représentant en-dehors la Purification, et au-dedans, la Guérison du paralytique; le tableau de Saint-Sébastien devant le tyran; celui de Saint-Sébastien lié à un tronc d'arbre; le grand Festin de Jésus-Christ, chez Simon le A Saint Sébastien.

lépreux , peint dans le réfectoire ; et sur-tout le Martyre de Saint-Marc et de Saint-Marcellian , ouvrage très-bien composé, où tout se rapporte au sujet ; chose rare dans les ordonnances de *Paul*, qui n'a pas mieux connu l'unité d'action que le *costume*. Quant aux quatre grands festins de cet auteur, le premier de tous sans contredit est celui des Noces de Cana, peint dans le réfectoire de Saint-George ; puis celui chez le pharisien, qui étoit ci-devant aux Servites, et qui est à présent à Versailles dans le grand salon d'Hercule ; puis celui chez le lévite, peint aux Dominicains : mais ces deux peuvent aller en concurrence ; et enfin, celui que l'on voit ici chez les PP. Saint-Jérôme, qui est le moindre des quatre.

Paul s'est beaucoup copié lui-même dans tous ses ouvrages ; mais sur-tout dans ses quatre Festins. Voyez aussi les Pélerins d'Emaüs, *Schiavone :* passable. — Christ en croix, *Tintoret :* fort beau. La Vierge tombant en foiblesse est remarquable.

Remarquez dans ce même quartier une église neuve que l'on bâtit. Il y a un beau portail, et au-dedans beaucoup de beaux jaspes de Sicile ; mais en certains endroits,

on y a mis, en guise de marbre, des papiers peints et vernis avec des tales par-dessus.

La Circoncision, *Moro* : passable, manière ancienne. — Les trois Marie, *Tintoret :* fort expressif, peu agréable, mal colorié, et point fini.

Saint-Pierre et Saint-Paul, *Jacques Bassan*. On remarque ce tableau, parce que *Bassan* y a fait à nu les pieds de ses figures contre son usage ; car il ne savoit pas bien dessiner les extrémités des figures. En effet, les pieds qu'il a fait paroître ici sont mal dessinés.

Le plafond représentant l'Assomption, l'Annonciation, l'Adoration des pasteurs, *Véronèse* : c'est ce qu'il y a de mieux ici.

Belle église bien éclairée par un beau dôme. A la Salute.
Remarquez le portail, le pavé de marbre de rapport, le maître-autel orné de bonnes statues ; l'Annonciation, *Chevalier Liberi* : belle tête de Vierge ; la Descente du St-Esprit sur les apôtres, *Titien*. Il y a derrière la Vierge une excellente figure de femme : c'est une faute de composition ; car les plus grandes beautés d'un ouvrage ne doivent point tomber sur des personnages en sous-ordre.

Le plafond représentant la manne du dé-

sert, Habacuc transporté par un ange, le prophète Elie, *Salviati* : bon. — L'histoire de la Vierge Marie, *Luc Jordan* : gracieux, mais foible. —Les Noces de Cana, *Tintoret* : l'un de ses plus beaux ouvrages, non de sa manière ordinaire, mais d'un faire qui participe du *Titien* et du *Véronèse*.—Saül jetant sa lance contre David....David portant la tête de Goliath, *Salviati*.—La Madona della Salute, *Padouan* : médiocre ; Saint-Marc avec Saint-Sébastien, Saint-Damien, etc. de la seconde manière, qui est la meilleure : les airs de tête sont fort remarquables dans ce tableau. — Le plafond représentant le meurtre d'Abel, le sacrifice d'Isaac, Goliath tué par David, *Titien* : parfaitement beau.

Remarquez la bibliothèque bien composée, vaisseau élégant, situé en vue magnifique ; remarquez encore le recueil admirable de dessins originaux des premiers maîtres et d'estampes rares, en 20 vol. *in-fol.*

A la Carita. On y trouve plusieurs ouvrages des anciens peintres, les uns mauvais, les autres détestables ; mais parmi ceux-là on y voit de très-bonnes peintures de *Carpaccio* : malheureusement elles sont toutes ruinées. Il y a aussi un Baptême de Jésus-Christ, par

Conegliano, assez bon, et d'un goût fort approchant de *Carpaccio*. Parmi les peintres de manière ancienne, *Conegliano* m'a paru un des meilleurs, ou même le meilleur. On reconnoît ses tableaux à un petit lapin (*Coniglio*) qu'il a coutume d'y peindre dans un coin.

Le Lazarre ressuscité, *Léandre Bassan*. Les *Bassan* n'étoient pas faits pour le genre historique ; il faut qu'ils s'entretiennent à traiter des foires, des bergeries, des cuisines, des ouvrages de campagne. *Jacques Bassan*, et après lui *François* son fils, ont admirablement réussi dans ce genre.

La Vierge Marie montant les degrés du temple, *Titien* : tableau de la première classe. Celui-ci et le Saint-Pierre, martyr, passent pour les deux plus beaux du *Titien* ; celui-ci est fort distingué pour ses airs de tête et son admirable coloris. Il m'a fait plus de plaisir que le Saint-Pierre, martyr ; et le Saint-Laurent des Jésuites m'en a plus fait que l'un et l'autre. Cependant celui-ci, qui est de la seconde manière du *Titien*, l'emporte de beaucoup par le coloris sur le Saint-Laurent, qui n'est pas de sa troisième manière ; alors son coloris est devenu trop vague et négligé.

A l'école de la Charité.

A Saint-Travaso.

Un Christ mort, *Palmon*. — La Cène, *Tintoret :* beau, mais d'une exécution fort grossière. Il semble que tous les personnages soient ivres. — La Tentation de Saint-Antoine, *Tintoret :* bon dessin, belles expressions. — Le Massacre des Innocents.... le Déluge, *Mazzoni*. La manière de ce peintre est particulière, et mérite infiniment d'être remarquée. Je m'étonne qu'il ne soit pas plus connu ; je n'ai encore rien vu de lui que ces deux grands tableaux. Tous deux, mais sur-tout le premier, sont d'une beauté achevée, soit pour la composition, soit pour l'exécution. Il y a dans le premier une perspective aérienne incomparable.

Saint-Jean et la Magdeleine, *Tintoret :* noir comme l'encre. —Une Vierge, pastel, par mademoiselle *Rosalba :* assez bon.

A la Toussaint.

Le Saint-Sépulcre, *Enzo :* bon, manière vague. —Le Massacre des Innocents, *Liberi :* la force nécessaire à ce sujet et l'expression manquent. — Tous les Saints, *Véronèse*. — Les Noces de Cana, *Vincentino :* volé du tableau de *Paul ;* c'est son plus grand mérite. — La Visitation, *Ridolfi*. — L'Annonciation, *Vincentino :* volé du *Titien*. — Plusieurs ouvrages de *Vivarini* et autres : de

manière ancienne de fort mauvais goût. — Les meilleurs ouvrages du *Padouan* sont ici ; ils sont ronds et assez gracieux, mais foibles et fades. — Saint-Bernardin guérissant les malades dans l'hôpital de Sienne, *Véronèse :* très-bon, quoique noir.

Une Femme accouchant sur mer, *Varottari.* Il y a aussi dans la même église diverses autres peintures du même auteur : ce sont ses meilleurs ouvrages. — Une Vierge avec Saint-François, Saint-André, etc. *Bonifacio :* manière du *Titien*, mais fort inférieure. — L'Assomption, *Paul Véronèse :* très-beau. — Saint-Jean-Baptiste, *Titien :* parfaitement beau. — La Vierge avec Sainte-Catherine, *Vieux Palme :* très-mauvais. — Les Animaux entrant dans l'arche, *Jacques Bassan* : excellent, curieux et singulier au possible. — Les quatre Saisons, *Bassan* : fort beau. — Jésus-Christ au jardin des Olives, *Véronèse.* — Ecce homo, *Pâris Bordone.* — Une Madone avec des Chérubins, *Jean Belin.* Sainte-Marie majeure.

L'Annonciation, *Conegliano* : manière ancienne, mal dessiné, mais fort passablement peint. — La Présentation de la Vierge, *Fr. Bassan* : l'un de ses meilleurs ouvrages en ce genre des plus dignes d'être vus. Camaldules.

Au Rédempteur.

Architecture de *Palladio*, assez bonne, tant en dedans qu'en dehors. Eglise claire et propre ; les portes sont de cuivre, ainsi qu'en plusieurs autres églises. — L'Ascension, *Tintoret* : très-désagréable. — La Nativité de Notre-Seigneur, *François Bassan* : bien peint, mais sans aucune noblesse. — Derrière le grand autel un bas-relief assez bon. — Une Vierge avec son enfant et deux Anges : *Jean Belin* : précieux par sa conservation, mal dessiné. — Baptême de Jésus-Christ, *Véronèse* : médiocre. — Les Noces de Cana, *Bassan* : bon, mais noir. — Une Madone, *Vieux Palme*. — Une Madone avec Saint-Jérôme, etc., *Jean Belin* : bon.

Dans le réfectoire, un Festin chez le lévite, par *Bénédetto* et *Carletto Cailliari Véronèse*, de la manière de *Paul*, tout copié d'après lui, mais fort inférieur, quoique bel et bon.

Saint-Côme et Saint-Damien.

Moïse frappant le rocher, *Ricci* : manière moderne, pleine d'affectation. — L'Arche portée en triomphe, *Ricci*, meilleur que le précédent. — La Vierge avec Sainte-Thérèse, *Tintoret* : bon. — Les Fiançailles de Sainte-Catherine, *Padouan* : très-foible et tout-à-fait mal dessiné. — La Vierge avec Saint-Côme, etc., *Ruon Consigli* : 1497. C'est le plus rond

rond et le plus léché que j'ai vu parmi tous ceux de manière ancienne. — Les Marchands chassés du temple, *Trevisani.* — La Multiplication des pains, *Pittoni* : peintres modernes, tous deux assez bons, manière claire. — Le Martyr d'un Saint, *Chevalier Liberi.* Il a voulu affecter dans cet ouvrage la manière forte de *Michel Ange* et il n'y a pas bien réussi ; il devoit s'en tenir à sa manière gracieuse de peindre les femmes. — Saint-Jean-Chrysostôme, Saint-Jean-Baptiste, etc., *Sébastien del Piombo* : rare, mais médiocre.

Saint-Jérôme, Saint-Louis, etc. *Jean Belin* : de sa dernière manière qui est la meilleure, et qui commence à approcher un peu de la première du *Titien.* A St-Jean Chrysostôme.

Architecture passable tant en dedans qu'en dehors. Plafond magnifique en stuc et en dorures. Les tapisseries de brocatelle et tapis de Turquie du marche-pied de l'autel, figurés en marbre de rapport. Beau baldaquin, beau tabernacle. Aux Jésuites.

Le Martyre de Saint-Laurent, *Titien.* Tableau de la première classe, d'une invention et d'un clair obscur sans prix. L'action se passe pendant la nuit : outre cela

très-bien dessiné, très-bien colorié, quoique inférieur en cette dernière partie à la Vierge allant au temple. — L'Assomption de la Vierge, *Tintoret* : l'un de ses bons ouvrages et des moins noirs. Le groupe de l'Assomption est sublime. — Saint-François-Xavier, *Liberi* : fort bien peint. — La Décollation de Saint-Jean, *Palme*. — La Manne du désert et huit figures du clair obscur, bonnes. — Un Martyr, *Pellegrini* : fort mauvais. — Le Jugement de Salomon, *Luc Jordan* : bon. — Saint-Laurent, le pape Grégoire, etc., *Vieux Palme*. Il paroît médiocre, mais il est fort gâté. — Laurent Justiniani, *Gentil Belin* : 1465, assez bon. — Sainte-Agnès, *Tintoret* : fort beau. — Laurent Justiniani, *Pordenon* : bon. — Adoration des Rois, manière ancienne assez remarquable. — Le Jugement dernier.... l'Adoration du veau d'or, *Tintoret* : furie d'imagination et de dessin. Il y a de grandes beautés dans ces deux tableaux, mais bien de la confusion. Le premier est en vérité *una causa strepitosa* : ils sont mal tenus ; c'est grand dommage.

Aux portes de l'orgue, la Présentation de la Vierge, Saint-Pierre adorant la croix,

le Martyre de Saint-Christophe, *Tintoret*: beaux ouvrages, où la grace n'est pas négligée.—Une Vierge, *Gentil Belin* : dessinée à faire peur et peinte à ravir.— Saint-Jean, Saint-Pierre, etc., *Conegliano* : l'un des meilleurs de cet auteur, qui tient le premier rang parmi les peintres de manière ancienne. —Jésus-Christ allant au Calvaire, peint en détrempe par *Zobbino*, 1466. Tableau distingué pour être l'un des plus détestables qu'il y ait peut-être en Europe. —Les Noces de Cana, *Prudenti* : volé avec impudence du tableau de *Paul Véronèse*.

La Manne du désert, la Multiplication des pains, *Mazzonni* : bons, quoique fort inférieurs aux Massacres des Innocents peints par le *même* à Saint-Trovaso. — La Nativité de Jésus-Christ, *Vavaldo* : assez bon, peint dans le goût de *Bonifacio*. — Saint-André et Saint-Nicolas, etc., *Pâris Bordone*. — Remarquez près delà le tombeau de M. d'Argenson, d'un goût noble et simple. — La Présentation de la Vierge, *Carpaccio*.—La Vierge avec Saint-Job, Saint-Louis, etc., *Jean Belin*. Ces deux tableaux sont traités dans le même goût. Il y a un peu plus d'ame et de dessin dans celui de *Belin*, un peu plus de ron- A St-Job.

deur et de gracieux dans celui de *Carpaccio*. — Jésus-Christ au jardin des Olives avec Saint-Marc, Saint-François, *Busueli* : du même goût que les deux précédents, avec un beau paysage.

Au Corpus Domini.

Saint-Dominique brûlant des livres, *Ricci* : assez bon. — Les Marie avec le corps de Jésus-Christ, *Salviati* : beau. — Le Père Eternel dans une gloire, *Ingoli* : bonne manière. — Les Noces de Cana, *Scaliger*, volé de la Noce de *Paul*. Quoique ce tableau-ci soit mal peint, il ne laisse pas que d'y avoir de bonnes choses. — La Cène, *Ricci* : tableau en deux pièces ; l'une très-médiocre, l'autre fort bonne. — Saint-Pierre, martyr, avec un ange jouant du luth, *Conegliano*. L'architecture et le paysage sont excellents pour le temps où travailloit cet auteur. — Sainte-Agnès avec un concert d'anges, etc., *Sébastiani* : manière ancienne. — Saint-Dominique, *Pittoni* : assez bon.

Dans les isles et petites villes voisines de Venise, il y a comme à Venise un nombre infini de tableaux. Je vis tout cela un jour et en courant, sans faire là-dessus aucune remarque. On y vante plusieurs ouvrages du *Véronèse*, qui me parurent inférieurs à ce

qu'il a fait à Venise. L'endroit où il y a de meilleures peintures est Torcello, où l'on peut remarquer, 1°. à la cathédrale, un pavé et des peintures en mosaïques, de même goût que celles de Saint-Marc, et faites par les mêmes ouvriers grecs ; le chœur en amphithéâtre et la chaire épiscopale construite à l'ancienne manière ; 2°. aux religieuses de Saint-Antoine, deux bonnes figures de clair obscur.

Saint-Antoine, abbé, Saint-Corneille, etc. *Véronèse* : fort beau. — L'Adoration des Mages... l'Annonciation, *Véronèse* ; le premier d'une composition simple : tous deux fort beaux. — La Vie de Sainte-Catherine en plusieurs pièces, et divers autres ouvrages du *Véronèse*. La collection de ce peintre que l'on voit ici n'est ni aussi belle ni aussi curieuse que celle que l'on voit à Saint-Sébastien. — Un Crucifix accompagné de quatre bonnes figures. — Une Vierge cueillant une rose, *Schiavone*. Ce tableau plaît beaucoup malgré ses défauts ; car il n'est ni bien dessiné ni bien peint.

Belle architecture, *Palladio* : beau et vaste monastère. — Grand jardin. — Martyre de Sainte-Lucie, *Chevalier Léandre Bassan*. — A St-George de Venise.

Martyre de Saint-Etienne, *Tintoret.* — Jésus-Christ porté au sépulcre, *Tintoret.* — Combat de Saint-George contre le dragon, *Carpaccio.* — Le Rédempteur, *Jean Belin.*

Et enfin, dans le fond du réfectoire, les Noces de Cana, *Paul Véronèse*, tableau non-seulement de la première classe, mais des premiers de cette classe. On peut le mettre en comparaison avec la bataille de Constantin contre le tyran Maxence, peinte au Vatican par *Raphaël* et par *JulesRomain*, soit pour la grandeur de la composition, soit pour le nombre infini des figures, soit pour l'extrême beauté de l'exécution. Il y a bien plus de feu, plus de dessin, plus de science, plus de costume dans la bataille de Constantin; mais dans celui-ci, quelle richesse! quel coloris! quelle harmonie dans les couleurs! quelle variété dans les étoffes! quelle ordonnance et quelle machine étonnante dans toute la composition! L'un de ces tableaux est une action vive, et l'autre est un spectacle. Il semble dans celui-ci qu'on aille passer tout au travers des portiques, et que la foule des gens qui y sont assemblés vous fassent compagnie. L'architecture, qui fait une des belles parties du tableau, a

été faite par *Benedetto Cailliari*, frère de *Paul* : il excelloit dans ce genre. *Paul* a représenté au naturel les plus fameux peintres vénitiens exécutant un concert. Au-devant du tableau dans le vuide de l'intérieur du Triclinium, le *Titien* joue de la basse ; *Paul* joue de la viole ; le *Tintoret*, du violon ; et le *Bassan*, de la flûte ; par où il a voulu faire allusion à la profonde science et à l'exécution lente et sage du *Titien*, aux brillants et aux agréments de *Paul*, à la rapidité du *Tintoret*, et à la suavité du *Bassan*. Remarquez l'attention que donne *Paul* à un homme qui vient lui parler, et la suspension de son archet. Une grande figure debout tenant une coupe à la main, vêtue d'une étoffe à la persienne blanche et verte, est celle de *Benedetto Véronèse*, son frère.

LETTRE XVIII.

A M. DE BLANCEY.

Suite du séjour à Venise.

Ce que j'avois prévu est arrivé, mon gros Blancey ; votre première lettre vient de m'être

renvoyée à Rome : elle n'est pas de fraîche date, quoique fort moderne en comparaison d'une autre que je reçois de Rome, laquelle a été renvoyée de Rome à la grande poste de Paris, d'où elle est revenue à Rome, puis ici. Elle vient d'arriver ici tout essoufflée d'une si longue traite. Il me semble, mon petit ami, que vous vous donnez assez joliment les violons, la modestie vous siéroit cependant mieux qu'à personne. C'est moi qui pourroit en manquer, tandis que je mets à Venise la nation française sur un si grand pied, tout franc, je crains qu'un autre ne puisse s'y soutenir. Pour vous on sait assez...... Cependant il y auroit de la dureté à vouloir vous ôter la satisfaction de vous louer vous-même sur l'article, puisque vous ne l'êtes là-dessus par personne autre...... Témoignez, je vous prie, à ces dames, combien je suis sensible à l'empressement qu'elles veulent bien avoir pour mes lettres; mais surtout témoignez-le d'une manière toute particulière à notre charmante Montot, pour qui mes sentiments d'amitié ne perdent jamais rien de loin comme de près de leur vivacité ordinaire. Ce seroit bien en vain que l'on courroit le monde pour trouver

ailleurs un cœur aussi sensible et aussi vrai, une ame plus pure et meilleure, un caractère aussi égal, aussi sociable, aussi doux; en vérité, je pense d'elle ce que l'on a dit d'un homme célèbre, qu'il faisoit honneur à l'humanité. Qu'a-t-elle besoin d'être d'une aussi jolie figure? Elle devroit la laisser à quelque autre : elle n'en a que faire pour être universellement chérie de tout le monde. Je lui passe cependant ses yeux si doux et si fins, parce qu'ils sont le plus beau miroir de la plus belle ame qui ait jamais été. Je suis vraiment affligé pour elle, qu'elle ait perdu son petit garçon, sur-tout n'ayant que celui-là. Mais, à l'âge qu'il avoit, on n'y a pas encore pris d'attachement, et, dans le fond, c'est une perte à réparer en deux minutes. Au surplus, assurez bien fort toutes ces dames que je persiste opiniâtrément dans la bonne religion, et que je n'ai point encore, au milieu des infidèles, quitté les sentimens orthodoxes; mais je ne réponds pas de ce que la peur du martyre peut me faire à Florence.

Je quitte Dijon, non sans regrets, pour revenir à Venise.

Je voudrois pouvoir vous parler savamment

du carnaval ; on nous presse fort ici d'y revenir passer ce temps, et l'on nous promet de nous faire voir alors une toute autre Venise ; mais je n'imagine pas que nous lui donnions la préférence à nos affaires et à nos amis. Il commence dès le 5 octobre, et il y en a un autre petit de quinze jours à l'Ascension ; de sorte que l'on peut compter ici environ six mois où qui que ce soit ne va autrement qu'en masque, prêtre ou autre, même le nonce et le gardien des capucins. Ne pensez pas que je raille, c'est l'habit d'ordonnance ; et les curés seroient, dit-on, mécontents de leurs paroissiens, l'archevêque de son clergé, s'ils n'avoient le masque à la main ou sur le nez. Je regrette cette singularité, et encore plus les opéra et les spectacles du temps. Ce n'est pas que je manque de musique, il n'y a presque point de soirée qu'il n'y ait d'académie de musique quelque part ; le peuple court sur le canal l'entendre avec autant d'ardeur que si c'étoit pour la première fois. L'affollement de la nation pour cet art est inconcevable. Vivaldi s'est mis au nombre de mes amis intimes pour me vendre des concerts bien chers. Il y a en partie réussi ; et moi, à ce que je de-

sirois, qui étoit de l'entendre et d'avoir souvent de bonnes récréations musicales. C'est un Vecchio qui a une furie de composition. Je l'ai ouï se faire fort de composer un concerto, avec toutes ses parties, plus promptement qu'un copiste ne le pourroit copier. J'ai trouvé, à mon grand étonnement, qu'il n'est pas aussi estimé qu'il le mérite en ce pays-ci, où tout est de mode, où l'on entend ses ouvrages depuis trop long-temps, et où la musique de l'année précédente n'est plus de recette. Le fameux Saxon est aujourd'hui l'homme fêté. Je l'ai ouï chez lui aussi bien que la fameuse Faustina sa femme, qui chante d'un grand goût et d'une légèreté charmante; mais ce n'est plus une voix neuve. C'est la plus complaisante et la meilleure chanteuse. La musique transcendante ici est celle des hôpitaux. Il y en a quatre, tous composés de filles bâtardes ou orphelines; et celles que leurs parents ne sont plus en état d'élever, le sont aux dépens de l'État, et on les exerce uniquement à exceller dans la musique: aussi chantent-elles comme des anges, et jouent du violon, de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du violoncello, du basson; bref, il n'y a si

gros instrument qui puisse leur faire peur : elles sont cloîtrées en façon de religieuses. Ce sont elles seules qui exécutent, et chaque concert est composé d'une quarantaine de filles. Je vous jure qu'il n'y a rien d'aussi plaisant, que de voir une jeune et jolie religieuse en habit blanc avec un bouquet de grenades sur l'oreille, faire exécuter et battre la mesure avec toute la grace et la précision imaginables. Leurs voix sont adorables pour la tournure et la légèreté, car on ne sait ici ce que c'est que rondeur et sons filés à la française; la Zabetta des incurables est sur-tout étonnante par l'étendue de la voix, et les coups d'archets qu'elle a dans le gosier, comme si elle manioit le violon de Somis. C'est elle qui enlève tous les suffrages; ce seroit vouloir se faire battre par la populace, que de vouloir égaler quelque autre à elle : mais, pendant que personne ne nous entend, je vous dirai à l'oreille que la Margaritta des mendiantes la vaut bien, et me plaît davantage. Celui des quatre hôpitaux où je vais le plus souvent, et où je m'amuse le mieux, est l'hôpital de la Piété; c'est aussi pour la perfection des symphonies. Quelle roideur d'exécution! C'est là seulement qu'on entend

ce premier coup d'archet si faussement vanté à l'opéra de Paris. La Charietta seroit le premier violon de l'Italie pour la grande exécution, si l'Alma Maria des Hospitalières ne la surpassoit encore. J'ai été assez heureux pour entendre cette dernière, qui est si fantasque qu'à peine joue-t-elle une fois en un an. Ils ont ici une espèce de musique que nous ne connoissons pas assez en France, et qui me paroît plus propre que mille autres pour les petits jardins; ce sont de grands concerts à chœurs d'instrumens, où il n'y a point de violino principal. Quintin peut demander à Bourbonne s'il veut que je lui en apporte une provision. Pendant que j'y songe, que Quintin me rende aussi raison des livres dont on doit m'avoir fait l'emplette à Paris. Je viens d'en envoyer en France un gros ballot, tous d'éditions de 1400, accompagnés de force maroquin de Zara, Barbades des Indes et de Corfou, et de thériaque de Venise. Vous seriez-vous figuré que l'espèce de fonction qui se fit en dernier lieu le jour de Saint-Barthélemi, et que l'on appelle le théâtre de la thériaque, fût une chose tout-à-fait amusante? Toutes les drogues qui entrent dans cette composition y sont, non-seulement éta-

lées en guise de fruits montés, mais encore arrangées avec autant d'adresse et de patience, que le sont des camayeux, des broderies, des paysages, et sur-tout des suites de médailles d'empereurs romains admirables, les vipères y formant des guirlandes et des festons, et l'on a trouvé le secret de leur donner un air galant. Le talent de la nation italienne pour les ornements est exquis; avec une douzaine de napes blanches et autant de mannequins, ils ont formé en un instant autant de statues dignes de Phidias. On les pose sur une architecture de trois ordres fabriquée de même, et en vingt-quatre heures voilà une église parée à ravir pour le jour de sa fête. Je n'ai pas vu les combats des gondoliers sur les ponts; on les a abolis à mon grand regret. En récompense ils ont inventé un autre jeu appelé *les forces d'Hercule*. Une certaine quantité d'hommes tous nus se rangent dans le canal en nombre égal, vis-à-vis les uns des autres, sur deux lignes; deux petites planches étroites leur portent les deux bouts sur leurs épaules; d'autres hommes montent debout sur ces planches; un autre rang d'hommes sur ceux-ci par la même méthode, et ainsi par gradation jus-

qu'à ce qu'il n'y ait qu'un homme, sur la tête duquel monte un enfant. Tout cela ne parvient pas à bien sans que les planches ne cassent souvent, et que la pyramide ou château de cartes ne soit dérangée par les fréquentes cascades dans l'eau. Ce petit jeu à se rompre le cou se pratique quelquefois près du pont de Rialto. Je ne sais pourquoi on s'extasie si fort en parlant de ce pont; on pourroit se contenter de dire qu'il est assez beau. Il est vrai qu'il n'y a qu'une arcade; mais le lieu n'en exige pas davantage, et elle n'est pas plus large qu'une du pont Saint-Esprit. Il est vrai aussi qu'il est tout de marbre blanc et fort large; car il y a dessus trois rues et quatre rangs de boutiques, à la vérité épaisses comme des lames de couteaux, et les rues à l'avenant: tout cela ne fait pas un tiers en sus de la largeur du Pont Neuf.

J'avois annoncé, ce me semble, que je ne dirois rien de Venise. Voilà cependant plus d'un long chapitre; Mais en vérité cela doit s'appeler n'en rien dire, tant j'omets de choses considérables sur ce sujet singulier. Nous y avons été retenus un peu plus longtemps que nous ne le croyions, tant par les

lignes que l'on a faites contre les justes soupçons de la peste à la foire de Sénégaglia, que par notre fainéantise, et les instances de l'ambassadeur qui nous a priés d'assister à la visite de cérémonie que lui a rendu M. Lezé, qui s'en va ambassadeur en France; et à la fête qu'il donne le jour de Saint-Louis. Elle étoit bien entendue et accompagnée d'un concert sur la mer dans des barques élégamment ornées. C'est demain cependant qu'il me faudra quitter mes douces gondoles. J'y suis actuellement en robe-de-chambre et en pantoufles à vous écrire au milieu de la grande rue, ravi par *interim* d'une musique céleste; qui pis est, il faudra me séparer de mes chères Ancilla, Camilla, Faussotta, Julietta, Angeletta, Culina, Spina, Baghatina, et cent mille autre choses encore plus jolies les unes que les autres. Faites-vous la mine, mon doux Neuilly, en me voyant l'esprit orné de si belles connoissances? Ne voyez-vous pas que ce n'est que plaisanterie, quand je vous parle à vous? D'un autre côté, c'est réalité, quand je parle au libertin de Blancey. Lequel des deux est véritable? Belle question! Peut-elle être faite par des gens qui connoissent l'extrême régularité de mes mœurs?

Je

Je ne crois pas que les fées ni les anges ensemble puissent, de leurs dix doigts, former deux aussi belles créatures que la Julietta et l'Ancilla. Lacurne est très-féru de l'une, et je ne devrois pas l'être moins de celle-ci; après l'avoir vue déguisée en Vénus de Médicis, et aussi parfaite de tout point. Elle passe avec raison pour la plus belle femme de toute l'Italie. Notre ambassadeur me paroît avoir grande envie d'être bon ami de la première, et celui de Naples de l'être bien fort de la seconde. Ce n'est qu'ici au monde que l'on peut voir ce que j'ai vu; un homme, ministre et prêtre, dans un spectacle public, en présence de mille personnes, badiner d'une fenêtre à l'autre avec la plus fameuse catin d'une ville, et se faire donner des coups d'éventail sur le nez. Sachez que je trouvai un jour à cette princesse un poignard dans sa poche : elle prétendit que dans sa profession on étoit en droit de le porter pour la manutention de la police dans sa maison. J'en suis moins surpris depuis que je sais que les religieuses en portent, et que j'ai appris qu'une abbesse, aujourd'hui vivante, s'étoit jadis battue à coups de poignard contre une autre dame pour l'abbé de

Pompone. L'aventure ne laissa pas de faire quelque éclat; car elle ne s'étoit pas passée dans le couvent.

Toutes les courtisanes ne sont pas si splendides ni si superbement logées que madame Bagattina : mais la plupart sont plus jolies ; et celle-ci ne s'est fait, sans doute, un si grand nom que par les faveurs de sa main chargée de diamants.

Je reviens en ce moment de Muranno, où j'ai été voir travailler à la manufacture des glaces. Elles ne sont pas aussi grandes ni aussi blanches que les nôtres ; mais elles sont plus transparentes et moins sujètes à avoir des défauts. On ne les coule pas sur des tables de cuivre comme les nôtres; on les souffle comme des bouteilles. Il faut des ouvriers extrêmement grands et robustes pour travailler à cet ouvrage, sur-tout pour balancer en l'air ces gros globes de crystal qui tiennent après la longue verge de fer qui sert à les souffler.

L'ouvrier prend dans le creuset du fourneau une grosse quantité de matière fondue au bout de sa verge creuse : cette matière est alors gluante et en consistance de gomme. L'ouvrier, en soufflant, en fait un globe

creux ; puis, à force de le balancer en l'air et de le présenter à tout moment à la bouche du fourneau afin d'y entretenir un certain degré d'effusion, toujours en le tournant fort vîte pour empêcher que la matière présentée au feu ne coule plus d'un côté que d'un autre, il parvient à en faire un long ovale. Alors un autre ouvrier, avec la pointe d'une paire de ciseaux faits comme des forceps à tondre les moutons, c'est-à-dire, qui s'élargissent en relâchant la main, perce l'ovale par son extrémité. Le premier ouvrier, qui tient la verge à laquelle le globe est attaché, tourne fort vîte son globe, tandis que le second lâche peu-à-peu la main qui tient les ciseaux. De cette manière l'ovale s'ouvre en entier par l'un des bouts, comme un marli de verre. Alors on le détache de la première verge de fer, et on le scelle de nouveau, par le bout ouvert, à une autre verge faite exprès : puis on l'ouvre par l'autre bout avec la même mécanique que celle décrite ci-dessus. Il en résulte un long cylindre de glace d'un large diamètre, qu'on représente, en le tournant, à la bouche du fourneau pour l'amolir un peu de nouveau ; et, au sortir delà, tout en un clin-d'œil, d'un seul coup de ciseau,

l'on coupe la glace en long, et promptement on l'étend tout à plat sur une table de cuivre. Il ne faut plus après que la recuire davantage dans un autre four, puis la polir et l'étamer à l'ordinaire.

A propos, ne vous avisez pas désormais de ne me donner que de l'excellence, j'en ai contracté la douce habitude ; pour de l'illustrissime, je ne m'en soucie plus : il est ici à rien.

Nous serons demain de retour à Padoue, d'où je prendrai la poste pour Bologne. Delà par le tour de Lucques, Pise et Livourne, nous nous rendrons à Rome ; c'est-là que je compte trouver de vos nouvelles à l'adresse du directeur de la poste de France.

P. S. J'ai reçu votre lettre, charmant Neuilly, et vous pouvez juger du plaisir qu'elle m'a fait, venant d'un ami tel que vous. Je tâcherai de vous en faire raison sur la route, aussi bien que de toutes les extravagances qui sont dans les miennes. Mais vous êtes un ami commode ; votre vertu n'est sévère que pour vous. Adieu, mes princes, mille et mille choses à nos amis et bonnes amies. On vous embrasse ici.

LETTRE XIX.

A M. MALTÊTE.

Route de Venise à Bologne.

Il a fallu, mon cher Maltête, troquer les gondoles contre les chaises de poste, et le grand canal de Venise contre l'Appennin; le marché n'est pas avantageux. Voici comment il s'est fait.

Nous partîmes de Venise, comme nous y étions arrivés, c'est-à-dire, dans notre petit ami le Bucentaure cadet. Le vent qui souffloit très-impétueusement nous eut bientôt fait regagner l'embouchure de la Brenta, le long de laquelle nous retrouvâmes tous ces palais, dont je vous ai parlé. Nous revîmes avec plaisir les belles peintures de Zelatti au palais Foscatri. Cet homme qui a travaillé dans le goût de Paul Vèronèse, Cailliari, l'a surpassé dans ses ouvrages à fresque. Nous parcourûmes à loisir les jardins du doge Pizani. Ils sont immenses et magnifiques; mais mal entendus, mal distri-

bués, et chargés de tous côtés de grands morceaux de bâtiments inutiles. Je ne puis souffrir qu'on fasse planter un jardin par des maçons. Nous l'emportons de beaucoup sur les Italiens pour cet article; et je n'ai rien trouvé dans celui-ci qui m'ait fait plaisir, qu'une longue colonade d'ordre dorique très-bien figurée en charmilles.

Au bout de vingt-cinq milles, nous revîmes Padoue et notre ami le marquis Poleni qui nous renouvela ses politesses. Il fallut séjourner pour entendre Tartini qui passe communément pour le premier violon de l'Italie. Ce fut un temps fort bien employé; c'est tout ce que j'ai ouï de mieux pour l'extrême netteté des sons, dont on ne perd pas le plus petit, et pour la justesse. Son jeu est dans le genre de celui de le Clere, et n'a que peu de brillant : la justesse du toucher est son fort. A tous autres égards, la Marianne des Hospitalières de Venise l'emporte sur lui; mais aussi il n'a pas son pareil pour le bon esprit. Ce garçon (1), qui n'étoit pas fait pour

(1) Plaisante expression d'un président en parlant d'un homme de génie! Un bel esprit de qualité, du temps de Louis XIV, en disoit autant de Boileau. C'étoit

ce métier-là, et qui s'y est vu réduit après avoir été abandonné de ses parents, pour avoir fait un sot mariage, tandis qu'il étudioit à l'université de Padoue, est poli, complaisant, sans orgueil et sans fantaisie; il raisonne comme un ange et sans partialité sur les différents mérites de la musique française et italienne. Je fus au moins aussi satisfait de sa conversation que de son jeu. Je ne fus pas moins content du jeu excellentissime sur le violoncelle d'un abbé Vandini qui étoit avec lui.

Nous partîmes en poste fort satisfaits d'abord de revoir des arbres et des champs, dont la vue est au vrai fort préférable à l'éternelle uniformité de la mer. Le pays est beau et assez fertile. Nous côtoyions les bords de la Bataglia, le long de laquelle sont des maisons plus belles encore que celles de la Brenta, mais en plus petit nombre. Le marquis d'Obizzi nous avoit fort recommandé de voir sa femme. Il est d'une des plus anciennes et des plus

---

le fameux Bussi-Rabutin, dont la disgrace et la célébrité furent attribuées à son *Histoire scandaleuse des Amours des Gaules*. Il étoit parent de madame de Sévigné, dont le nom vivra plus long-temps que le sien.

illustres maisons d'Italie, originaire de Bourgogne, à ce qu'il nous dit. Quant à son château, on a fait une dépense prodigieuse pour le construire en amphithéâtre de mauvais goût, avec des hautes murailles couronnées de créneaux. Celui qui l'a fait bâtir, aussi amateur des puériles allusions de l'antiquité que Dutillet, a jugé à propos, parce qu'il s'appeloit *Æneas*, de prendre par-tout le surnom de *Pius*, et, parce que le lieu s'appelle *Orcini*, de mettre un gros cerbère à la porte. Les appartements sont tous peints à fresque et même les cours par *Paul Véronèse*, s'il faut le croire; car, à l'exception de quelques bons morceaux qui paroissent véritablement de sa main, le reste est assez médiocre. Il y a un arsenal de vieilles cuirasses et un petit théâtre de poche fort bien imaginé pour jouer des comédies entre honnêtes gens. Delà nous passâmes la Bataglia, puis le Gorzon à Monte Celèze qui a une espèce de château à pointes de diamants au-dessus d'un rocher; puis le grand fleuve de l'Adige dans un bac. Tous ces passages fréquents de ce pays, bas, tout coupé de rivières, sont fort coûteux, et plus fastidieux encore par le retard qu'ils occasionnent.

Rovigo, où nous arrivâmes ensuite, est une petite ville qui n'est pas désagréable. C'est la capitale du Polezin vénitien. Nous gagnâmes les confins à Canezaro qui joint l'Etat du pape. Ce fut-là que nous arriva ce charmant petit épisode que voici ; c'est le lieu où sont les lignes faites contre la peste de Senegaglia, qui ne sont autre chose que de grandes palissades servant à fermer ce passage d'une rivière et d'un pont par où l'on entre dans l'Etat de Venise. Près delà, sont de grands parcs de palissades, où une centaine de gredins faisoient la quarantaine. Ils nous firent force amitiés ; et, comme les petits présents l'entretiennent, ils nous donnèrent la peste ; de sorte que moi qui vous parle, je l'ai maintenant, bienheureux que ce ne soit que cela. L'échec de l'aventure fut que nos chevaux refusèrent absolument de nous mener plus loin, sur le prétexte assez juste que l'on ne les laisseroit point passer sans faire la quarantaine. Il fallut prendre patience et envoyer à sept milles delà chercher des chevaux à Ferrare. Lacurne, étourdiment à son ordinaire, passa les barrières, moyennant quoi il lui auroit fallu faire la quarantaine pour les repasser, de sorte que Rovigo.

nous en fîmes tous autant. J'allai à la chasse le long d'un étang ; Loppin alla jouer de l'orgue dans l'église du village ; les deux frères allèrent se promener au diable je ne sais où, puis me mandèrent par un voyageur de les venir trouver en un certain lieu. J'y allai bonnement, croyant que c'étoit à un pas ; il se trouva qu'il y avoit près d'une lieue, et que mes chers princes n'y étoient point. Me voilà une seconde fois en quête le long du Pô ; j'appris enfin par tradition qu'ils l'avoient passé pour aller d'un autre côté. Je le passai donc moi-même jurant contre eux à pleine voix ; et ce n'est pas une petite affaire que de le passer, puisqu'il n'est pas moins large dans cet endroit que le Rhône. Enfin survint la nuit la plus noire ; et nous nous trouvâmes dans la plus grande obscurité tous les quatre, y compris Loppin qui avoit traversé plus haut. Loppin à pied, en nous cherchant au milieu des campagnes, crioit du haut de notre tête, de manière à faire hurler tous les chiens des Ferrarais, et à faire poster des corps-de-garde hurlant aussi de leur côté de place en place. Cependant les chevaux de Ferrare étoient venus, et nos valets, qui faisoient la quarantaine au-

près des équipages, ayant attendu tout leur bien-aise, nous crurent aux antipodes et se mirent en quête : tant fut procédé que tout se rejoignit avec un appétit dont je vous laisse à juger. Nous fîmes le procès à un vieux coq, en lui disant : Je te fée et refée d'être fricassée de poulet ; mais vraiment, quand il fut question de le manger, le misérable se défendit tellement, que nous fûmes obligés de le laisser-là, trop heureux qu'il ne nous mangeât pas nous-mêmes ; et je n'en suis pas trop surpris, car depuis j'ai su par des mémoires secrets qu'il avoit été pendant plusieurs siècles poulet du clocher de la paroisse. Nous nous remîmes donc en chaise à deux heures après minuit, après avoir au préalable donné pour boire à la province entière ; par bonheur nous avions envoyé d'avance un domestique au cardinal-légat, pour le prier de laisser les portes de la ville ouvertes. Ainsi, nous fîmes sans obstacle notre entrée dans Ferrare, qui est à quarante-cinq milles de Padoue.

La ville de Ferrare est vaste et spacieuse. Je crois que ce sont les épithètes qui lui conviennent ; vaste, car elle est grande et déserte ; spacieuse, car on peut se promener fort à son aise dans de magnifiques rues tirées

au cordeau, d'une longueur étonnante, larges à proportion, et où il croît le plus joli foin du monde. C'est dommage que cette ville soit déserte; elle ne laisse pas que d'être belle, non pas par ses maisons magnifiques, mais parce qu'il n'y en a point de laides : en général, elles sont toutes bâties de briques et habitées par des chats bleus, du moins ne vîmes-nous autre chose aux fenêtres.

La place est l'endroit de la ville le plus peuplé; elle est ornée de deux statues de bronze de la maison d'Est, autrefois souveraine de Ferrare (1).

La cathédrale donne sur la place; contre l'ordinaire, elle a un vieux vilain portail et un intérieur tout neuf d'assez bonne manière. On l'a rebâtie en-dedans en conservant seulement, je ne sais pourquoi, un fond de chœur de très-mauvais goût. Ce que j'ai noté de plus remarquable, sont un martyre de Saint-Laurent, par le *Guerchin*, et l'épitaphe du savant l'*Ilius Cyraldus*, qui, par les plaintes amères qu'elle contient contre la fortune, pourroit servir de supplément au livre de *Pierius Valerianus de litteratorum Infelicitate*.

(1) Cette ville fait aujourd'hui partie de la république cisalpine.

La Chartreuse mérite aussi d'être vue; l'architecture en est bonne, quoique le défaut de collatérale lui fasse tort. Il y a dans le réfectoire un beau tableau des Noces de Cana, par *Bononi*. Le cloître est très-joli, et le logement des religieux plus grand et plus agréable que tous ceux que j'ai vus ailleurs; ils couchent dans de beaux et bons lits, et non comme en France dans des armoires de sapin: au lieu des fontaines qu'ils ont par-tout dans le milieu du préau du cloître, ces moines conservent là les cendres de Borsus d'Est leur fondateur, dans un gros vase.

Les autres églises dignes d'être vues sont les bénédictins, où est le tombeau de l'Arioste, avec quelques tableaux passables; et dans le réfectoire une Noce de Cana, d'une belle ordonnance. Le tombeau de l'Arioste est d'une forme assez commune; son buste est au-dessus, avec deux figures au fronton, qui m'ont paru être la Vérité et la Fiction, apparemment pour signifier qu'il a également excellé dans les sciences politiques et dans les inventions poétiques, et qu'il n'a pas été moins bon citoyen que bon poëte.

Son épitaphe :

D. O. M.

Ludovico Ariosto,
Ter illi maximo atque ore omnium celeberrimo
Vate à Carolo V°. coronato,
Nobilitati generis atque animi vero,
In rebus publicis administrandis, in regendis populis,
In gravissimis ad summum pontificè legationibus,
Prudentiâ, consilio, eloquentiâ,
Praestantissimo,
Ludovicus Ariostus pronepos.

Plus, Sainte-Marie *in Vado*, assez bien disposée pour l'architecture, où l'on voit plusieurs morceaux curieux de peintures anciennes par *Pavili* et *Carpaccio* : un plafond de *Bonon*, et sur-tout une façade de chapelle faite en portail d'église, d'une très-belle architecture.

Il y a dans d'autres endroits plusieurs tableaux du *Guerchin* et de *Cariophilo* que j'ai vus en courant, et dont je n'ai pas conservé grande mémoire. Il en est de même des maisons particulières de la ville. Quoique belles, elles ne le sont point assez pour

trouver place dans ce très-digne journal, si ce n'est par grace. Un palais tout de marbre blanc, taillé à pointes de diamants, construit par un bâtard de la maison d'Est. Mais je n'oublierai pas une très-grande place, au milieu de laquelle est une statue de bronze d'Alexandre VII, sur une très-belle colonne de marbre.

Nous partîmes de Ferrare. Tout le pays est couvert d'arbres à l'excès ; de façon que depuis les hauteurs on ne découvre qu'une plaine de forêt formée par les cimes des arbres. La campagne est fertile dans les endroits cultivés, qui ne sont pas aussi nombreux qu'ils le seroient sans la paresse des gens du pays, et les marais que forment perpétuellement les débordements des bords du Pô dans cette contrée, la plus basse de l'Italie. Nous passâmes le Rhêno sur un... à travers de ces marais. Ce fut immédiatement après qu'arriva un second épisode bien autrement triste que le premier. Un insigne maraud de postillon ayant indiscrètement fouetté ses chevaux sans les tenir, les chevaux de poste, qui sont aussi vifs ici que les nôtres sont pacifiques, emportèrent ma chaise le long de la levée, et la jetèrent

à tous les diables de cinquante pieds de hauteur dans le fin fond de la *valle di Marara*. La bonne chaise prenoit tant de plaisir à tomber, que je la voyois se liquefier le long de la cascade; bref les chevaux, les harnois, la chaise, les mules, les portemanteaux, les hardes, tout, en arrivant au fond, se trouva réduit en poussière impalpable. Sainte-Palaye, le plus bilieux de tous les hommes, me débita un beau sermon sur la modération dans les infortunes, sous prétexte que ma colère ne répareroit pas le malheur. Je ne manquai pas de l'en croire si-tôt que j'eus crié assez fort et assez longtemps pour avoir une éteinte de voix. Loppin pensa me désoler par son stoïcisme; il trouva au fond du vallon un certain sable à son gré, et il employoit ses gens à faire nettoyer ses boucles de souliers. Je me hâtai de le rendre furieux, en lui montrant les membres de son ménage à café ignominieusement dispersés dans la plaine. Maintenant la pauvre chaise est sur la litière réduite à l'extrémité: on lui fait des remèdes; et j'espère qu'à force de baume, de fiers-à-bras et de sequins nous pourrons la tirer d'affaire. Dans cette déconvenue, les chaises des valets (car

ils

ils y courent en chaise), nous servirent de réconfort. Nous gagnâmes Bologne (à vingt-cinq milles de Ferrare) tellement quellement : ce fut fort bien fait à nous ; car c'est une excellente ville, la plus belle pour le matériel que nous ayions encore trouvée après Gênes. On lui donne cinq milles de tour ; j'ai peine à le croire à la vue, elle ne paroît pas de beaucoup plus grande que Dijon, qui n'en a que deux et demi ; mais sa forme, longue et pointue par les deux bouts, faite en navette, la fait trouver beaucoup plus grande quand on est dedans, par la longue distance qu'il y a d'un lieu à un autre. Bologne.

Je ne sais pourquoi Gênes est la ville d'Italie la plus superbe en bâtiments, quoique son architecture soit moins bonne que dans quantité d'autres ? Elle l'est cependant en effet : la quantité de palais, l'extrême exhaussement des maisons, l'agrément des peintures, et plus que tout cela, sa magnifique situation, lui auront valu cette prééminence, quoiqu'à prendre les choses en détail, ce que l'on voit ailleurs, comme ici par exemple, vaille beaucoup mieux. Vous en verrez sans doute bientôt arriver une ample description lorsque j'aurai moi-même vu Bologne

autant que cette ville me paroît mériter de l'être (1).

LETTRE XX.

A M. DE NEUILLY.

MÉMOIRE SUR BOLOGNE.

BOLOGNE est pleine de belles églises et de beaux bâtiments particuliers, dont je pourrai bien vous dire un mot, après vous avoir donné une idée générale de la ville. Elle est toute bâtie comme Padoue, à portiques sous lesquels les gens de pieds vont à couvert; mais, au lieu des infâmes porches qui sont à Padoue, ici ce sont de larges et longues rues, bordées des deux côtés de portiques voûtés, d'un bel exhaussement, soutenus à perte de vue par des colonnes de toutes sortes d'or-

(1) Bologne, une des belles villes et provinces des États du pape, s'est vue pendant quelque temps érigée en république. Enfin, elle a été réunie à la république connue aujourd'hui sous le nom de Cisalpine; et dès-lors ont disparu les dénominations de républiques cispadane et transpadane.

dres et des pilastres quarrés. Quoique le goût de ces colonnes soit tantôt bon, tantôt mauvais, l'ensemble de cet uniformité forme à mon gré le plus bel effet et le mieux entendu que l'on puisse se figurer, d'autant mieux que les piliers soutiennent communément de fort belles maisons, toutes bâties en briques, suivant l'usage du pays.

L'architecture est dans le même gout ; elle se construit dans la Lombardie à peu de frais avec des briques figurées exprès, enduites par-dessus d'un mortier très-fin. Cela dure plus qu'on ne le croiroit, mais infiniment moins que la pierre ; et, dans le vrai, on feroit mieux de n'employer de pareils matériaux que dans des lieux à couvert des injures du temps. Les portiques dont je vous parle sont fort larges, parquetés de briques, et douze personnes de front peuvent y marcher à couvert et à leur aise ; mais, comme si ce n'eût pas été assez d'en garnir toute la ville, on en a construit un autre dehors, qui, commençant à une des portes, va, grimpant jusques sur le sommet d'une montagne assez haute, se terminer à une petite église, où la dévotion est fréquente : le portique n'a pas moins de cinq quarts de lieues de long. Dans

l'endroit où la plaine finit, pour gagner plus doucement la montagne, on a jeté une espèce de pont qui soutient un beau péristile couvert d'un dôme, et qui sauve très-artistement l'irrégularité du terrein. Ce seroit un morceau digne des Romains, si, au lieu des méchants piliers quarrés accouplés qui forment un portique, on y eût employé des colonnes de bon goût; mais, tel qu'il est, il n'est pas moins surprenant par son exécution que par son motif. L'endroit où il se termine, renferme la véritable Madona peinte, a-t-on dit, par Saint-Luc. Il y en a plus de cent en Italie; mais on soutient que celle-ci est la bonne: on la porte solemnellement en procession une fois l'an à Bologne. Misson prétend que, si on ne l'y portoit pas, elle y viendroit toute seule; j'ai quelque peine à le croire. Cependant, soit que les gens du pays ne soient pas de mon avis, puisqu'ils ont construit cet édifice pour qu'elle puisse venir plus commodément, soit qu'ils n'aient eu en vue que la commodité de la procession, c'est sûrement dans l'une ou l'autre de ces vues qu'ils ont fait cette furieuse dépense. On ne fait voir la Madona qu'avec grande peine. Il a fallu dire, pour avoir ce bonheur,

que nous étions venus en pélerinage tout exprès. Elle est couverte de volets garnis de velours ; plus, d'un rideau à travers lequel, par un trou garni d'une glace, on la voit peinte sur bois, et qui pis est détestablement peinte et fort laide. J'ai trop de dévotion pour croire que ce soit là le vrai portrait de la Vierge ; si je ne me trompe, on auroit mieux fait pour elle et pour Saint-Luc de faire honneur au dernier d'une Vierge de Raphaël ; car, dans celle-ci, je n'ai pas trouvé le plus petit mot de cette sublimité que le R. P. Labat exalte en quarante pages. Mais ce n'est pas ici le seul endroit où je pourrois avoir occasion de donner sur les doigts à ce narrateur dans cette mienne véridique relation, si je ne me trouvois porté à l'indulgence en sa faveur, par le rapport de babil éternel qui se trouve entre lui et moi.

Rentrons dans la ville, où j'apperçois l'édifice le plus visible, c'est la tour de *Gli Asinelli*, droite et menue comme un cierge. Ma foi ! c'est bien autre chose que la tour de Crémone ; elle s'élève à perte de vue, et je crois pour le coup que c'est la plus haute tour, ou du moins l'une des plus hautes de l'Eu-

rope. Son peu d'épaisseur consiste encore à la faire paroître plus élevée, et la tour *Garisanda*, sa voisine, à la faire paroître plus droite. Celle-ci, beaucoup plus grosse et moins haute des deux tiers, s'avise de se donner des petits airs penchés; de sorte qu'en jetant un plomb depuis le sommet, il va tomber à plus de neuf pieds des fondations. Je ne sais si elle a été construite ainsi par malice pour effrayer les passants qui croient qu'elle va leur tomber sur la tête, ou si, comme d'autres le prétendent, ce sont les restes d'une tour jadis fort élevée, qui, ayant eu des fondements peu solides, s'écroula par le haut, tandis que la partie inférieure, qui prit son assiette, est demeurée stable. Quoiqu'il en soit, on va delà, par une longue rue, à la place principale, ornée de la plus belle fontaine de marbre et de bronze que j'aie encore vue. C'est un Neptune colossal, accompagné de quatre petits Amours montés sur autant de dauphins, et plus bas de quatre figures colossales de femmes qui fournissent de l'eau; mais les jets en sont si petits et si menus, que cette belle fontaine en est toute défigurée; elle est du dessin de *Jean de Boulogne*. Non loin delà est une autre fontaine

aux armes de Médicis, d'architecture en bas-reliefs. Elle est fort négligée, et je ne sais pourquoi ; c'est à mon gré un très-joli morceau dont personne n'a parlé.

Les principales choses de la place publique sont : 1°. des montagnes d'oignons blancs, ni plus ni moins hautes que les Pyrénées. On en fait ici un grand commerce ; mais je ne sais s'il peut égaler celui que l'on fait à Gênes des champignons pour l'Espagne, que l'on fait monter annuéllement à 800,000 liv. : ce qu'il y a de certain, c'est que les oignons de Bologne sont au moins les frères cadets des oignons d'Egypte. Mais, pour le dire en passant, j'ai été tout-à-fait la dupe de ma gourmandise en venant en Italie pour manger des fruits : ils ne valent pas même ceux de France, hors les raisins qui sont exquis. On me promet que Florence soutiendra la réputation de l'Italie sur ce chapitre.

2°. Le palais public où demeure le cardinal Spinola, légat. Cette éminence est une des plus belles figures que j'ai vues : il prétend être pape un jour ; et, si Saint-Esprit étoit femelle, je n'ai pas de peine à croire qu'il ne lui donnât la préférence. Sa personne fait le plus bel ornement du palais, qui n'a pas grande beauté

d'ailleurs : c'est un gros édifice massif, orné dans sa façade de quelques statues de bronze, et assez médiocre en-dedans, excepté quelques curiosités dont j'aurai occasion de vous parler ailleurs.

3°. Le vieux palais, bâti pour servir de demeure à Enzio, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui, allant porter des secours à ceux de Modène dans le temps de la célèbre guerre pour un sceau de bois, fut fait prisonnier par ceux de Bologne, et retenu pendant vingt-deux ans jusqu'à sa mort, après laquelle on lui fit, pour le consoler, de belles obsèques et une belle épitaphe qui se voit à Saint.....Cependant combien de gens traitent tout cela de fables ! Pourquoi je juge que l'épitaphe est très-moderne, et que l'architecture du palais en question n'est assurément pas du temps que l'on cite : il est vrai qu'on peut l'avoir ajouté depuis pour l'ornement.

4°. La célèbre église de Sainte-Pétrone, édifice à simples collatérales, vaste, noble et extrêmement exhaussé. On y peut remarquer la fameuse ligne méridienne tracée par *Cassini*, laquelle, tant qu'elle existera, servira de règle aux astronomes à venir pour mesurer l'obliquité de l'écliptique ;

elle est ménagée fort adroitement dans la plus grande longueur de l'église, passant avec obliquité entre deux piliers : la longueur de cette ligne fait la six cent millième partie de la circonférence de la terre. Elle est de marbre, divisée en sa longueur en deux parties égales par un filet de cuivre qui marque précisément le méridien ; et sur le marbre sont gravées toutes les choses qui peuvent avoir rapport à l'ouvrage pour le rendre parfait. L'endroit de la voûte où est le petit trou par où l'image du soleil va se porter à midi précisément sur la ligne de cuivre, s'étant un peu affaissé, on fut obligé, sur la fin du siècle passé, de réformer un peu l'ouvrage. Il passe à présent pour le plus parfait de tous ceux qui se trouvent en ce genre ; et ses bonnes qualités sont inscrites sur une pierre incrustée dans le mur... J'ai été choqué de voir qu'on la fouloit aux pieds sans respect ; ce qui en efface beaucoup les caractères.

Bologne est le chef d'ordre des peintures de l'école de Lombardie, comme Venise l'est de l'école vénitienne. C'est ici que sont tous les chefs-d'œuvre des *Carrache*, du *Guide*, du *Guerchin*, de l'*Albane*, etc. Les peintres de Bologne, excellents à mon sens pour les

fresques, quoiqu'il n'y ait pas ici de tableaux de la force de deux ou trois qui sont à Venise. Généralement parlant, il y a un grand nombre de bons maîtres, et par conséquent de bons ouvrages. Ils se piquent sur-tout de donner plus encore que les Vénitiens de furieux soufflets au restaurateur de la peinture Cimabué et à son historien Vazari. A les entendre, le Cimabué est un belître, et le Vazari un ignorant. C'est chez eux, et non à Venise ni à Florence, que l'art s'est conservé; et, pour le prouver, ils montrent quantité de Madones peintes à fresque, horriblement mal, sur de vieux murs; et assurent, foi de Bolonais, qu'elles sont peintes avant l'an 1000; mais, pour dire vrai, à force de vouloir faire leur cause bonne, ils la gâtent en montrant une telle quantité de tableaux de cet âge, qu'il est de toute impossibilité que les anciens historiens de la peinture en eussent ignoré l'existence. Avec cela il y a quelques-uns de ces morceaux trop bien peints pour être du temps en question; (par parenthèse, la Madona de Saint-Luc que l'on a choisie parmi les chiffons pour faire des miracles, n'est pas celle qui pêche par ce dernier point.) Je crois

donc que, l'école lombarde ayant commencé fort tard à se distinguer, on travailloit déjà assez bien ailleurs, quand on ne faisoit encore ici que des choses misérables; et, pour l'ancienneté, le procès des Vénitiens est celui qui me paroît fondé sur les pièces les plus authentiques.

La suppression des peintures entraîne aussi celle des statues, et par compagnie la description des édifices devroit aller avec; mais je ne puis me résoudre à faire une Saint-Barthélemi si générale. Voici quelques petites choses sur les bâtiments publics et particuliers.

Les principaux édifices publics, outre ceux dont je vous ai parlé, sont la douane, par *Tibaldy* : Saint-Pierre, cathédrale toute neuve, par *Magenta*, d'ordre corinthien magnifique; mais les arcs sont exhaussés outre mesure, et on a voulu conserver le fond du chœur qui est beaucoup trop surbaissé pour le reste: Saint-Jean, à côté duquel est un beau portique dorique et un autre meilleur ionique au-devant, dont le goût est continué en-dedans : Saint-Sauveur, la plus belle église de toutes, quoique peu grande; son architecture corinthienne, par *Magenta*,

fait tête à l'ancienne architecture grecque et romaine. Je passe sous silence divers autres beaux édifices, entre autres deux chapelles, le *Corpus Domini* et la chapelle de l'Oratoire à Saint-Philippe de Néry.

On vante beaucoup l'église de Saint-Dominique qui ne me plaît guères. J'en dis autant de la chapelle fameuse où repose le corps du saint fondateur dans une caisse de marbre blanc, accompagné de statues, dont une de *Michel Ange*. Il faut encore bien d'autres mystères pour voir le bon père Jacobin qui dort là-dedans, que pour voir la Madona; on ne le montre qu'en présence du sénat assemblé, et de la garde suisse sous les armes. Le couvent des dominicains est beau. On fait un grand éloge de leur bibliothèque; le vestibule en vérité en est magnifique, le vaisseau assez beau; mais quant aux livres, je n'en ai guères apperçu de bons. Ils ont, disent-ils, un manuscrit écrit de la main d'Esdras: celui-ci regarde l'évangile de Saint-Marc, que prônent les Vénitiens comme une jeune barbe; mais on le montre encore moins que le corps de Saint Dominique.

Je ne sais pourquoi les couvents de Bologne passent pour les plus beaux de l'Italie;

c'est une injustice manifeste que l'on a fait à ceux de Milan, qui valent au moins ceux-ci, à l'exception toutefois de celui de Saint-Michel en Boseo hors de la ville, dont on ne peut dire assez de bien, ne fût-ce que pour son admirable situation sur le premier côteau de l'Apennin. Du haut d'une terrasse qui fait l'entrée de la maison, on plonge à vue d'oiseau sur toute la ville bâtie au pied du coteau, et l'on découvre d'un côté des montagnes chargées de bois; et de l'autre, les plaines de Lombardie unies comme la mer. L'intérieur du couvent est bâti et orné au mieux, sur-tout par une cour en colonnade, d'une manière excellente, dont les murs sont tous peints de la main des *Carrache* et du *Guide*. Malheureusement ces peintures se gâtent tous les jours si fort, qu'à peine ont-elles aujourd'hui cinquante ans à vivre.

Voilà ce me semble ce qu'il y a de mieux en édifices publics, à quoi je n'ajouterai plus qu'un mot sur ler écoles publiques, qui forment d'assez grands bâtiments, dont le cloître est rempli de monuments élevés en faveur des gens qui se sont distingués dans cette université, ou qui y ont fait du bien. Tout cela est fort peinturé, tant bien que mal;

mais il y a deux morceaux de grande distinction. L'un est une fresque, imitation d'un monument de marbre blanc, si parfaite qu'il faut passer la main dessus à plusieurs reprises pour être convaincu qu'il n'y a pas de reliefs; l'autre est de la main de Mad^lle^. *Muratori*, pour l'ornement du tombeau de son père. Le plus bel endroit des écoles est le théâtre d'anatomie, de la main d'*Antonio Levante*; c'est une pièce superbe, ordonnée en amphithéâtre pour asseoir les spectateurs, les ornements, les chaises, le plafond, les statues anatomiques, et ceux des fameux physiciens de Bologne, entre lesquels je reconnus avec satisfaction mon ami *Malpighi*. Tout cela est au mieux, et les Bolonais ont raison de s'en faire fête.

Quant aux maisons particulières, remarquez au palais Caprara une cour et un escalier assez beau; mais sur-tout une galerie, espèce de petit arsenal qui est un vrai bijou, meublé de velours vert sur lequel sont posés des trophées de toutes espèces d'armures turques, orientales ou antiques, disposées avec toute la richesse et toute la galanterie possibles. Les grands bureaux qui règnent de chaque côté tout le long de la galerie, por-

tent des castins de glaces contenant une quantité innombrable de babioles curieuses, médailles, bronzes, ordres de chevalerie, monnoies orientales, et principalement la dépouille de la tente du général hongrois Tekeli, lorsqu'il eut été défait par le général Caprara, dont la statue en bronze ferme le fond de la galerie.

Au palais Fantuzzi, une façade magnifique d'ordres dorique et ionique, et, qui pis est, les colonnes sont toutes taillées en pointes de diamants; ce qui fait un effet fort singulier. *Camali* en est l'architecte, et je crois que c'est un Français qui a fait le superbe escalier d'ordre composite qui est au-dedans.

Le palais Magnani : beau morceau de *Tibaldi*. Le petit palais Mulezzi.

Autre plus beau de *Michel Ange Buonarotta* (vous voyez que je ne vous donne pas des effets verreux), sans parler de Ranuzzi qui vante son escalier, Dumonti qui montre le cordon bleu de son oncle.... de l'Aldrovandi.... de l'Herculani.... de celui du duc de Modène, et de quantité d'autres qui méritent d'être vus, ou pour une raison ou pour une autre.

J'ai réservé pour la dernière la principale chose qu'il y a dans la ville, et l'une des plus curieuses qu'il y ait en Europe. C'est l'institut ou l'académie des sciences, établissement formé depuis peu par le célèbre comte Ferdinand de Marsilly. Ceci mérite un grand détail, et vous l'aurez; l'immensité de choses qui y sont comprises n'est pas plus admirable que l'ordre dans lequel elles sont disposées. Il est surprenant que tout ceci ne soit l'ouvrage que de quelques particuliers qui l'ont entrepris depuis une vingtaine d'années. Voici donc d'une manière assez sèche le catalogue de ce qui le compose, après vous avoir dit que le bâtiment est, comme de raison, fort vaste et d'une belle architecture de la façon de *Tibaldi*.

Un petit salon plein d'inscriptions et de monuments antiques.—L'académie pour dessiner d'après le naturel. — Salles contenant des modèles et des copies de statues antiques. — Deux salles d'académie d'architecture, pleines de modèles de l'architecture antique. — Salle des prix qui ont été remportés par les élèves de l'académie d'architecture, du dessin et de gravures avec les planches de cuivre. — Salle de chymie. — Salle de géographie

graphie et de marine, contenant les cartes terrestres et marines, les livres qui y ont rapport, et les différentes espèces de bâtiments de mer effectivement fabriqués en petits.

La bibliothèque qui, quoique assez nombreuse, n'est pas encore suffisamment formée.

Salle où les phénomènes, météores ou sites particuliers de la terre sont peints en petits tableaux. — Salle contenant une suite générale de toutes les plantes marines, éponges, coraux, madrépores, et enfin des originaux de tout ce que le général Marsilly a ramassé dans les travaux immenses qu'il a faits pendant tant d'années au fond de la Méditerranée. — Salle des métaux, contenant la suite complète des pierres de mines, métaux, minéraux, aimant, marcassites, sables, cailloux, plâtres, dendrites, sels, soufre, ambres, bitumes, aluns, et autres fossiles de toutes espèces.—Salle des végétaux, contenant la suite des bois, feuilles, fleurs, fruits, herbages, racines, écorces, champignons, ou autres tubérosités; pétrification de végétaux et graines de toutes les espèces imaginables. —Salle des animaux, contenant la suite complète des coquillages, perles, poissons de

mer, chenilles, papillons, mouches, vers, escargots, ou autres insectes de toutes espèces, tant d'Europe que d'Amérique ; nids de mouches, serpents, lézards, crocodilles, et toute autre espèce de reptiles d'Afrique et des Indes ; œufs d'oiseaux et de serpents, oiseaux et plumes de toutes espèces, becs, cornes, arêtes, têtes de gros animaux, fétus d'animaux et d'hommes, monstres des uns et des autres, pierres effectives prises pour des parties d'animaux ou pour des pétrifications réelles d'iceux. C'est dans ce lieu qu'a été transporté le cabinet de mademoiselle de Marian, contenant tous les insectes et reptiles qu'elle alla chercher et dessiner à Surinam. — Salle des pierres, contenant la suite des pierres, marbres, jaspes, agates, lapis-lazuli, onyx, amétistes, turquoises, opales, saphirs, émeraudes, rubis, diamants, etc.

Vous pouvez juger par ce détail si l'histoire naturelle est bien complète en ce lieu ; et de vrai, toutes les autres parties n'approchent pas d'être aussi parfaitement remplies que celle-ci, dont je ne pouvois trop m'étonner. Tout cela est disposé en bon ordre dans des armoires de glaces, et il n'y a si petite pièce qui ne porte son étiquette, con-

tenant le nom et une courte description de la chose avec la citation du livre où on en pourra trouver l'histoire complète. Oh ! mes doux objets, combien vous vous amuseriez à chiffonner en ce lieu ! Pour moi, j'y voulois faire apporter mes meubles et m'y établir.

Salle d'anatomie, contenant les différentes espèces de dissections figurées et contenues dans des caisses de glaces. — Salle d'antiquités, statues, idoles, médailles, poids, urnes lacrymatoires, bronzes. — Salle de physique expérimentale, contenant les microscopes, machines pneumatiques, et toute la multitude de verres et d'instruments nécessaires à cet objet. On y voit aussi une pierre d'aimant assez petite qui lève quarante-deux marcs. — Salle de fortifications, contenant les plans sur le papier ou en reliefs, armures ou machines de toute espèce servant à la guerre. — Salle de mécanique, contenant les instruments de divers arts et métiers. — Salle d'astronomie, contenant les sphères, globes, quarts de cercles, cartes célestes, européennes et chinoises, etc. — Et enfin, la tour de l'observatoire avec ses télescopes.

Cet institut a bon nombre de professeurs

pour tous les différents arts ou sciences. J'ai fait connoissance avec les meilleurs, qui savent plus que leur métier, car ils sont gens de bonne société et galants auprès des dames; ce sont Beccari pour la chymie, et Zanolli pour l'astronomie. Il ne faut pas oublier madame de Laura Bassi, professeur en philosophie, laquelle a été reçue et a pris le bonnet de docteur en pleine université. Aussi en porte-t-elle la robe et l'hermine, quand elle va faire des leçons publiques; ce qui n'arrive que rarement et à certains jours solemnels de l'année seulement, parce qu'on n'a pas jugé qu'il fût décent qu'une femme montrât ainsi à tout venant les choses cachées de la nature. En récompense, on tient de temps en temps chez elle des conférences philosophiques. Je m'y trouvai un soir, et il me fallut encore, comme à Milan, dérouiller mon vieux latin pour disserter sur l'aimant et sur l'attraction singulière qu'ont les corps électriques. N'allez pas pour cela me croire un docteur; il n'est pas besoin d'avoir beaucoup de science en pareille occasion, où il ne s'agit que de faire paroître l'habileté de celle qui répond, et non de montrer la sienne. La signora Bassi a de l'esprit, de

la politesse, de la doctrine ; elle s'exprime avec aisance : mais, avec tout cela, je ne troquerois pas pour elle ma jeune fille de Milan.

LETTRE XXI.

A M. DE BLANCEY.

Suite de séjour à Bologne.

N'ÊTES-VOUS pas bien las, mes chers amis, des longues descriptions que je vous faisois l'autre jour ? n'aurois-je rien de plus amusant pour vous et pour moi ? Par exemple, j'aurois dû, avant que d'entrer dans le détail de ce que contient la ville, vous en donner une idée générale ; vous dire qu'elle étoit riche, commerçante, assez bien peuplée ; que le pape n'en pouvoit tirer que de bien légers tributs ; qu'elle se gouvernoit en espèce de forme républicaine par des sénateurs tirés de la noblesse, à la tête desquels est un premier magistrat nommé gonfalonier, lequel demeure dans le palais public aussi bien que le légat ; et même, ce qui est plus

singulier, c'est que la ville a des ambassadeurs à Rome comme un Etat étranger. Mais il y a long-temps que vous avez dû vous appercevoir que je faisois comme l'ami Plutarque, qui rapporte quelquefois la mort des gens avant que d'avoir parlé de leur naissance.

Vous ne sauriez vous figurer combien les chiens de Bologne sont communs ici : on ne trouve autre chose par les rues ; vous en aurez un échantillon. Il y a un gros barbet qui libéralement s'est donné à moi ; je le destine à madame de Blancey pour être successeur de ce petit gredin qui a l'honneur de ses bonnes graces et tant d'autres préférences mal placées. Je la prie donc d'aimer cette ville-ci, tant à cause de cet honnête barbet et de ses bons saucissons dont je mange prodigieusement à son acquit, que par rapport aux bons traitements que nous y recevons de tout le monde. Nous n'avons point encore trouvé de ville où les étrangers fussent reçus plus agréablement et où le commerce du monde fut aussi aisé.

La ville est partagée en deux factions, la française et l'allemande. Le comte Rossi et sa femme, zélés partisans du génie français,

nous ont prévenus de toutes les politesses imaginables, et nous ont fait faire connoissance avec beaucoup de gens très-gentils chez qui l'accès est facile et la conversation agréable. Les femmes sont ici éveillées à l'excès, passablement jolies et beaucoup plus coquettes, spirituelles, sachant par cœur leurs bons poëtes italiens, parlant français presque toutes. Elles citent Racine et Molière, chantent le mirliton et la béquille, jurent le diable et n'y croient guères. Elles ont une coutume qui me paroît la meilleure et la plus commode du monde; celle de s'assembler tous les soirs dans un appartement destiné à cela seul, et n'appartenant à personne: moyennant quoi, personne n'a l'embarras d'en faire les honneurs. Il y a seulement des valets-de-chambre gagés qui ont soin de donner tout ce dont on a besoin. Chacun y fait ce qui lui plaît, soit qu'on vueille chanter, danser, prendre du café ou jouer. La première ou la dernière de ces occupations sont celles que j'y ai vu le plus communément pratiquées; mais, quand on a joué et perdu, ce qui roule ordinairement entre cinquante sous ou un petit écu, ce seroit une malhonnêteté insigne de

payer à celui qui a gagné. Les valets-de-chambre en tiennent registre, et deux jours après vous remettent votre compte de l'avant-veille. Quand nous n'allons pas là, nous allons, Sainte-Palaye et moi, passer notre veillée tête-à-tête avec le cardinal-archevêque Lambertini, bon-homme, sans façon, qui nous fait de bien bons contes de filles ou de la Cour de Rome. J'ai eu soin d'en enregistrer quelques-uns dans ma mémoire, qui me serviront dans l'occasion. Il aime sur-tout à en faire ou bien à en apprendre sur M. le régent et sur son confident le cardinal Dubois. Il me dit quelquefois : *Parlate un poco di quel cardinale del Bosco.* Je lui ai dit tous les contes que j'en savois, et j'ai vuidé le fond du sac. Sa conversation est fort agréable; c'est un homme d'esprit, plein de gaieté et qui a de la littérature. Il est sujet à se servir, dans la construction de ses phrases, de certaines particules explétives peu cardinaliques. Il ressemble en cela, comme en toute autre chose, au feu cardinal le Camus; car il est d'ailleurs de mœurs excellentes, fort charitable et fort assidu à ses devoirs d'archevêque.

Mais l'un des premiers et des plus essen-

tiels de tous ses devoirs est d'aller trois fois la semaine à l'opéra. Ce n'est pas ici qu'est cet opéra, vraiment personne n'y iroit, cela seroit trop bourgeois; mais, comme il est dans un village à quatre lieues de Bologne, il est du bon ordre d'y être exact. Dieu sait si les petits-maîtres ou petites-maîtresses manquent de mettre quatre chevaux de poste à une berline, et d'y voler de toutes les villes voisines comme à un rendez-vous. C'est presque le seul opéra qu'il y ait dans cette saison en Italie. Pour un opéra de campagne il est assez passable. Ce n'est pas qu'il y ait ni chœurs, ni danses, ni poëmes supportables, ni acteurs; mais les airs italiens sont d'une telle beauté, qu'ils ne laissent plus rien à desirer dans le monde, quand on les entend. Sur-tout il y a un bouffon et une bouffonne qui jouent une farce dans les entr'actes, d'un naturel et d'une expression comiques qui ne se peuvent ni payer ni imaginer. Il n'est pas vrai qu'on puisse mourir de rire; car à coup sûr j'en serois mort, malgré le déplaisir que je ressentois de l'épanouissement de ma rate qui m'empêchoit de sentir, autant que je l'aurois voulu, la musique céleste de cette farce. La musi-

que est de Pergolèse. J'ai acheté sur le pupitre la partition originale que je veux porter en France. Au reste les dames se mettent-là fort à l'aise, causent ou, pour mieux dire, crient d'une loge à celle qui est vis-à-vis, se lèvent en pied, battent des mains, en criant *bravo*! *bravo*! Pour les hommes ils sont plus modérés; quand un acte est fini, et qu'il leur a plu, ils se contentent de heurler jusqu'à ce qu'on le recommence. Après quoi, sur le minuit, quand l'opéra est fini, on s'en retourne chez soi en partie quarrée de madame de Bouillon, à moins que l'on n'aime mieux souper ici, avant le retour, dans quelque petit réduit.

Les lanternes d'équipages ne sont point placées comme les nôtres, mais en bandeau sur le front des chevaux; ce qui me paroît plus commode de toute façon.... Cependant les œuvres pieuses ne sont point oubliées et j'ai toujours vu madame de Marsilly (non celle qne vous connoissez, mais la nièce de Ferdinand) venir faire la quête à l'opéra pour le luminaire de la paroisse.

L'opéra et le violon Laurentini, célèbre virtuose, sont tout ce que nous avons eu en musique à Bologne, quoique cette ville soit

le grand séminaire de la musique de l'Italie ; mais nous sommes mal tombés. La Cuzzoni est à Vienne, la Pernozzi et Caffarello sont allées en Espagne pour le mariage de l'infant, où Farinelli, le premier châtré de l'univers, est établi pour toujours ; il a, soit du roi, soit de la cour, tout alimenté, désaltéré, plus de 80,000 liv. de rente ; cela s'appelle vendre ses effets un peu cher, sans compter que le roi a ennobli lui et toute sa postérité.

J'oubliois de vous dire qu'en allant à l'opéra, nous nous détournâmes un peu pour aller voir la fameuse islote de la petite rivière Lavinus, dans laquelle les triumvirs restèrent, en présence de leurs armées, trois jours et trois nuits à partager l'univers. La rivière ne représente pas assez dignement pour avoir mérité d'être le théâtre d'une si grande scène. Ce n'est qu'un petit torrent, je n'ai pu juger de la grandeur de l'isle, qui n'en est plus une, l'un des bras du torrent étant maintenant tout comblé. Il y a sur la place un méchant bout de pyramide avec une inscription moderne plus méchante encore. Je m'assis gravement ; et tel qu'un autre Auguste, faisant le partage du monde ; je vous cédai l'Egypte, à cause que

votre grand nez vous donne l'air de Marc-Antoine, aux conditions toutefois d'en faire part à Jehannin, qui ressemble à Marc-Antoine par un autre endroit assez distant du nez.

Selon la bonne coutume qu'ont les Italiens de ne point ménager les pas des voyageurs, ils nous ont envoyés à quelques lieues de la ville voir une maison de campagne des Albergatti, appelée par excellence Sala, à cause d'un sallon qui s'y trouve, et qui effectivement est digne d'être vu par son air de grandeur et sa construction singulière. Ce salon qui a l'air d'un temple, et qui n'est guères moins élevé qu'un dôme d'église, est soutenu par quatre rangs de colonnes ioniques à trois étages l'un sur l'autre formés en quarré : quatre collatérales surbaissées pareillement à trois étages accompagnent le quarré, et les deux derniers étages font des espèces de tribunes à corridors; quatre gros chevaux dans les angles soutiennent un cintre ouvert et recouvert d'une coupole qui fait le comble. Cela seroit à merveille, si ce lieu n'étoit pas beaucoup trop étroit à l'égard de son exhaussement, et trop obscur, les jours n'étant tirés que des collatérales par des petites fenêtres. Le

salon distribue grandement tous les appartements, qui, quoique passablement vastes, sont tout-à-fait écrasés par ce gigantesque préambule. Les fresques ne manquent pas dans les plafonds ; il y en a même quelques-unes dignes de remarque : on monte au corridor d'en-haut par un escalier fort droit et fort étroit. L'architecte, pour remédier à cet inconvénient, a très-adroitement imaginé de le construire à marches interrompues par le milieu verticalement, c'est-à-dire, que la moitié à droite de la première marche est une fois moins haute que la moitié à gauche, et ainsi des autres jusqu'au-dessus ; moyennant ce, chaque pied ayant alternativement une moitié d'avance pour poser l'autre, on ne s'apperçoit plus de la roideur. De cette manière, on monte assez aisément ; mais en descendant, à moins d'une grande attention, on ne manque pas de se rompre le cou. Au-dessus de la coupole, il y a une terrasse extérieure, d'où l'on découvre fort au loin ces grandes allées d'arbres en échiquier chargées de vignes à festons. On ne peut rien de plus agréable à la vue ; les vignes qui recouvrent les branches donnent aux arbres un air étranger fort plaisant : on les prendroit pour des palmiers.

Je m'étonne fort que les plus belles villes que j'aie encore vues dans ce pays-ci n'aient pas de promenades publiques qui valent celles de nos moindres petites villes. Le lieu où l'on se promène ici est infâme ; cependant, faute d'autre, il est tous les soirs assez fréquenté. Je ne puis digérer cette manière de se promener en carrosses, rangés à la file les uns des autres, sans avancer ni reculer. Les équipages sont assez nombreux à Bologne ; mais il y en a peu de bon goût, la plupart étant fabriqués en Italie ou en Allemagne ; en récompense les chevaux sont beaux et fort malins.

Quant à la façon de se vêtir, les femmes se mettent à la française mieux que nulle part ailleurs : on leur envoie journellement de grandes poupées vêtues en cap à la dernière mode et elles ne portent point de babioles qu'elles ne fassent venir de Paris ; les bourgeois portent le jupon noir, le pourpoint de même, un manteau, un rabat d'une demi-aune de long, et une perruque nouée. Les femmes du peuple, quand elles sortent, s'enveloppent de la ceinture en-bas d'un guenillon de taffetas noir, et de la ceinture en haut, y compris la tête, d'un vilain voile ou

écharpe de pareille étoffe qui leur cache le visage ; c'est une vraie populace de fantômes.

Enfin, il a fallu quitter cette bienheureuse Bologne ; j'ai laissé, en partant, mon cœur et mes pensées à la marquise Gozzadini, qui aura soin jusqu'à mon retour de le conserver soigneusement pour la chère petite dame, ma bonne amie, à laquelle il appartient de droit depuis si long-temps.

LETTRE XXII.

A M. DE QUINTIN.

Mémoire des principaux tableaux de Bologne, avec de courtes remarques.

APOTHÉOSE d'Hercule, plafond d'une grande divine force, figures verticales de *Louis Carrache*. — Une statue de marbre d'Andromède, dans le goût de l'antique. — Piscine probatique, du *Guide*. — Assomption *du même*, faite à l'âge de dix-huit ans. — Plusieurs dessins, du *Guerchin* : exquis. — Danse d'enfants, d'*Albane*. Ce sont des petits Amours qui se réjouissent de l'enlève- A Casa Sampieri.

ment de Proserpine, invention agréable; tableau gracieux, délicat et bien colorié.

Femme adultère, d'*Augustin Carrache.* — Apôtres visitant le tombeau de la Vierge, du *Guide* : manière singulière.—Jeune Fille, du *Guide* : charmante.—Samaritaine, d'*Annibal Carrache* : parfait pour le dessin — Saint-Jérôme, du *Guerchin* : très bon. — Portrait de *Louis Carrache*, par lui même. —Géant foudroyé, d'*Annib. Carrache* : d'une grande force, à fresque. — La Sainte-Cécile, de *Raphaël*, copié par le *Guide*. On peut juger quelles sont les adorations que mérite Raphaël, en voyant une copie de la main d'un si grand maître aussi inférieure à l'original. — Portrait d'*Augustin Carrache*, par lui-même. — Hercule et Atlas, plafond, par *Augustin Carrache.* — Saint-Pierre, Saint-Paul, par le *Guide* : au-dessus de tout éloge par le dessin et le coloris. — Hercule qui tue Cacus, par *Annibal Carrache* : d'une grande force, à fresque. — Une tapisserie de cuir doré, peinte par les *Carrache.* — Hercule étouffant Antée, plafond du *Guerchin*, a une faute de composition; Hercule ne presse point Antée pour l'étouffer. Notez la différence qui est dans le groupe antique.

Agar

Agar chassée, par le *Guerchin*, R. excellentes expressions, sur-tout la disposition et l'air de tête de Sara. — Portrait du *Guerchin*, par lui-même. — Portrait de *Lavina Fontana*, par elle-même. —Groupes d'enfants de marbre. — Statue de bronze du général Caprara. — Une Vierge et son Fils, d'*André del Sarte*. — Un tapis de Turquie et des franges de trompettes, par *Candido* : très-beaux. — Une Bohémienne, de *Garbieri*. — Un paysage avec des jeux d'enfants, de manière ancienne, fort curieuse.

Un fort beau paysage, de *Milanèze* : les figures sont méchantes. A Casarossi.

Deux enfants de Simon, de *Pézaro*. — Christ baffoué, du *Guerchin*, de sa manière forte. — Loth et ses filles, *du même* : admirable. — Reniement de Saint-Pierre, du *Tiarini* : belle expression sans agrément. — Portrait d'une Zambeccari, du *Guide* : rare. — Judith coupant la tête à Holoferne, par *Michel Ange de Carravage*, composition et expression uniques, R. L'horreur et la frayeur de Judith, et les affreux débattements d'Holoferne, le sang et la méchanceté de la servante. A Casazzani Beccaria.

La Nativité de Jésus-Christ, et autres

Saints, du *Corrège* : exquis, quoique très-gâté. — Saint-Jérôme, de *Muliani* : très-beau paysage. — Une Madone, sur le tableau est écrit le millenaire 1365 : *Si credere fas est*, de la force du *Perugin*. — Vénus et Adonis, de *Rubens*, R. seulement un Limier parfait. — Saint-François, par le *Dominicain*, chef-d'œuvre de laideur, de vérité et de dessin. — Adoration des Pasteurs, de *Novellaro* : manière du *Corrège*. — Châtiment des Piérides, par *Jule Romain*. — L'Enfer, par *Tibuldé* : beau dessin. — Charité Romaine, par *Sementi* : manière du *Guide*. — Homère, par le chevalier *Calerbrois* : excellent. — Deux bergers, de *Camaizzi* : fort agréable. — Martyre de Sainte-Cécile, par *Augustin Carrache*. — Nativité de Jésus-Christ, du *Bassan*. — Assomption, de *Louis Carrache*. — Saint-François, du *Guide*. — Vox clamantis in deserto, excellente copie du *Guide*, par *del Torre*. — Suzanne, de *Paul Véronèse*.

Naissance de la Vierge, par *Louis Carrache*, belle pour le dessin et peu finie. — Festin des anges chez Abraham, Echelle de Jacob, Adoration du Veau d'or, tous trois de *Louis Carrache*. — Un portrait de *Paz-*

zinelli. — Famille Sainte, d'*Augustin Carrache.* — Autre, de *Louis Carrache.* — Autre, de *Cavedone*, manière d'*Annibal.* — Saint Jérôme et Saint-François, de l'*Albane*: très-foible. — Une Charité, de *Capaccino.* — Sainte-Catherine, de *Franccie.* — La Vierge montant au temple, du *Calvart.* — Mariage de Sainte-Catherine, de *Carletto Caillari*, fils de *Paul Véronèse.* — Saint-Pierre-aux-Liens, du *Carravage.* — Lucrèce qui se poignarde, de *Tibaldi* : beau dessin et méchante expression. — Jugement de Pâris, du *Primatico* : incertain. — Un portrait, par *Paul Véronèse* ; et un autre, du *Tintoret.*—Caton qui se tue, de *Carlo Lothie.* —Les quatre élémens représentés par quatre guirlandes de fleurs, de fruits, d'oiseaux et de poissons, par *Campidoglio.* — Tarquin violant Lucrèce, par *Caynazzi.* — Femme qui lit, par l'*Espagnolet* : de manière claire, rare.— Plusieurs bons paysages, de *Sealsa.* — Mort de Didon, fresque fière et savante, d'*Annibal Carrache.* — Sainte-Catherine et le petit Jésus, bonne pièce de l'école du *Véronèse.* — Plusieurs bonnes frises des premiers ouvrages des *Carrache.* — Ensevelissement de Jésus-Christ, par *Paul Véronèse* :

singulier. — Alexandre et Phryné brûlant Persepolis, fresque de *Louis Carrache*. — Une Vierge et son petit, du *Dominicain* : tableau de grand mérite, de manière claire. — Jésus-Christ et Saint-François, de *Palma Vecchio*. — Agar chassée, du *Chevalier Calabrois :* bon, clair obscur. — Magdeleine, de *Joseph del Sole*. — Magdeleine, de l'*Albane*. — Famille Sainte, *del Torre*. — Un Festin et une Vendange, Jeux d'enfants, de *Luc d'Hollande* : très-curieux. — Deux Têtes flamandes fort belles. — Deux Paysages admirables, de *Paul Tempête*. — Un sujet inconnu, fresque fort remarquable, de *Nucatutella*. — Deux Troupeaux de chèvres, du *Milanèze*. — Deux Naufrages, de *Salvator Rosa*. — Quantité de Batailles, du *Bergognon* et de *Simonini*. — Hercule tuant l'hydre de Lerne, fresque de clair obscur, par le *Guerchin*. — Quatre dessus de portes de manière ancienne fort particulière. — Saint-Jérôme, d'*Augustin Carrache*. — Apôtres trouvant des roses dans le tombeau de la Vierge, l'un des beaux ouvrages du *Guerchin*. — Le Martyre de Saint-Laurent, copie du *Titien*, par *Louis Carrache*. — Samson mourant de soif, par *Cagnazzi*. — La Madone de la Rose, copie

du *Parmigiano*, par le *Guide*. — Vierge qui donne à tetter, figures charmantes, du *Guide*. — Groupe de Femmes, par *Cavedone*. — Femme qui dort, par *Cagnazzi*. — Reniement de Saint-Pierre, par *Louis Carrache*. — La Vierge qui donne à tetter à Jésus-Christ, et Salomon avec sa maîtresse, miracle de l'art, l'un et l'autre pour la disposition et le coloris, par le *Guide* : le premier, noble et naturel ; et le second, fin et recherché. — Quatre pièces de *Tibaldi*, de beau dessin ; manière d'*Annibal*. — Baiser de Judas et Reniement de Saint-Pierre, par *Louis Carrache*. — La Cène, par *Augustin Carrache* : mal fini. — Naissance d'Alexandre, par *Louis Carrache*. R. *Louis* a mis dans ce tableau toute la science qui pouvoit le caractériser, comme le dragon d'Olympias, la statue de Jupiter-Ammon ; mais il a fait une faute de composition et violé l'unité du lieu en représentant le temple d'Ephèse en flammes. — Joueur de luth, par l'*Espagnolet*. — Décollation de Saint-Jean, par *Sabattini*. — Un tableau de la Vierge, par *Albane* : médiocre.

Quantité de tableaux de fruits et d'animaux, par *Roma* : bon, mais d'un coloris trop vif. — Femme nue, d'*Augustin Car-* A Casa Ranuzzi.

rache. —Saint-Jérôme, du *Guide* : non fini. — Saint-François, du *Guerchin.* — Charité du Samaritain, par l'*Espagnolet* : très-beau. — Charité Romaine, par *Pazinelli.* — Cérès et Bacchus, par *Ricci.* — Un Paysage, par *Milanèze.* — Loth enivré par ses filles, du *Guerchin*, de la manière du *Caravage.* — Plusieurs Paysages, de *Monticelli.* — Apollon et Daphné, de *Tibaldi.* — Plusieurs Batailles, de *Calza.* — Coriolan fléchi par sa mère, de *Pazinelli.* — L'Assomption, belle statue, de *Massa.* —Quelques Portraits, par *Annibal Carrache.* — La Visitation, par l'*Espagnolet.* — Joseph tenté par la femme de Putiphar, de *Semente* : aussi beau que s'il étoit du *Guide.* — La Peinture, par *Terre*, élève du *Guerchin.* — La Musique, par *Bolognini.* —Plusieurs bons morceaux dans le goût flamand, par *Gambarini.* — Diane et Endymion, par *Borini.* — Une Madone, de *Raphaël.* — Autre Madone, de l'*Albane.* — Saint-François enchanté par un ange qui joue du violon, par le *Guerchin* : pièce fort estimée. — Saint-François, par *Augustin Carrache* : mal et pâteux. — Saint-Dominique, du *Calvart.* — Deux Têtes, du *Guide.* — Deux Portraits, du *Titien.* — Plats de

faïence effectifs, par *Raphaël*. — Tapis de Turquie, par *Milanèze*.—Plusieurs plafonds d'auteurs modernes : assez bons. —L'Amour dormant, par le *Guide* : excellent. —Saint-François, par *Louis Carrache*, R. beau paysage. — Madone et autres Saints, du *Giorgion*, ou plutôt de *Palma Vecchio*. — Famille Sainte, par *Raphaël* ; c'est tout dire. — Un Chien, par le *Guerchin*. — Une Architecture et un Combat, par *Michel Ange des Batailles*. C'est le troisième *Michel Ange* ; le quatrième est *Michel Ange des Fleurs*. Je ne parle pas des deux autres ; savoir, le comte *Buonarota* et le *Caravage*, qui sont assez connus. — Une Vierge, du *Pérugin*. — Une autre, du *Carrache*. — Un Portrait, du *Titien*. —Un autre, du *Tintoret*. — Deux autres, de *Michel Ange Caravage*. — Six Paysages, de *Nazzio* : bons. — Plusieurs statues et bustes assez bons.

L'Expédition des Argonautes à fresque, par *Annibal* et *Augustin Carrache*. —L'Enéïde, à fresque, par *Cazi*, les trois *Carrache* et l'*Albane*. — Deux Géomètres, par *Spada* : bons. — Saint-Jean à Pathmos, par *Gessi*. — Flagellation, *Augustin Carrache*. — Plusieurs morceaux de clair obscur, très-bien dessinés. A Casa Favi.

A Casa Maguani. L'Histoire de Romulus, à fresque, par les trois *Carrache*. — Jugement de Salomon, du *Guide* : curieux pour être de ses premiers ouvrages, ou plutôt du temps où il quitta la manière de Calvart pour prendre celle des Carrache. — *Omnia vincit Amor*, Cupidon terrassant le dieu Pan, *Augustin Carrache* : jolie idée poétique et pittoresque. — La Nativité de Jésus-Christ, par *Calvart*. — Une Famille Sainte, de *Raphaël*.

A Casa Bontgli. Plusieurs excellents dessins des meilleurs maîtres, *Raphaël*, *Polidore*, de *Carravâge*, le *Corrège*, les *Carrache*, le *Guide*, etc.

A Casa Zani. La Madone de la Rose : célèbre ouvrage du *Parmegianino*. M. Burlamacqui, professeur en droit public à Genève, m'a fait voir ce même tableau qu'il croyoit être l'original. Je l'ai détrompé là-dessus à son grand regret ; mais sa copie est d'une grande beauté, et pourroit bien être du Parmesan lui-même.

A St-Pierre. Belle architecture corinthienne intérieure, si ce n'est que les arcs de la voûte m'ont paru trop exhaussés, et le fond du chœur trop surbaissé, *Magenta*. — Saint-Pierre à genoux devant la Vierge, *Louis Carrache* :

bien dessiné, mais sans ame. — L'Annonciation, *Louis Carrache* : bon. — Architecture corinthienne, ou Dessin de *Tore* : passable et trop chargé d'ornements. — Saint-François de Sales, *Franchescini* : assez bon..... Une Vierge avec l'Enfant, peinte, dit-on, en 1300 : *Si credere fas est.*

L'Annonciation, *Annibal Carrache* : très-beau. — Saint-André, *Corsini Guide* : beau. — Une Famille Sainte avec Saint-Anne, *Sirant* : très-gracieux. — Sainte-Catherine tenant l'enfant Jésus, *Pasinelli* : assez bon. — La Famille Sainte et tous les instruments de la passion portés par des anges qui les montrent à Jésus, fameux tableau de l'*Albane* et l'un de ses plus beaux ouvrages. La figure de Jésus est un morceau de la première classe.— Deux statues dans des niches et plusieurs bas-reliefs, *Tedescho* : bons. — La chapelle de l'Oratoire, architecture du *Torregiani* ; de la plus grande beauté; les ornements y sont répandus avec tant de goût, que leur quantité n'altère point la simplicité de l'édifice.—Jésus-Christ montré au peuple, *Louis Carrache* : fresque excellente par la beauté du dessin et l'art avec lesquels elle est finie. — Il y a encore dans le même lieu

plusieurs peintures, du *Guide*, du *Guerchin*, de *Gessi*, etc. : toutes dignes d'être vues, aussi bien que le plafond à fresque de manière moderne, assez bonne.

A Ste-Marie majeure.

Architecture ionique, passable. — La Présentation au Temple..... La Dispute de Jésus-Christ contre les docteurs : *Bagnacavallo*. — Saint-Michel, Saint-Christophe, Saint-Alexis, *François Carrache* : ce tableau ne manque pas de fierté dans le dessin.

A St Barthélemi.

La Nativité, *Augustin Carrache* ; la Circoncision, *Louis Carrache* ; l'Adoration des Rois, *Annibal Carrache* : fort beaux tous trois. Ces derniers sont d'un coloris brillant.

A Saint-Benoît.

Portrait d'ordre dorique et ionique : assez beau. — Le Mariage de Sainte-Catherine, *Masseri* : médiocre. — Saint-Dominique, *Louis Carrache* : fort bon. — La Vierge et la Magdeleine tenant la Couronne d'épines, *Tiareni* : bien dessiné, bien colorié, fort expressif ; mais d'une expression basse.

A Jesus Maria.

Architecture corinthienne ; jolie Chapelle ; Saint-Guillaume devant un crucifix, *Albane* : très-foible. L'Albane n'est propre qu'à peindre des Vénus, des Enfants, ou autres objets gracieux. — La Circoncision, *Guerchin* : par-

faitement beau ; et de plus, on prétend que le Guerchin a peint ce tableau en une seule nuit à la lumière des flambeaux.

Remarquez au même lieu les anges de reliefs et plusieurs excellentes statues, par *Brunelli.*

Belle architecture. La porte de Ferrare.

Architecture de *Tibaldi*. Il a aussi peint l'intérieur avec *dell Abbatte* : le premier est excellent pour le dessin et les attitudes ; le second, remarquable par la beauté de son coloris. — Saint-Joseph demandant pardon à la Vierge d'avoir soupçonné sa fidélité, par *Tiarini*. Je suis étonné que ce peintre ne soit point connu du tout en France, et qu'aucun des écrivains des vies des peintres n'ait fait mention de lui. *Alessandro Tiarini*, Bolonais, disciple ainsi que le célèbre *Louis Carrache*, de *Prosper Fantana*, mérite d'être mis dans la troisième classe des peintres. Il a de grands défauts : il est presque toujours sec et triste. Son coloris est détestable : son dessin, quoique correct, a de la roideur et tient du barbare ; mais il excelle dans l'invention, la composition et l'ordonnance. Il est exact à conserver l'unité d'action, et traite ses caractères de façon que la vue de A l'Institut.

ses tableaux cause toujours de l'émotion aux spectateurs. Son miracle de Saint-Dominique est admirable à cet égard. En un mot, nul peintre n'a plus d'esprit que lui dans ses ouvrages ; mais il en abuse quelquefois, comme dans le tableau dont il est ici question. On y voit Joseph à genoux d'un air touché devant Marie qui est debout et fort avancée dans sa grossesse. Elle lui parle avec douceur, en lui montrant de la main le ciel, dont la volonté suprême l'a choisie pour procurer le salut du genre humain. Tout étoit bien jusques-là ; mais cinq ou six petits anges qui sont dans la chambre derrière Joseph, rient et se le montrent l'un à l'autre, pendant qu'un autre ange, plus grand, et d'un air raisonnable, leur fait signe de se taire, de peur que Joseph ne s'en apperçoive. Comparez à présent ce tableau à celui du Miracle de Saint-Dominique ressuscitant un enfant au berceau. Les figures de ce tableau sont Saint-Dominique et un autre moine son compagnon, un autre assistant ; le père, la mère et l'enfant qui est étendu sur une table, autour de laquelle sont rangées toutes les personnes. Le moment de l'action est celui où l'enfant reprenant la vie commence à remuer

et à ouvrir les yeux. Dominique n'a pas un autre caractère que pourroit être celui d'un habile chirurgien qui fait une opération commune à laquelle il est accoutumé. Le moine, son compagnon, regarde tout ceci de l'air d'un homme qui d'avance étoit certain de la réussite pour en avoir déjà vu de fréquents exemples ; l'autre assistant est saisi de la plus grande surprise ; l'enfant, tout en ouvrant les yeux, les a tournés du côté de sa mère. Il l'apperçoit, sourit et commence à lui tendre les bras. La joie incroyable qu'a la mère de voir son enfant en vie, ne laisse place dans son ame à aucun autre sentiment : elle ne songe ni au saint, ni au miracle, et se jette à corps perdu sur son enfant, tandis que le premier mouvement du père, plus sage et plus réfléchi, est de tomber aux genoux de Saint-Dominique.

J'ai un tableau d'Angélique et de Médor gravant leurs noms sur l'écorce d'un arbre. L'auteur ne m'en est pas bien connu. Nous convenons tous qu'il est de l'école de Bologne. M. de Saint-Germain, grand connoisseur en ceci, l'a jugé du *Tiarini*; c'est de quoi je ne puis convenir avec lui : j'y retrouve bien l'esprit et les airs de tête du

Tiarini, mais non pas la sécheresse de son dessin et de son coloris. Mon tableau est au contraire très-moelleux et très-agréable dans l'une et l'autre de ses parties. J'ai soupçonné qu'il étoit de Cavedon, ou peut-être même de Louis Carrache ; mais il faut avouer en ce dernier cas, que ce ne seroit pas un de ses meilleurs ouvrages. Louis Carrache est assurément un peintre du plus grand mérite, si on en excepte Raphaël et le Corrége. Je ne connois point de grands maîtres supérieurs à lui, ni qui aient réuni à un même degré plus de partie de son art, soit que l'on considère son dessin et son coloris, soit que l'on fasse attention à la quantité de ses ouvrages et à la variété de leur composition. Il a de plus le mérite d'avoir formé l'école de Bologne, la plus agréable de toutes à mon gré, et celle qui a produit le plus grand nombre de fameux artistes, Annibal et Augustin Carrache, les deux Guide, Reni et Cagnazzi, le Dominicain, le Caravage, le Guerchin, l'Albane, le Gessi, le Cavedone, le Sementi, etc. Louis Carrache est moins célèbre qu'Annibal, parce qu'il n'a jamais travaillé hors de son pays ; mais à Bologne, où tout est plein de ses ouvrages admirables, on le

regarde avec raison comme le chef de toute l'école lombarde. Il n'est pas toujours aisé de connoître sa manière, ce Prothée de la peinture, cherchant sans cesse à inventer quelque chose de nouveau, l'a variée en cent façons différentes. On jureroit, par exemple, que son beau tableau qui se voit aux Converties, est un ouvrage du Guide. Je ne crois pas que personne autre que Raphaël ait jamais surpassé Louis Carrache dans la grande connoissance de l'art.

La Vocation de Saint-Mathieu, *Louis Carrache* : admirablement beau. — Ste-Pétrone, *Cavedone* : très-beau. — La Vierge pleurant sur le corps de son fils, et plusieurs Saints dans le même tableau, *Guide*. La partie inférieure du tableau belle, et celle du dessin admirable. — Fuite en Egypte, *Masteletta* : bon. —Job remis en possession de ses biens, l'un des beaux ouvrages du *Guide*, d'une grace, d'une douceur, d'une mollesse de pinceau inexprimables; mais foible de clair obscur et d'une manière trop claire. Il y a entre autres la figure d'un page exquise et précieuse. — Sainte-Anne à qui le ciel révèle la gloire de la Vierge Marie, *Cesi*. Le dessus du tableau est médiocre; mais la figure de

Sainte-Anne est de la première classe. — La Conversion de Saint-Paul, *Procaccino* : bon. — La Vierge sur son trône avec plusieurs Saints, *Bassaroti* : assez bon. — Perspective à fresque, *Colonna* : fort bonne. — Le Mariage de Sainte-Catherine en présence de Saint-Joseph et des deux Saints Jean, *Imola*. Ce tableau, qui a beaucoup de réputation, ne seroit pas fort au-dessus du médiocre, sans la figure tout-à-fait raphaélique de Saint-Jean. — Saint-Roch, *Louis Carrache* : très-beau. —Les quatre Evangélistes et les quatre Docteurs, fresque, *Lorenzino* : fort beaux. — Sainte-Lucie et Saint-Christophe, *Baglione* : bon.

A Saint-Martin. Adoration des Mages, par *Capi*, et quelques autres peintures par le *Bagnacavalle* : le tout assez bon. — Saint-Jérôme travaillant à ses Commentaires sur la Bible, *Louis Carrache*. Ce tableau paroît être d'une grande beauté ; mais il est si mal placé qu'à peine le peut-on voir.

A Saint-Fabien. La Vierge avec son enfant, la Magdeleine et Sainte Catherine, *Albane*. C'est un de ses plus beaux ouvrages ; il l'a traité d'une grande manière qui ne lui est pas ordinaire, et qu'il auroit

auroit toujours dû prendre en traitant de grands sujets.

Le Repentir de Saint-Pierre, *Albane*. La figure principale est belle, et il n'y a que cela de bon — Jésus-Christ apparoissant à Marie, attribué aux *Carrache* : gracieux et touchant, mais foible et mal ordonné. — Baptême de Jésus-Christ, *Albane* : très-beau. — La Piscine probatique, *Louis Carrache* : admirable et presque de la première classe. — La Vierge avec l'Enfant, Sainte-Catherine et Saint-Jean, *Annibal Carrache*. Il ne manque au tableau, pour être parfait, que les graces de *Raphaël* — Fuite en Egypte, *Tiarini* : bon. — Apparition de Jésus-Christ en Jardinier, *Calvart* : manière molle. — L'Annonciation, *Louis Carrache* : bon. — Remarquez près de ce tableau-ci deux fort bons morceaux de *Procaccino*, et en-dehors, près de l'église, l'Enfant Jésus dans sa crêche, *Cegnani* : excellente fresque d'un coloris vague. A Saint-Colomban.

Belle architecture du maître-autel. — Saint-Michel, archange, *Sementi* : fort bon. — Saint-Grégoire convertissant un hérétique par un miracle, *Calvart* : bon coloris. — Baptême de Jésus-Christ, *Annibal Car-* A Saint-Grégoire.

rache : de sa première manière, plus gracieuse, moins fière que sa manière suivante, et plus approchante de celle de *Louis Carrache*, son maître. — L'Assomption, *Procaccini* : remarquable par sa singularité et par la distribution des lumières. — Le fameux tableau de Saint-George combattant le dragon, l'un des chefs-d'œuvre de *Louis Carrache*. On remarque qu'il tient de la manière de *Raphaël* et de celle du *Parmesan*. — Saint-Guillaume, *Guerchin* : plein de science et très-désagréable.

A Saint-François. Remarquez les portiques et les statues. — Saint-Charles, *Louis Carrache* : médiocre. — Mariage de Sainte-Catherine, *Facini* : manière trop molle, mais très-agréable. — Conversion de Saint-Paul, *Guerchin*. Dans le nombre infini de peintures que l'on voit dans cette église, celle-ci m'a paru la plus belle par sa fierté et par ses lumières. — L'Assomption, *Annibal Carrache* : sublime. — Saint-Paul et Saint-Antoine, hermites, nourris par un corbeau, *Tiarini* : belle composition et d'une horreur frappante. — Remarquez diverses peintures curieuses par leur date (1440), quoique mauvaises. Voyez tout l'intérieur de ce beau couvent, et dans le dortoir la Perspective, par *Bibiéna*.

L'Annonciation, par *Tintoret*. Idée fort ridicule d'un Saint-Esprit qui apporte du ciel un fœtus dans un nuage en forme de placenta. A Saint-Mathias.

Très bon portique ionique et même architecture en-dedans. — La Naissance de Saint-Jean-Baptiste, *Louis Carrache* : fort beau. — Deux Anges, *Cignani* : bons. A St-Jean-Baptiste.

Saint-Roch, *Louis Carrache*, figure colossalle peinte sur du papier : le dessin et le relief de la figure également parfaits. — Saint-Roch en prison, *Guerchin* : fort beau. A St-Roch.

Lapidation de Saint-Barnabé, *Valesio* : belle imitation de *Louis Carrache*. — Un Christ en croix, avec Sainte-Pétrone et autres. Ce tableau est curieux pour être le premier ouvrage d'*Annibal Carrache* : il est bon, mais foible, et très-éloigné, comme il est facile de le croire, de la perfection et de la fierté qu'*Annibal* acquit dans la suite. A SS. Nicolas et Félix.

Le beau tableau de *Louis Carrache*, dont j'ai parlé plus haut. Aux Convertis.

Jolie chapelle d'ordre corinthien. — L'enfant Jésus à la mamelle, regardant le calice qu'il doit boire à l'avenir dans le jardin des Olives, *Albane* : jolie pensée, tableau gracieux et spirituel, mais toujours foible. Aux Capucins.

— Le Saint-Esprit envoyé à Marie, *Gessi* : manière du *Guide*, mais beaucoup trop vague. Cette pièce n'est pas fort au-dessus du médiocre.

A Saint-Sauveur.

Bel édifice, superbe architecture corinthienne, *Magenta*. — La Vierge et l'Enfant avec Sainte-Catherine, etc. *Carpi* : bon. — L'Assomption, *Augustin Carrache* : très-beau. — Un Crucifix miraculeux, *Coppi* : manière lombarde très-marquée. — Le Saint-Sauveur, *Gessi* : aussi bon que s'il étoit du *Guide*. — L'Enfant Jésus dans la crêche, *Tiarini* : bon. — Un petit Jésus tenant sa croix, *Guide* : tout-à-fait joli. — Saint-Jean et Zacharie son père, *Garofato* : bon. Remarquez quelques statues assez bonnes.... Remarquez un tombeau de Joseph de Montmorency, baron de Nivelle, mort en 1529. — Saint-Sébastien, *Guide* : excellent.

A Sainte-Marguerite.

Sainte-Marguerite et le Dragon, *Parmegianino*. Ce tableau, le chef-d'œuvre du *Parmesan*, mérite une place dans la première classe des tableaux de chevalet : l'ame, la grace, la douceur, le dessin, tout y est sans prix ; c'est une manière raphaélique exquise. *Raphaël* lui-même n'auroit pas mieux fait. — Bon portrait, bonnes statues, par *Con-*

venti et par *Flichi.* — Eglise propre et jolie, d'architecture corinthienne. — Le Paradis, *Louis Carrache* : fort bon tableau, où les couleurs sont trop fondues. — Une Nativité.... L'Adoration des Rois, *Cavedone* : bons. — Saint-Paul décapité, groupe de l'*Algardi* : très-beau. — Lutte de Jacob contre l'ange.... Abel tué par Caïn, *Tormoli* : fort beaux. Remarquez dans la boiserie du chœur une veine naturelle du bois qui forme un visage bien dessiné. — Deux tableaux de la vie de Saint-Charles, *Garbieri* : bons. — Saint-Paul devant l'Aréopage, fresque de la voûte, *Roli* : belle.

Au Corpus Domini.

Chapelle d'un goût fort noble. Remarquez un beau plafond, entre autres choses un démon qui tombe. — Saint-François dans un paysage, *Fiamingo* : bon. — Les quarante Martyrs, *Monti*, peintre de notre siècle : bon. — Statues d'Anges, par *Muzza.* — Descente de Jésus-Christ aux Lymbes, *Louis Carrache.* — La Communion des Apôtres, *Franceschini* : belle ordonnance, composition simple et noble. — La Résurrection, *Annibal Carrache* : admirable.

A Sainte-Agnès.

Le Martyre de Ste Agnès, excellent ouvrage du *Dominicain*. Ce tableau est de la premiére

classe. Je ne le tiens pas inférieur au Saint-Jérôme, peint à Rome par le même auteur, et si estimé avec raison par de *Piles*.

A Saint-Antoine.

La Vierge avec l'Enfant, Saint Charles, etc., *Brezzio* : gracieux. — Prédication de Saint-Antoine aux Hermites, *Louis Carrache* : parfaitement beau, prodigieusement fort et savant. La figure de Saint-Antoine est de la première beauté, et le visage mérite beaucoup d'éloges. — Notre-Dame de pitié avec le Christ mort, *Tiarini*. C'est un de ses plus estimés ; il est correct, expressif, judicieux, triste et lamentable, comme le sujet le comporte ; mais toujours dur et cassant, et si désagréable qu'il en perd une partie de son prix.

A Saint-Procule.

Remarquez sur le mur l'épitaphe : *Si Procul à Proculo*, etc., 1393. Misson en donne l'histoire.

A St-Dominique.

Bonne architecture de *Doli*, et en-dedans bonnes statues de *Muzza*.—Le Massacre des Innocents, *Guide* : parfaitement beau. — La chapelle Saint-Dominique, fort vantée par son architecture et les richesses, m'a paru médiocre et sans goût. Remarquez seulement une statue d'ange, par *Michel Ange*. — L'Enfant ressuscité par Saint-Dominique,

Tiarini. J'ai parlé plus haut de ce tableau, l'un des meilleurs de *Tiarini.* — Un Cavalier tué par son cheval, et une Tempête, *Mastelletta* : le premier bon, l'autre médiocre. — L'Apothéose de Saint Dominique, *Guide* : bon. — Le Pape Pie V, *Torelli* : fort expressif. — Remarquez le Tombeau de Ferdinand, comte de Marsilly, invention pleine d'esprit. J'en ai fait la description ailleurs. — Adoration des Mages, *Cesi* : bon. — Remarquez l'épitaphe d'Enzio, fils naturel de l'empereur Frédéric, mort prisonnier à Bologne. — Présentation au Temple, *Calvart.* — Le Saint-Esprit, *Cesi* : bon. — La Visitation à Sainte-Elisabeth, *Louis Carrache.* — La Flagellation, *Guide.* — Saint-Raymond marchant sur les flots, *Louis Carrache.* Remarquez un fort beau vestibule. Le vaisseau de la bibliothèque assez élégant, mais les livres sont peu de choses. — Remarquez les cloîtres, entre autres celui dans le mur duquel on a infixé plusieurs antiques.

A Saint-Pétrone.

Eglise vaste et noble, d'un bel exhaussement. Remarquez le baldaquin, plusieurs bas-reliefs assez bons, et quelques statues de même. Remarquez la fameuse méridienne tracée par Cassini. Remarquez aussi que l'on

montre dans cette église plusieurs anciennes peintures ; mais en général les Bolonais prétendent avoir un si grand nombre de peintures antérieures à Cimabué, que leur récit devient par cela même incroyable.—Un concert d'Anges, *Francia* : médiocre. —L'Apothéose de Sainte-Barbe, *Tiarini* : c'est son premier ouvrage, il est assez bon. — L'Archange Michel : c'est un des meilleurs ouvrages de *Calvart.* — Saint-Roch, *Parmegiano* : la tête est sublime, et le reste médiocrement dessiné. — La Vierge avec l'Enfant, Saint-Jérome, Saint-Sébastien, etc. *Costa* : passable et de sa meilleure manière. — Martyre de Saint-Sébastien, *Costa*, médiocre ; mais les Apôtres et l'Annonciation, peints au même lieu et par le même, sont meilleurs. — Saint-Jérôme, *Costa* : très-singulier. Remarquez près delà une inscription sur un pilastre.— La décollation de Saint-Jean, par *Cacianemici*, gentilhomme bolonais, écolier du primatie : fort bonne manière. — Saint-Antoine de Padoue, statue, *Sansovin*. — Le Couronnement, *Brizzio*, grande et vaste composition de petit mérite.— Sainte-Petrone à genoux devant la Vierge, *Cignani* : passable.

Remarquez une fresque, représentant un tombeau de marbre, peint en camayeu par *Spada* : excellent dans ce genre, parfaite imitation du vrai relief. — Plusieurs tableaux de la vie de la Vierge, *Cesi* : très-bons, de manière fort claire. — Tombeau du médecin Muratori, par Thérèse *Muratori*, sa fille : bon. — Tombeau de Sparaglia Cret : manière du *Guide*. Aux Ecoles.

Remarquez le théâtre d'anatomie, construit par *Antonio Levante*.

La Transfiguration, fameux tableau de *Louis Carrache*, composition, expressions et attitudes vraiment sublimes ; mais les draperies sont cassantes et le coloris fort négligé. — La Visitation, *Tintoret* : beau. — Sainte-Justine, *Canati* : bon. A St-Pierre, martyr.

La Nativité de la Vierge, *Albane* : on en fait plus d'éloges qu'il n'en mérite ; les Sybilles et les Anges peints au même endroit, par le *Guide*, sont meilleurs. A Notre-Dame du Plomb.

Miracles d'un Mort ressuscité et d'un Aveugle guéri, *Cignani* : fort bons. — Conversation d'une Courtisane, *Mitelli* : assez bon. — Joueurs et Libertins foudroyés, *Cignani* : bon. — Le Paradis, *Calvart*. — Crucifixion, *Bolognini*, singulière manière du *Guer-* Aux Servites.

chin. — Une Vierge avec l'Enfant, peint, dit-on, en 1320 : très mauvais. — Apothéose de Saint-Benesie..... Couronnement de la Vierge, *Viani* : bons. — Apothéose de Saint-Charles, *Guide* : charmant. — L'Annonciation, *Imola* : excellent, manière de *Raphaël*. — Martyre de Saint-André, *Albane* : bon. — La Chananéenne, *Albane* : parfaitement beau.

A Saint-Thomas. Saint-André et Saint François avec Notre-Seigneur, *Guide* : beau, bien peint, belles lumières ; mais fort noir. — Fuite en Egypte, *Tiarini* : pensées fines et gracieuses, bonnes expressions. — Martyre de Saint-Sébastien, 1400, passable pour le temps. — Saint-Jérôme, Saint-Joseph, *Guerchin*. — Les Martyres du Rosaire, célèbre ouvrage du *Dominicain*, mêlé de bonnes et de mauvaises choses. La composition en est absurde, et l'ordonnance n'est pas meilleure que dans un tableau de découpures. — Saint-Ubalde, *Bolognini*, bien dessiné, bien fini. — Le Père Éternel, Notre-Seigneur, la Vierge, Saint-Augustin, etc. *Costa* : manière ancienne, forte en coloris.

Une Madone peinte sur le mur ; les Bolonais prétendent avoir des preuves par écrit,

que cette peinture est antérieure au deuxième siècle ; si cela est vrai, elle seroit excellente pour le temps ; mais ce fait est peu croyable.

La Sainte-Cécile, *Raphaël.* Voir ce fameux tableau qui a formé toute la bonne école de Bologne. C'est à force de le voir et de l'étudier, que les Carrache et leurs disciples sont devenus de si grands maîtres : admirable effet de ce que peut produire sur de beaux génies, l'exemple d'un maître parfait dans son art. Il y a assurément à Bologne des tableaux supérieurs à celui-ci, qui, tout beau qu'il est, n'est pas dans le premier rang de ceux de Raphaël. Cependant j'ai remarqué avec surprise parmi plusieurs copies qui en ont été faites par les Carrache et par le Guide, qu'il n'y en a aucune, quoique peinte dans le meilleur temps de ces peintres, qui ne soit restée tout-à-fait au-dessous de l'original. J'ai ouï raconter que Raphaël avoit fait le tableau à la prière de Francia qui le lui avoit demandé, et que Francia, qui se croyoit bon peintre, fut si saisi à la vue de cet ouvrage, qu'il en mourut peu après de chagrin. Cela est fort ; mais en honneur et en conscience, il ne pouvoit moins faire,

vu l'énorme distance qu'il y a de Raphaël à lui. Plus on regarde la Sainte-Cécile de Raphaël, plus on l'admire; il faut même la regarder long-temps pour en sentir tout le mérite; la pensée de ce tableau, étant extrêmement fine, ne frappe pas d'abord; d'ailleurs l'ordonnance de la partie inférieure du tableau n'est pas fort bonne. On y voit Sainte-Cécile, Saint-Jean, Saint-Paul, etc. rangés à-peu-près sur une ligne; et c'est d'abord une chose déplaisante que de voir ensemble des personnages qui n'y doivent point être elon la vérité de l'histoire. Les grands peintres d'Italie ont été malheureux de vivre dans un siècle et dans un pays rempli d'une dévotion superstitieuse. Au lieu de leur laisser suivre leur grand génie pour traiter l'histoire sacrée et profane dans de beaux sujets qui leur donnoient lieu de développer tous leurs talents, on les employoit le plus souvent à peindre des saints dans les églises, et même des saints qui n'ont jamais pu se voir, ni se connoître; car telle étoit la dévotion des confrairies ou des bigots particuliers, qui vouloient avoir tout à-la-fois sur la même toile, pour leur chapelle, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Paul, Saint-Augustin, Saint-Charles,

Saint-François, et tout autre à qui ils avoient dévotion; de sorte que le peintre, au lieu d'avoir la liberté de représenter dans ce tableau une action de la vie du saint, étoit obligé de se borner à y peindre simplement quatre ou cinq fiurges froides, qui n'ont ni peuvent avoir aucune relation l'une avec l'autre. C'est ce dont on voit dans toutes les églises d'Italie mille exemples déplaisants; c'est ce qui est arrivé ici à Raphaël. Les figures de ce tableau sont sans action, toutes debout, occupées à écouter un concert d'anges qui se fait au ciel dans le haut du tableau. Sainte-Cécile a divers instruments et des livres de musique à ses pieds; elle les a laissé tomber, et le concert céleste qu'elle entend lui a fait aussitôt perdre le goût de la musique d'ici bas. Cette pensée est très-ingénieuse, et tout le détail des figures est traité comme le sait faire cet incomparable peintre.

La Vierge, les Anges, Ste-Catherine, etc. *Pérugin.* — Saint-François devant un crucifix, *Guerchin* : de sa meilleure manière.— Une Vierge, *Albane.* — Les Histoires de la Passion, *Hercule de Ferrare* : de manière ancienne, sans correction; mais plein de feu et d'invention.

Remarquez l'architecture singulière des cloîtres. — Saint-Charles, *Louis Carrache :* bon. —Notre-Seigneur au jardin des Olives, *Gennari :* assez bon, manière du *Guerchin.* — Les fresques de la chapelle Saint-André, *Colonna* : fort bonnes. — L'Annonciation, la Nativité de Jésus-Christ, Saint-Joseph averti par l'ange de se retirer en Egypte, *Albane :* les deux derniers assez bons ; le premier excellent. — Une Vierge et son Enfant, *Guide :* très-joli.

A Saint-Michel in Bosio.

Remarquez la vue admirable de la terrasse. La Vierge donnant la règle monastique à Saint-Bernard Tolomée, *Guerchin :* bel ouvrage. Ce tableau m'a fort surpris par la sagesse extraordinaire, que je n'avois pas encore vue dans cet auteur.—La Mort de Saint-Charles, *Tiarini :* admirable. C'est un de ses meilleurs ouvrages. — Jésus-Christ porté au tombeau, *Canuti :* bon, dans le goût de *Louis Carrache.* — Des Enfants qui soutiennent des cartouches, *Cignani :* excellent.

Remarquez les stales du chœur ; ce sont les plus belles que j'ai encore vues. Remarquez les belles fresques de la coupole et de la demi-lune. — La Vierge avec l'Enfant, Saint-Michel, etc. *Imola* : belle imitation de

Raphaël. — Marie-Magdeleine, bonne copie du *Guide*, par *Canuti.* — La Transfiguration, *Bogna Cavallo :* espèce de guazze où l'on trouve quelque imitation de l'antique ; le coloris en est tout blanc et fort singulier.

Remarquez le beau cloître octogone d'une insigne et noble architecture, par *Fiorini.* *Louis Carrache* et ses élèves ont peint à huile, sur le mur du cloître, la vie de Saint Benoît et celle de Sainte-Cécile, etc. Le temps et l'humidité ruinent presque entièrement ces beaux ouvrages, dont on ne peut trop regretter la perte ; le détail en seroit trop long. Je ferai mention seulement des trois principaux.

Saint-Benoît présenté aux autres moines après avoir pris l'habit, *Guide :* admirable. — Saint - Benoît tenté par les courtisanes, *Louis Carrache :* admirable. — L'incendie du Mont-Cassin, l'un des chefs-d'œuvre de *Louis Carrache.* Ce tableau passe communément pour être de la première classe.

Remarquez les figures de statues soutenant des colonnes ; remarquez une tête de femme coëffée d'un turban, peinte par le *Guide.* C'est cette tête si belle et si gracieuse connue sous le nom de la *Turbantine du Guide*,

et dont on voit par-tout tant de copies. C'est dans le tableau des présents offerts à Saint-Benoît. Ce tableau du *Guide* est d'une beauté exquise et d'une ordonnance très-agréable.

Remarquez la mort de Saint-Benoît, par *Cavedone*: bien composée...La Résurrection des Religieuses, par *Massari*: bien dessinée, mal coloriée. — La Guérison d'un insensé, par....

Remarquez aussi le beau cloître de l'orangerie et les orangers; remarquez la Forestière pleine de bons tableaux, d'architecture, de perspectives, de paysages, de marines, de batailles, etc. Au même lieu, Saint-Pierre qui avoit une nape pleine d'animaux immondes, et la Cène de Notre-Seigneur, par *Louis Carrache* : beaux l'un et l'autre, mais fort gâtés.

Au réfectoire, les Pharisiens demandant à Jésus-Christ pourquoi ses disciples ne se lavent pas les mains en se mettant à table, *Tibaldi* : couleurs très-fraîches. —Au même lieu, plusieurs tableaux du *Vasari*. La manière du *Vasari* est difficile à décrire; il a plus de science que de talent dans l'exécution. Son dessin, quoique imité de l'antique, n'est

n'est cependant pas fort correct dans les contours ; son coloris est très-saillant et peu fondu.

Lorsque j'écrivis ceci étant à Bologne, la manière du *Vasari* ne me parut singulière que parce que je n'avois pas encore vu à Florence tant de peintures du même auteur ; et de toute l'école florentine, dont la manière est caractérisée et fort reconnoissable, c'est celle-ci qui m'a le moins plu. A tout prendre, le *Vasari* n'est pas un peintre fort au-dessus du médiocre.

A la bibliothèque, le vaisseau est beau, bien orné, accompagné de deux magnifiques salons. Il y a de bons livres. — Remarquez le beau plafond peint par *Cesner* et par *Canutti*.

Le beau Crucifix du maître-autel, célèbre Aux Capucins.
et admirable ouvrage du *Guide*. — Une Grotte, peinte en-dedans par *Bibiéna*.

Chapelle du grand portique hors de la A la Madone de St.-Luc.
ville. — La Vierge Marie, peinte par *Saint-Luc*, bon historien, bon évangéliste, mais mauvais peintre.

Les Mystères du Rosaire, *Guide*. — Saint- Aux Chartreux.
Bruno, *Guerchin :* de sa belle manière vague. — La Flagellation et le Couronnement d'é-

pines, *Louis Carrache* : trop fort et trop noir. — La Communion de Saint-Jérôme ; c'est le meilleur tableau d'*Augustin Carrache*. Le dessin en est bon, les expressions en sont belles ; mais les autres parties de la peinture ne s'y trouvent pas aussi bien. — Un petit Chartreux, *Guide*. — Prédication de Saint-Jean-Baptiste au bord du Jourdain, *Louis Carrache* : tableau de la première classe à mon gré, et de tous ceux de *Louis Carrache* celui qui m'a coûté le plus d'admiration ; la hardiesse, la facilité, le beau coloris, le paysage, tout enfin est excellent. — La Résurrection de Notre-Seigneur, *Albane* : bon, mais foible à son ordinaire.

NOTICE DES TABLEAUX

ENVOYÉS D'ITALIE A PARIS,

Par les Commissaires du Gouvernement français.

Les villes mises à contribution pour ces chefs-d'œuvre, sont Bologne, Cento, Crémone, Fano, Foligno, Lorette, Mantoue, Milan, Modène, Parme, Pérouse, Pésaro, Plaisance, Rome, Venise, Véronne.

En faisant l'énumération de ces tableaux, nous croyons devoir suivre l'ordre alphabétique des peintres qui en sont les auteurs, avec une courte note historique, relative à leur vie ou à leurs ouvrages.

Albani, dit *Albane*, naquit à Bologne en 1578, et mourut en 1660. Il étoit élève de Denis Calvart, des Carrache et du Guide. Ce peintre étoit déjà connu en France par les tableaux suivants, tirés de Versailles, Diane et Actéon; Apollon chez Admete; le

Triomphe de Cybèle ; la Sainte-Famille ; le Repos en Egypte ; deux Annonciations de la Vierge, et Jésus-Christ apparoissant à la Vierge. Enfin, on lui doit la Naissance de la Vierge, tableau dont les figures sont de grandeur naturelle et venu en dernier lieu de Bologne.

Alfani, né à Pérouse vers 1480, et mort dans la même ville vers 1553, élève du Pérugin, condisciple et ami de Raphaël qu'il accompagna à Rome, et dont il étudia les chefs-d'œuvre. — La Vierge, Saint-François et Saint-Antoine de Pade. Ce tableau vient de Pérouse ; les figures en sont de grandeur naturelle.

Baroche, ou *Barocci*, né à Urbin en 1528, et mort en 1612. Formé d'abord d'après les principes de l'école de Florence, il alla à Rome étudier le style de Raphaël ; il s'est particulièrement formé sur les ouvrages du Corrège. On a de lui la Descente de croix ; c'est un de ses meilleurs tableaux, et l'un de ceux qui a le plus contribué à sa réputation ; la Vocation de Saint-Pierre et de Saint-André ; Sainte-Micheline ; l'Annonciation de la Vierge, tiré du palais pontifical de Lorette ; la Circoncision de Jésus-Christ, provenant de

Pésaro ; enfin, la Vierge, Saint-Antoine et Sainte-Lucie, tirés de Pérouse.

Bassan, dit le *Chevalier Léandre*, né à Bassaro en 1558, mort en 1623, de l'école vénitienne, élève de son père ; il a sur tout excellé dans le portrait. On a de lui la Résurrection du Lazare, composée de vingt figures de grandeur naturelle. Ce tableau vient de Venise.

Belin, né à Venise, mort en 1516, âgé de quatre-vingt-dix ans, l'un des fondateurs de l'école vénitienne, maître du Giorgion et du Titien. L'Italie lui doit la pratique de peindre à l'huile. Il tira ce secret par adresse d'Antoine de Messine, qui lui-même l'avoit apprise du célèbre Jean de Bruges. On avoit déjà son portrait avec celui de son frère. Le Christ au tombeau, provenu de Pesaro.

Breughel, né auprès de Bréda en 1575, et mort en 1642, disciple de son père, dit le *Vieux*. Après s'être attaché à peindre des fleurs et des fruits, il passa en Italie où il s'étudia à peindre les figures des animaux. Ses ouvrages sont remplis de goût ; on distingue particulièrement cinq tableaux, Daniel dans la fosse aux lions; les quatre Eléments, ou l'Air, la Terre, l'Eau et le Feu.

On a offert de ces quatre tableaux 150,000 francs. Pour mieux en connoître le mérite, il faut les voir à la loupe. Ils sont tirés de la bibliothèque ambroisienne de Milan.

Caravage, (*Michel Angelo Amerighi*, dit le) du lieu où il est né près Milan en 1559, mort en 1609 : école romaine. Il se forma à Milan, à Venise et à Rome. La manière forte et vigoureuse qu'il acquit dans cette dernière ville lui valut nombre d'imitateurs, et sa réputation balança celle des Carrache. Son tableau de Jésus-Christ porté au tombeau, composé de six figures plus hautes que nature, passe pour un de ses meilleurs, et pour l'un des plus beaux de Rome, d'où il a été tiré.

Carrache, (*Annibal*) né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1509, frère puîné d'Augustin Carrache et élève de Louis Carrache son cousin. Ses talents étoient déjà connus en France par les tableaux suivants qui viennent de Versailles : la Résurrection de Jésus-Christ, le Sommeil de Jésus, la Nativité de Jésus-Christ, Jésus-Christ mis au tombeau, le Sacrifice d'Abraham, la Mort d'Abraham, Saint-Jean prêchant dans le désert, Concert sur l'eau ; deux Martyres de Saint-Etienne ;

on a depuis de lui la Mère de Pitié, ou le Christ mort entre les bras de la Vierge, Saint-Luc et la Vierge, le Christ mort sur les genoux de la Vierge.

Carrache, (*Augustin*) né à Bologne en 1557, mort à Parme en 1602 : école de Bologne. Il étoit frère aîné d'Annibal, et élève de Louis Carrache, son cousin. Il s'appliqua à la gravure au burin et devint célèbre dans cet art. Ses productions, dont la France s'est enrichie, sont Sainte-Cécile et Sainte-Marguerite, l'Assomption de la Vierge, la Communion de Saint-Jérôme.

Carrache, (*Louis*) né à Bologne en 1555, mort en 1619. Il est regardé comme le véritable chef de l'école de Bologne. Les savants élèves qu'il a formés lui ont mérité ce titre. On possédoit déjà de lui l'Annonciation de la Vierge; la Vierge et l'Enfant Jésus; on a eu depuis la Vierge, Saint François et Saint-Joseph, Saint-Hyacinthe à qui la Vierge apparoît, la Vocation de Saint-Mathieu, la Translation du corps de la Vierge, les Apôtres au sépulcre de la Vierge, Saint-Bernardin de Sienne délivrant la ville de Carpi.

Les trois Carrache ont donné les quatre

Eléments, savoir : la Terre, par Louis Carrache, l'Eau, par le même, le Feu, par Augustin Carrache ; l'Air, par son frère Annibal.

Cavedone, (*Jacques*) né à Sassuolo, près Modène, en 1577, mort à Bologne en 1660. Il s'est formé dans l'école de Passerotti et de Baldi, et perfectionné dans celle des Carrache. On a de lui Saint-Eloi et Sainte-Pétrone.

Contarino, (*Giovanni*) né à Venise en 1549, mort en 1605 : école vénitienne. Il parvint à devenir peintre et coloriste sans maître, en consultant les ouvrages du Titien et des autres peintres célèbres de l'école de Venise, et en faisant revoir ses études par Alexandre Vittoria, sculpteur d'une grande réputation. Il a donné la Vierge, Saint-Sébastien et autres saints : ce tableau vient du palais ducal de Venise.

Corrège, (*Antoine Allegis*, dit le) né à Corregio, près Modène, en 1494, mort en 1534 : peintre inimitable dans le genre qu'il a créé, et bien supérieur à Francesco Ferrari et à André Mantegne, desquels on prétend qu'il a été l'élève. On a de lui la Vierge, l'Enfant Jésus, la Magdeleine et Saint-Jérôme. Ce

magnifique tableau a fait le desir de plusieurs potentats de l'Europe qui en ont offert des sommes très-considérables ; mais il n'a pu être enlevé à Parme que depuis les étonnantes victoires de l'armée d'Italie. Le repos en Egypte, connu sous le nom de la Vierge à l'écuelle ; la Déposition de la Croix, le Martyre de Ste-Placide et de Ste-Flavie, sa sœur.

Dominicain, (*Domencio Zampieri*, dit le) né à Bologne en 1581, mort à Naples en 1641, élève de Denis Calvart et ensuite des Carrache. Il se perfectionna à Rome par l'étude de l'antique et des ouvrages de Raphaël. Il a donné en dernier lieu la Communion de Saint-Jérôme : ce tableau est le meilleur qu'ait produit ce peintre ; la Vierge du Rosaire, le Martyre de Sainte-Agnès. La France avoit déjà de lui, David jouant de la harpe, Sainte-Cécile, Dieu maudissant Adam et Eve, le Ravissement de Saint-Paul, le Triomphe de l'Amour, la Vierge et Saint-Antoine de Padoue, la Vierge dite à la coquille.

Dossi, (*Dosso*) né à Dosso près Ferrare, mort en 1560, fleurissoit vers 1536. Il fut élève de Lorenzo Costa, et sa manière tient beaucoup, quant au coloris, de celle du

Titien. On avoit déjà de lui en France la Circoncision de Jésus Christ, la Vierge et l'Enfant Jésus. On a depuis l'Annonce aux Bergers.

Ferrari, (*Gaudenzio*) né à Valdiegia, près Milan, fleurissoit vers 1540. Après avoir étudié dans l'école du Pérugin, il devint un des collaborateurs de Raphaël dans les travaux qu'il fit aux loges du Vatican et à la Farnesine. Il y avoit de lui en France, la Nativité de Jésus Christ; depuis, Saint-Paul, apôtre, tiré de Milan.

Feti, (*Dominico Feti*, dit le) né à Rome en 1589, mort à Venise en 1624. Il fut élève de Cigoli, peintre florentin, et passa ensuite à Mantoue et à Venise, où il acheva de former son style et sur-tout son coloris qui est d'une grande vigueur. On a de lui son tableau de la mélancolie.

Garofalo, (*Benvenutto Tissio*, dit le) né à Garofalo, près Ferrare, en 1431, mort en 1559, élève successivement de Panetti à Ferrare, de Bocacci à Crémone, et de Lorenzo Costa à Mantoue. Il alla à Rome où il chercha à s'approprier le style de Raphaël. Les tableaux, dont on jouissoit déjà en France, sont le portrait de ce peintre fait par lui-

même ; une Sainte Famille. Il a donné depuis, la Vierge, Saint-Jean-Baptiste et Sainte-Lucie ; une autre Sainte-Famille ; la Vierge et Sainte-Catherine.

Gennari (*Cesare*), né à Canto en 1641, mort en 1684, neveu et élève du Guerchin. Il parvint à s'approprier la manière de son maître à tel point, que ses ouvrages trompent souvent l'œil du connoisseur le plus exercé, qui est tenté de les attribuer au Guerchin. On a de lui, la Magdeleine dans le désert, le Mariage de la Vierge, la Vierge et l'Enfant Jésus.

Gobbo des Carrache, (*Pietro Paolo Beuzi*, dit le) né à Cortone, mort, âgé de soixante ans, vers 1635, paysagiste et peintre de fruits ; c'est sur-tout dans ce dernier genre qu'il a excellé. On lui a donné le nom de Gobbo des Carrache, parce qu'on croit qu'il a été à leur école. Il n'y a de lui que le tableau la Vengeance de Latone, qui est connu en France depuis long-temps.

Guerchin, (*Gio Francesco Barbieri*, dit le) né à Cento en 1590, mort en 1666. Il fut élève de Benedetto Gennari, à Cento sa patrie ; il acheva de se former sur les ouvrages des Carrache et du Caravage. La suite nom-

breuse des tableaux de ce peintre, dont le Musée national vient de s'enrichir, est d'autant plus précieuse, qu'elle comprend en grande partie ce qu'il a produit de mieux depuis l'âge de vingt-deux ans jusqu'à soixante-douze. Ces morceaux sont : La Gloire du Paradis, la Vierge, Saint-Joseph et plusieurs saints, Jésus-Christ donnant les clefs de l'église à Saint-Pierre, Saint-Guillaume prenant l'habit monastique, Saint-François et Saint-Benoît, le Crucifiement de Saint-Pierre, l'Apparition de Jésus-Christ à la Vierge, la Décollation de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Paul, la Visitation de Sainte-Elisabeth, Mars, Vénus et l'Amour, la Circoncision de Jésus-Christ, la Vierge apparoissant à Saint-Bruno; la Trinité avec Saint-Geminien, Saint-François et Saint-Sébastien, le Mariage de Sainte-Catherine, la fille d'Hérodias recevant la tête de Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jérôme à qui la Vierge apparoît, la Vierge et l'Enfant Jésus, Saint-François recevant les Stigmates, la Vierge, Saint-Geminien, Saint-Jean-Baptiste, Saint-George et Saint-Pierre, martyr, Saint-Bernard Tolomei recevant sa règle de la Vierge, Sainte-Pétronille, l'Incrédulité de Saint-Thomas.

Guide, (*Guido Reni*, dit le) né à Calvenzano, près Bologne, en 1575, mort en 1642 : école de Bologne. Il fut élève de Denis Calvart, de qui il reçut les premiers principes de l'art ; il passa ensuite à l'école des Carrache, et s'attacha particulièrement à Louis, dont il suivit d'abord la manière ; mais ensuite il s'en fit une appelée *manière d'ange*, qui se distingue par une grace, une noblesse et une beauté d'exécution qui lui sont toutes particulières. La France possédoit déjà deux tableaux de lui, la Vierge et l'Enfant Jésus, l'Union du dessin et de la couleur. Elle a acquis depuis la Mère de Pitié avec les Saints protecteurs de Bologne, Saint-Roch dans la prison, la Massacre des Innocents, Job rendu à sa première opulence, la Purification de la Vierge, le Sommeil de l'Enfant Jésus, le Christ en croix, le Crucifiement de Saint-Pierre, Jésus-Christ remettant à Saint-Pierre les clefs de l'église, la Vierge, Saint-Jérôme et Saint-Thomas, la Fortune.

Guisoni, (*Fermo*) né à Mantoue, vivoit vers 1568 : école lombarde. C'est un des élèves les plus distingués qui soient sortis de la célèbre école que Jules Romain avoit formée à Mantoue. Il a beaucoup travaillé avec

son maître, et lui a été fort utile dans les grands travaux qu'il a exécutés dans cette ville. La Vocation de Saint-Pierre et de Saint-André est le seul tableau qu'on ait de lui ; il vient de Mantoue.

Jules Romain, (*Giuto Pippi*, dit) né à Rome en 1492, mort en 1546, élève dès sa tendre jeunesse du célèbre Raphaël. Il devint bientôt le plus savant des disciples de ce grand maître, qui en fit son favori et son héritier. Les tableaux de ce peintre que la France possède depuis long-temps, sont : son portrait peint par lui-même, l'Adoration des Bergers, Vénus et Vulcain, le Triomphe de Tite et de Vespasien.

Lana, (*Ludovico*) né à Modène en 1597, mort en 1646. Les ouvrages des Carrache furent les modèles sur lesquels il forma son goût, et sur ceux du Guerchin dont il parvint à s'approprier la manière. La Mort de Clorinde, qui vient de Modène, est le seul tableau que la France possède dans ce moment-ci de lui.

Lanfranc, (*Giovanni Lanfranchi*, dit le) né à Parme en 1581, mort à Rome en 1647. Il fut élève d'Augustin et d'Annibal Carrache. Les Adieux de Saint-Pierre et de Saint-

Paul est le seul tableau qu'on a de lui : la France le possède depuis long-temps.

Lelio Orsi, (*da Novellara*) né à Reggio en 1511, mort à Novellara en 1587. Les ouvrages du Corrège furent ceux qu'il étudia particulièrement ; il chercha même à s'en approprier la grace et la couleur. Le temps a détruit la plus grande partie de ses ouvrages ; aussi ses tableaux et ses dessins sont très-rares, et étoient tout-à fait inconnus en France. On a de lui la Vierge, Saint-Joseph et Saint-Michel. Ce tableau vient de Parme.

Léonard de Vinci, né à Vinci en Toscane en 1443, mort à Amboise en 1519. Il a été disciple d'André del Verrochio. La France est depuis long-temps propriétaire des chefs-d'œuvre de ce grand peintre, dont voici les noms : la Vierge et Sainte-Anne, le portrait de la Joconde, un portrait de femme, la fille d'Hérodias recevant la tête de S. Jean.

Luini, (*Bernardino*) né à Milan, fleurissoit vers 1540. Il étudia d'abord sous Andrea Scotto, puis sous Léonard de Vinci, dont il est devenu le disciple le plus habile. Il a imité tellement ce dernier, que souvent ses ouvrages ont passé pour être ceux du maître. La France n'en possédoit aucun ancienne-

ment ; elle lui doit aujourd'hui la Sainte-Famille, le petit Saint-Jean. Ces deux tableaux viennent de Milan.

Mantègne, (*Andrea Mantegna*) né à Padoue en 1431, mort à Mantoue en 1517 : école lombarde. Dans sa jeunesse, il gardoit les moutons. Un amateur s'étant apperçu qu'il s'amusoit à les dessiner, le mit chez le peintre Jean Squaccione, qui, charmé de ses progrès, l'adopta pour son fils et le fit son héritier. Sa principale gloire est d'avoir été le maître du Corrège. Il a donné à la France la Vierge et la Victoire, la Vierge et plusieurs Saints, la Prière au jardin des Olives, le Christ entre les larrons, la Résurrection de Jésus-Christ.

Mazzola, (*Girolamo*) né à Parme, fleurissoit vers 1550. Il étoit élève et parent de Francesco Mazzola, dit le *Parmesan*, dont il a cherché à imiter le style. La France ne possédoit aucun de ses ouvrages qui sont très-rares ; elle a aujourd'hui de lui l'Adoration des Mages, qui vient de Parme.

Mole, (*Pietro Francesco Mola*, dit le) né à Coldré, dans le Milanez, en 1621, mort à Rome en 1666. Il étudia d'abord à Rome sous le Josepin ; puis à Bologne sous l'Albane,

bane, et enfin à Venise, d'après les ouvrages du Titien et du Bassan. Il a excellé dans le paysage. Il n'y a en France qu'un seul tableau de lui, la Prédication de Saint-Jean, qu'elle possède depuis long-temps.

More, (*Francesco Torbido*, dit le) né à Véronne en 1470. Il eut d'abord pour maître Gorgion, puis Libéral, de Véronne, qui le prit en affection et lui laissa ses biens : il a peint supérieurement le portrait. Le Nain de Charles-Quint est le seul tableau de lui qui est en France depuis long-temps.

Palme le vieux, (*Giacomo Palma*, dit) né près Bergame en 1548, mort en 1596, élève du Gorgion et du Titien. Il y a depuis long-temps en France une Sainte-Famille de ce peintre, et c'est le seul tableau de lui qu'on y connoisse.

Parmesan, (*Francesco Mazzola*, dit le) né à Parme en 1503, mort en 1580. Il commença l'étude de son art chez deux de ses oncles, et se perfectionna sous le Corrège, dont il a imité la grace et la facilité. On avoit de lui en France la Vierge, l'Enfant Jésus et le petit Saint-Jean, la Sainte Famille. Depuis on a eu le tableau représentant Sainte-Marguerite et la Vierge.

Paul Véronèse, (*Paolo Caliari*, dit) né à Véronne en 1532, mort en 1588. Ecole vénitienne. Il n'eut pour maître que son oncle Antonio Badile, et, suivant Vasari, Giovanni Caroto, tous deux fort peu connus. Il doit ses talents supérieurs à son génie nourri par l'étude des ouvrages du Titien, et excité par la concurrence du Tintoret; c'est à Venise qu'il a fait ses principaux ouvrages : cette ville a été le théâtre de sa gloire. La France lui doit le Repos chez Simon; la Vierge, Saint-Jérôme et autres Saints; le Martyre de Saint-George; Saint-Barnabé guérissant des malades; l'Enlèvement d'Europe; Jupiter foudroyant les crimes; Junon versant des trésors sur la ville de Venise; Saint-Marc couronnant les Vertus; la Tentation de Saint-Antoine; la Sainte-Famille; Jésus-Christ mis au tombeau; le Portrait d'une femme.

Perrin del Vague, (*Pierino Buonacorti*, dit) né à Florence en 1500, mort à Rome en 1547. Il étudia sous Ghirlandaio, ensuite sous Vaga, peintre florentin, d'où il prit le nom de *Pierino del Vaga*. Raphaël le prit ensuite au nombre de ses élèves, et l'employa beaucoup dans ses travaux, spécia-

lement dans les loges du Vatican. Le seul tableau qu'on connoisse en France de lui, est le Défi des Muses et des Piérides, et il y existe depuis long-temps.

Perugin, (*Pietro Vannucci*, dit le) né à Pérouse en 1446, mort en 1524. Il apprit d'abord les premiers élements de son art dans le lieu de sa naissance, delà il alla à Florence à l'école d'André del Verrochio. Après y avoir travaillé beaucoup, ainsi qu'à Assisse et à Rome, il revint dans sa patrie où il ouvrit une école, d'où est sorti Raphaël. L'honneur d'avoir eu un tel disciple suffiroit à sa gloire, si d'ailleurs on ne reconnoissoit dans ses ouvrages le germe des qualités qui ont caractérisé son illustre élève. La France possède aujourd'hui de lui les tableaux suivants : la Vierge, Saint-Jérôme et Saint-Augustin ; l'Ascension de Jésus-Christ ; l'Adoration des Rois ; le Baptême de Jésus-Christ ; la Résurrection de Jésus Christ ; la Famille de la Vierge ; la Vierge et les saints protecteurs de la ville de Pérouse ; la Vierge, Saint-Augustin et Saint-Jérôme ; le Mariage de la Vierge ; le Père Eternel ; Saint-Sébastien ; Saint-Jean l'évangéliste ; Saint-Jacques, apôtre ; Saint-Michel, archange,

Saint-Barthélemi, apôtre; Sainte-Apolline, vierge; le prophète Jérémie; le prophète Isaïe.

Pietre de Cortone, (*Pietro Berettini*, dit) né à Cortone en 1596, mort en 1669. Il eut pour premier maître Andrea Commodi, à Florence; delà il vint à Rome, où il acheva de se former par l'étude des grands maîtres, et sur-tout de Poliodore. La France possède depuis long-temps, le seul morceau de lui qu'on y connoisse, la Nativité de la Vierge.

Pontorme, (*Giacomo Carrucci*, dit le) né à Puntormo en Toscane, en 1493, mort à Florence en 1556. Ses maîtres furent successivement Léonard de Vinci, Mariotto Albertinelli, Pietro di Cosimo, et enfin André del Sarte, qu'il quitta à dix-neuf ans pour travailler seul. On a de lui depuis long-temps en France, le Portrait d'un graveur.

Pordenone, (*Gio Antonio Licinio de Pordenone*, dit le) né à Pordenone en Frioul, en 1484, mort en 1540. Ecole de Venise. Il fut entraîné par un goût naturel et guidé par l'inclination qu'il avoit pour la peinture. Il vint à Venise, où le Gorgion le forma dans son style. Il fut souvent mis en concurrence avec le Titien, et s'en est quelquefois tiré

avec honneur. Sa réputation s'étant répandue en Allemagne, il y fut mandé pour peindre la grande salle des Etats de Prague, et en récompense Charles V le créa chevalier. On a de lui aujourd'hui Saint-Laurent Justiniani, et autres Saints. Ce tableau vient de Venise.

Poussin, (*Nicolas Poussin*, dit le) né à Andely, dans le département de l'Eure, ci-devant Normandie, en 1594, mort à Rome en 1665. Ecole française. Après avoir étudié dans sa patrie sous Quintin Varin, et à Paris sous d'autres maîtres médiocres, il partit pour Rome à l'âge de trente ans. Là il acheva de se perfectionner par une étude approfondie de l'antique et des grands maîtres modernes. La poésie et l'érudition qui brillent dans ses nombreux ouvrages, l'ont fait, avec justice, nommer *le peintre des gens d'esprit*. On a de lui le Martyre de Saint-Erasme. Ce tableau vient de Rome; il est tiré de la galerie de peintures du Vatican.

Procaccini, (*Camille*) né à Bologne en 1540, mort à Milan en 1626. Il étoit frère aîné de Jules-César, et fils d'Hercule Procaccini, qui lui enseigna les premiers éléments de l'art. Après avoir long-temps ri-

valisé avec les Carrache à Bologne, Camille se retira avec son père et ses frères à Milan, où ils fondèrent une école célèbre. On lui doit le tableau de la Vierge, Saint-George et plusieurs Saints, qui est tiré de la galerie de Modène.

Procaccini, (*Jules-César*) né à Bologne en 1548, mort à Milan en 1626. Il fut, ainsi que son frere aîné Camille, élève de son père Hercule Procaccini, et long-temps rival des Carrache. Il devint le chef de l'école qu'il fonda conjointement avec sa famille à Milan. La France, où il étoit peu connu, a de lui un Saint-Sébastien qui est tiré de Milan.

Raphaël, (*Sauzio*) né à Urbin le vendredi saint de l'année 1483, mort à pareil jour en 1520, à l'âge de trente-sept ans. George Sauzio, son père, après lui avoir enseigné les premiers élémens de l'art, l'envoya à l'école de Perugin; il alla ensuite à Florence et à Rome, où l'étude de l'antique et la vue des ouvrages de Michel Ange achevèrent d'en faire le premier Peintre du monde. Le musée national vient de recueillir une collection nombreuse de chefs-d'œuvre de ce peintre immortel, qui sont sainte-Cé-

cile ; Jésus-Christ dans sa Gloire, avec Saint-Paul et Sainte-Catherine ; l'Assomption de la Vierge, l'Annonciation de la Vierge, l'Adoration des Rois, la Présentation au Temple ; Saint-Benoît, Saint-Placide et Sainte-Cécile ; les Vertus Théologales ; la Vierge couronnée dans le Ciel après son assomption ; l'Ecole d'Athènes ; la Transfiguration de Jésus-Christ. On possédoit de lui avant la révolution française, l'Enfant Jésus caressant le petit Saint-Jean ; l'Abondance.

Sacchi, (*Andrea*) né à Rome en 1599, mort en 1661. Ecole Romaine. Il reçut de son père les premiers éléments de l'art, et se perfectionna sous l'Albane, dont il devint le meilleur élève ; il acheva ensuite de former son goût sur les grands maîtres qu'il étudia tous, sans en imiter aucun en particulier, et parvint par ce moyen à se former une manière qui lui est propre. Le musée national lui doit Saint-Romuald, le Miracle de Saint-Grégoire. Ces deux tableaux viennent de Rome.

Salvator Rosa, né à Naples en 1615, mort en 1673. Il apprit les premiers éléments de l'art chez Ansillo Falcone, et passa à l'école de l'Espagnolet ; il alla ensuite à Rome où il

étudia long-temps, et enfin à Florence. On avoit de lui anciennement l'Ombre de Samuel ; depuis, le tableau des Ames du Purgatoire, qui vient de Milan.

Schidone, (*Bartholomeo Schidoni*, dit le) né à Modène en 1550, mort en 1615. Il fut élève des Carrache, mais il ne suivit point leur manière ; il s'attacha à celle du Corrège, et l'atteignit d'assez près pour que ses ouvrages, qui sont en petit nombre et très-rares, soient quelquefois attribués à ce grand maître. Le Christ au tombeau est le seul tableau de ce maître que le musée national a reçu ; il vient de Parme.

Solario, (*Andrea*) né à Milan. Il fut élève et favori de Léonard de Vinci, qui lui apprit les secrets de son art, au point que souvent ses tableaux ont passé pour être du maître ; ils sont extrêmement rares. André Solario est le même que les auteurs ont désigné sous le nom de *Salai*, *Salaino* et *Salario*. On possédoit de lui la Vierge allaitant l'Enfant Jésus, et c'est le seul tableau de ce maître qui soit au musée.

Spada, (*Leonello*) né à Bologne en 1576, mort à Parme en 1622. Il broyoit les couleurs dans l'atelier des Carrache ; son goût

pour la peinture le rendit bientôt un de leurs meilleurs élèves. Il alla à Rome et s'unit étroitement avec le Caravage, dont il chercha à imiter le coloris. Ses ouvrages, qui ont beaucoup de mérite, n'étoient guères connus en France. On vient d'avoir de lui Saint-François offrant des fleurs à Jésus-Christ; la Décollation de Saint-Christophe, la Chasteté de Joseph, le Retour de l'Enfant prodigue.

Tiriani, (*Alexandro*) né à Bologne en 1577, mort en 1668. Après avoir appris les éléments du dessin sous Lavinia Fontana, et ceux de la peinture sous Prospero Fontana, il passa, à la mort de ce dernier, à l'école de Bartholomeo Cesi, et alla à Florence pour se perfectionner en prenant des leçons de Passignano. Ce maître mérite d'être plus connu en France; sa manière est grande, son coloris ferme et vigoureux. La facilité avec laquelle il a rendu les affections de l'ame lui ont mérité le surnom d'*expressif*. Le musée n'avoit point de tableau de lui; il vient d'en recevoir deux: le Repentir de Joseph et le Mariage de Sainte-Catherine.

Tintoret, (*Giacomo Robusti*, dit le) né à Venise en 1512, mort en 1554, élève du

Titien. On possédoit de lui anciennement un portrait d'homme ; on lui doit en dernier lieu Saint-Marc délivrant un esclave ; le Paradis ; Sainte-Agnès ressuscitant le fils du préfet.

Titien, (*Tiziano Vecellio*, dit le) né à Cadore, dans le Frioul vénitien, en 1477, mort à Venise en 1576. Gentil et Jean Belin, que l'on peut regarder comme les patriarches de l'école vénitienne, ont été l'un après l'autre ses maîtres ; il s'attacha ensuite au Giorgion qu'il ne tarda pas à surpasser. Ses compositions sont grandes, son dessin est correct, son coloris sur-tout est inimitable. Le musée national, qui n'avoit rien de lui avant la révolution, possède aujourd'hui le Couronnement d'épines, la Religion, l'Assomption de la Vierge, le Martyre de Saint-Laurent.

Valentin, (*Moïse*) né à Coulommiers en Brie en 1600, mort à Rome en 1632 : école française. Il avoit étudié quelque temps dans l'école de Vouet, ensuite il passa en Italie, où il s'attacha particulièrement à la manière forte de Michel Ange de Caravage, et il se la proposa toujours pour modèle. Ses principaux tableaux sont des assemblées de joueurs,

des tabagies, des concerts. Ses sujets d'histoire sont très-rares. On lui doit aujourd'hui le Martyre des Saints Processe et Martinien : ce tableau vient de Rome; trois Prophètes, le Christ au tombeau, le Père Eternel.

Monuments en bronze et marbre transportés d'Italie en France.

Les quatre chevaux en bronze qui étoient sur la place Saint-Marc à Venise.

Un Jules César. — L'Amour et Psyché. — Un Gladiateur moribond. — César Auguste. —Deux Antinoüs. — Sardanapale. — Toutes ces figures sont en marbre.

Hercule Commode. —Une Vénus. — Une Santé. — Thalie. — Clio. — Une Vestale qui porte le feu sacré. — Une Junon. —Toutes ces figures sont en marbre, ainsi que les suivantes.

Sainte - Pétronille. — Une Descente de Croix. — Un Saint-Jérôme. — Un Miracle. — La Piété d'Annibal.

Bustes en marbre.

Adrien. — Junius Brutus. — Homère. — Alexandre. —Minerve et l'Océan. —Raphaël

d'Urbin, qui a peint la Transfiguration. — Annibal Carrache, qui a peint le Christ mort sur les genoux de la Vierge. — André Mantègne, qui a peint la Vierge de la Victoire.

Bas-reliefs en bronze.

Mausole, roi de Carie, est surpris au milieu de ses conquêtes par une maladie dangereuse. — Arthémise, femme de Mausole, fait offrir aux dieux des sacrifices pour obtenir sa guérison. —Mausole meurt au milieu de sa famille et de son peuple éploré. — Arthémise fait faire à son époux des funérailles magnifiques, et lui élève un superbe tombeau. — Caron passe dans sa barque l'ame de Mausole aux enfers. — Arthémise fait célébrer la mémoire de son époux par les poëtes et les orateurs, qu'elle récompense magnifiquement.

Fin du Tome premier.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce premier Volume.

Fin de la Table du premier Volume.

